Tome XIX. N° 14 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Oct. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Entretien sur le commandement[1]

> Il soutenait que la chose la plus nécessaire au monde, c'était des chevaliers errants, et que l'ordre en serait rétabli par lui.
>
> CERVANTES.

Dialogue entre Monsieur R..., professeur de philosophie dans un lycée de Paris, et le lieutenant C..., du 7e Dragons, chef du poste de Bou-Salah (Moyen-Atlas.)

LE PHILOSOPHE

Donc, vous partez demain?

LE LIEUTENANT

Et je pars sans regrets. Nos entretiens ont été le meilleur de ce séjour. Je ne suis plus fait pour cette vie contrariée. Chez vous autres Roumis, démocrates, bureaucrates, un lieutenant ne peut rien entreprendre. Au bout de trois mois une circulaire lui enlève les hommes qu'il vient de former.

(1) Cet entretien est le dernier d'une série qui doit paraître prochainement sous le titre de : *Jabius, trois dialogues sur le commandement.* Dans les entretiens qui ont précédé celui-ci, les deux interlocuteurs ont essayé d'analyser le caractère du chef.

Le seul chemin de l'action véritable est la politique ; j'y serais maladroit. Au Maroc, vous recrutez des partisans, vous dessinez des routes, vous creusez des puits, vous chassez les brigands, vous faites régner l'ordre, vous êtes un grand *hakem*, c'est agréable.

LE PHILOSOPHE

Et l'on vous aime?

LE LIEUTENANT

Vos hommes? Oui, si vous le méritez. Les Berbères? Ils vous admirent si vous êtes un guerrier magnifique ; comment vous aimeraient-ils? La paix que vous imposez interrompt leurs plaisirs et détruit le bel équilibre d'une société toute militaire. « Quoi? pensent-ils. Va-t-on défendre aux braves de faire le coup de feu l'un contre l'autre? Comment les femmes désormais distingueront-elles un homme de mérite? Que deviendront les chanteurs, s'il n'y a plus d'exploits à chanter? »

LE PHILOSOPHE

Mais alors, dites-moi, conquérant, quel est l'objet de la conquête? La dernière fois que je vous vis, j'étais d'humeur accommodante et je discutai poliment la nature du génie de l'action, sans mettre en doute sa valeur positive. Nous reconnûmes que certains hommes, grands soldats, ministres, industriels, sont plus capables que les autres d'imposer à l'univers la marque de leur volonté. Je le reconnais encore. Mais je vois que l'homme de troupe, associé à leurs entreprises, y laisse quelquefois sa vie, toujours sa liberté et ses loisirs. Il est permis de se demander si le jeu en vaut la chandelle. Vos Berbères vivaient naïvement satisfaits dans le désordre et le brigandage ; que leur apporte votre paix militaire? Les Hindous s'accommodaient depuis des siècles d'une vie indolente et dangereuse ; quelles joies réelles leur font goûter le confort et la police britanniques? Les tisserands à la main travaillaient en famille dans leurs villages normands ou picards ; est-il bon que vos industriels aient construit pour eux de tristes casernes? Une société d'hommes pacifiques et flâneurs, occupés surtout de recherches spirituelles, ne travaillant que pour se procurer du pain, des maisons, des vêtements, pourrait être bien supérieure à l'Amérique taylorisée. La charmante Allemagne de Mme de Staël, où des petites cours paresseuses se donnaient

toutes à l'amour et aux lettres, était plus heureuse et plus civilisée que l'Allemagne mécanique de Stinnes, que l'Allemagne explosive de von Schlieffen. L'agitation n'est pas une valeur ; l'activité n'est pas une vertu. L'ordre est un moyen, ce n'est pas une fin. Si le but véritable est le bonheur des hommes, sont-ils plus heureux par vos héros?

LE LIEUTENANT

Il est assez piquant, mon cher maître, de vous entendre soutenir contre moi le massacre et le brigandage. Mais je n'ai jamais dit et je ne crois pas que le but du héros soit le bonheur. L'ordre n'est pas une fin, dites-vous. C'est que justement pour certains esprits, je crois bien qu'il est une fin. Rendre intelligible ce qui était obscur, tracer de larges avenues dans des forêts incohérentes, grouper des efforts divergents, c'est un plaisir et c'est un besoin. Louis XIV modelait sans doute la France un peu comme il plantait Versailles. L'esprit qui a dessiné autour de l'Arc de Triomphe cette belle étoile d'avenues est bien le même qui a conçu l'Université, la Légion d'honneur et le Conseil d'État. Il y a beaucoup de traits communs à l'artiste et à l'homme d'action. L'un et l'autre, ne pouvant supporter le désordre de la nature, désirent lui imposer un ordre dont ils portent le modèle en leur esprit et dont le spectacle les enchante. L'artiste se satisfait en créant un monde imaginaire ; l'homme d'action en transformant le monde véritable. Pour moi, je ne suis qu'un enfant maladroit qui s'amuse avec la terre molle, mais j'ai plaisir à façonner le territoire de mon poste.

LE PHILOSOPHE

Voilà qui expliquerait pourquoi l'artiste est rarement homme d'action. Il lui est trop facile, à la moindre résistance du réel, de s'évader dans l'imaginaire et de construire au gré de ses désirs. Méditez sur le cas d'Annunzio. La fermeté latine de son éloquence, la grâce aérienne de son courage, cette héroïque aventure de Fiume, tout faisait espérer un grand conducteur d'hommes. Ce ne furent que fusées admirables et brèves. Un politicien roué, comme Giolitti, va plus loin que lui dans le réel. Pourquoi? Parce que chez l'artiste véritable, le goût de l'action est intermittent. Il ira bombarder une ville, haranguer une foule romaine. Mais ce seront là pour lui de courtes promenades dans la vie. Aussitôt que

les personnages de chair se refusent à agir comme le maître sculpteur le souhaite, il revient au monde des fantômes dociles où il est plus puissant que César. Byron, au moment de son départ pour la Grèce, pense en devenir le roi, mais il est vite las de ces Grecs misérables, si différents de ceux d'Homère. Lamartine soupire avec lassitude dès qu'il voit sa révolution d'anges envahie par des émeutiers.

LE LIEUTENANT

César était un homme de lettres.

LE PHILOSOPHE

Mais de peu d'imagination.

LE LIEUTENANT

Gœthe n'était-il pas fait pour être un grand ministre? « J'aime mieux une injustice qu'un désordre, » c'est un mot digne de Talleyrand.

LE PHILOSOPHE

Mais Talleyrand ne l'eût pas écrit. En fait l'histoire de Gœthe, homme d'action, est brève. Que pensez-vous, ô soldat, d'un ministre de la Guerre qui, ayant obtenu un congé pour visiter l'Italie, écrit à son prince : « J'ai retrouvé mon moi véritable. Mais comme quoi? Comme artiste... » Tout cela nous écarte de ma question. Je la répète : est-il souhaitable que le héros commande? Que fera-t-il pour le bonheur de l'homme de troupe?

LE LIEUTENANT

J'aurais voulu, mon cher maître, vous voir sous le haut képi des hommes de troupe qui se battirent si bien à Borny, à Rezonville, à Saint-Privat. Jamais peut-être la France n'avait eu de meilleurs soldats. Mais ces soldats n'avaient pas de chef. Bazaine se promenait sur le champ de bataille avec une grande bravoure et faisait métier d'adjudant. Il commandait un tir de section, rectifiait une tenue, et oubliait complètement qu'il était responsable d'une armée. En vain Ladmirault, Canrobert, le suppliaient d'envoyer des renforts et de faire connaître ses plans. Le chef, figé dans un silence, peut-être machiavélique, restait spectateur des événements. De notre inaction, lentement, naissait la victoire adverse. Dans cette matière informe de l'avenir que nous

laissions couler sans la fixer, c'étaient eux qui sculptaient leur empire. Et pourtant si jamais batailles auraient dû être gagnées, ce sont celles-là. Il y avait deux mots à dire : « En avant ; » les Allemands étaient perdus. Imaginez la révolution que c'eût été dans l'histoire du monde. L'armée de métier venait à bout, sans effort, de la nation armée. Le monde entier renonçait à cette idée nomade et grossière. La démagogie reculait ; la grande guerre était évitée. Mais Bazaine était un plat conspirateur et non un chef militaire ; la force de tous était annulée par la nullité du général. Au 10 août, Bonaparte se demandait avec pitié pourquoi il n'y avait personne pour commander ces pauvres Suisses : « Ils auraient vaincu s'ils avaient eu quelqu'un, » et là encore un seul homme aurait transformé l'avenir du monde. Ne croyez-vous pas que les soldats de Rennenkampf acculés aux marais de Mazurie auraient acclamé un vrai maître?

Quand Turenne fut tué, ses lieutenants discutèrent longtemps sans rien fixer ; sur quoi les soldats s'écrièrent : « Lâchez la Pie, elle nous conduira. » C'était le cheval que le maréchal montait ordinairement. Vers ce temps-là, un paysan de Champagne alla prier son seigneur de rompre le bail de sa ferme en lui disant pour toute raison : « Le grand Turenne est mort. »

Les hommes (de troupe ou de métier) ont besoin pour vivre d'un minimum de sécurité. Quand ils ont fait de leurs affaires un si beau gâchis qu'ils ne peuvent plus ni manger, ni dormir, ni élever leurs petits enfants, alors ils appellent à grands cris le Faiseur d'Ordre, le Maître Sorcier. Notre ami l'industriel m'a souvent décrit l'attitude de ses ouvriers en temps de crise. Dans les périodes de prospérité, l'ouvrier envie le patron et souhaite se passer de lui ; c'est naturel. Le travail est abondant, les profits faciles, le chef superflu. Vient le chômage ; le tableau change ; seuls les chefs prévoyants et adroits peuvent encore nourrir leur personnel ; celui-ci se tourne vers eux avec anxiété. Quand une nation attaquée se voit menacée d'être submergée, fût-elle socialiste, communiste, pacifiste, elle donne au chef militaire toute licence contre la liberté. « Paul-Émile déclara que, choisi par besoin, il n'avait d'obligation envers personne et il exigea que le peuple ne se mêlât pas de la guerre. »

En 1918, dans une section de chez moi, tous les gradés ayant été tués, le commandement passa à un soldat. En un

discours improvisé, il voulut expliquer à ses hommes qu'ils resteraient pour lui des camarades, que son pouvoir n'aurait rien d'absolu, que la section serait une république. « Ça va, dirent-ils ; fous-nous la paix ; commande. »

Quand les Marocains sédentaires sont dépouillés par les nomades de leur bétail et de leurs femmes, ils sont tout à fait heureux de voir avancer l'ordre français. Quitte à maudire le saint quand le danger est passé. Ne croyez-vous pas qu'au retour d'Égypte il était légitime pour un Français aimant son pays (et je dis même royaliste) d'accueillir Bonaparte en sauveur? Plus près de nous, pourquoi Mussolini a-t-il pris le pouvoir sans rencontrer de résistance? Parce que l'absence de gouvernement avait rappelé à tous les bienfaits d'un gouvernement fort. Il suffit d'avoir vu l'Italie de Nitti, l'anarchie dans la rue, le vol organisé, la sauvagerie des tricoteuses de Milan, ce jeune homme accroché au pont de Florence et de qui les émeutiers coupèrent les poignets. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier quand on s'étonne de voir le peuple italien supporter les violences fascistes. Le sophisme consiste à juger les actions du temps de crise en négligeant l'état de crise. D'ailleurs si Mussolini se montrait incapable de commander ses partisans et de leur imposer une règle, un nouveau sauveur surgirait. Tout cela est légitime. Un théâtre en feu, si les spectateurs se bousculent vers les sorties, la catastrophe sera sans limites. Si un homme de volonté ferme, de voix forte et de grand courage monte sur un fauteuil, rassure ses voisins, donne des ordres et discipline les courants, il est possible que les spectateurs sortent vivants de l'aventure. Je réponds à votre question. Qu'est-ce que le grand homme apporte à l'homme de troupe? Il lui apporte cet ordre dans le péril sans lequel la troupe est perdue.

LE PHILOSOPHE

Voilà un vigoureux développement. Mais je suis mauvais auditoire... Il faut un chef puissant dans un théâtre en feu, dans un navire en perdition, dans une nation en péril? Je ne trouve rien à dire là-dessus et vous donne volontiers le point. Mais je vois deux observations très importantes à ajouter. Numérotons-les ; c'est mon habitude ; elle est faite pour plaire à un militaire.

Donc primo : Nous ne passons pas notre vie dans des

théâtres en feu et dans des vaisseaux naufragés. Grâce à Dieu, nous vivons en paix. La sécurité d'un Français qui se promène sur les grand'routes en l'an 1923 est sans doute plus complètement assurée que ne le fut jamais existence humaine. Tels semblent être les fruits de la liberté politique, car cette sécurité eût paru incroyable à un homme du siècle dernier. Il semble que le peuple de ce pays, avec une fermeté remarquable, exige de ses hommes publics une attitude comme sportive à l'égard de l'adversaire. Dès qu'ils dépassent ce « point de tact », leurs amis eux-mêmes s'étonnent et la foule des indécis, se déplaçant de quelques pas, fait pencher le bâtiment de l'autre côté. Pourquoi accepterions-nous, dans un État si pacifique et si favorable, une discipline qui n'est utile que dans des circonstances extraordinaires? Nous ne sommes pas des tribus agricoles pillées par des nomades ; en quoi leur exemple dicte-t-il notre conduite? Nous ne sommes pas des Français du Directoire ; pourquoi souhaiterions-nous le retour d'Égypte? Nous ne sommes pas une section au combat ; pourquoi chercherions-nous des gradés?

Secundo : Ne croyez-vous pas que vos hommes d'action créent bien souvent eux-mêmes les périls auxquels ils portent ensuite remède? Vos grands industriels sont nécessaires pour faire marcher d'immenses usines, mais fallait-il d'immenses usines? Un bon général était nécessaire pour bien évacuer Gallipoli, mais qu'allions-nous faire dans cette presqu'île? Les soldats russes, acculés aux marais de Mazurie, auraient accepté de bon cœur un maître? Certes. Mais n'auraient-ils pas acclamé de bien meilleur cœur encore un gouvernement assez raisonnable pour les laisser dans leurs isbas à cinq cents lieues de la Mazurie?

L'homme dont l'utilité n'apparaît que dans l'embarras des autres se trouve naturellement amené à susciter des embarras. Je ne veux pas du tout dire que, sciemment, un parti militaire cherche à faire la guerre par espoir d'avancement et de croix. Remarquez cependant que cela même serait tout à fait concevable. Chacun de nous est un petit monstre et si j'avais commandé un secteur, sans doute aurais-je voulu avoir, moi aussi, ma petite attaque. Mais faisons plus de crédit à la nature humaine ; nous parlons en ce moment de surhommes et nous devons les supposer sans passions basses. C'est *inconsciemment* qu'Agamemnon et Ulysse orga-

niseront l'état de choses favorable à leur activité normale et tout à fait redoutable pour les Achéens et les Troyens. Un chef militaire demandera toujours une armée nombreuse et bien équipée. Par sa seule présence celle-ci deviendra un encouragement à cette attitude cassante qui mène tout droit à la guerre. Surtout il faut tenir compte de l'activité de jeu, si nécessaire à tous les hommes et qui les pousse à chercher la lutte, non par haine ou cruauté, mais par besoin d'animer leur vie. C'est elle qui fait jouer à la hausse ou à la baisse des financiers milliardaires qui n'ont aucun besoin, ni aucun désir de gain. C'est elle qui fait souhaiter par un bon soldat des exercices meurtriers et réels. Les philosophes eux-mêmes ne pourraient vivre sans guerres âpres et acharnées dont quelque théorie bien obscure est le sujet. Mais ce sont là querelles de mots qui ne blessent pas les spectateurs. Les militaires sont plus dangereux, parce que nous sommes les pions de leurs échiquiers.

Si l'idée vous choque, transposez-la dans un monde qui vous soit moins fortement lié. Demandez à votre ami l'industriel s'il aime trouver un vrai chef à la tête de syndicats ouvriers. Il vous répondra que l'agitateur professionnel est un être nuisible, qu'il invente des griefs quand il n'en peut trouver de véritable, enfin qu'il a besoin de sa grève annuelle pour justifier sa présence. Tout cela est vrai, mais n'est pas moins vrai de l'homme à poigne en tout métier. C'est pourquoi j'aime à mettre au pouvoir la médiocrité aux têtes nombreuses. Elle n'a pas à maintenir son prestige parce qu'elle n'en a jamais eu.

LE LIEUTENANT, *après un court silence.*

J'ai vu monter contre mes positions deux attaques convergentes. Permettez-moi de les situer pour mieux diriger mes ripostes.

a) Les hommes ne sont pas toujours passagers d'un navire en perdition ;

b) Les dangers, quand ils existent, sont souvent l'œuvre du pilote lui-même.

Sur le premier point je regrette de ne pouvoir vous céder même un pouce de terrain. Il y a certes, dans l'histoire, des périodes d'équilibre et de répit, mais je ne suis pas d'accord avec vous pour classer l'époque présente parmi ces trêves assez rares. La sécurité dont vous parlez est réelle, mais

elle est fragile ; quelques années de gouvernement faible suffiraient à la mettre en danger en détruisant la discipline sociale sur laquelle elle est fondée. Plus que jamais il nous faut des chefs. Des problèmes comme celui de la monnaie, celui des dettes entre nations, celui de la sécurité de l'Europe, exigent de grands esprits. Chaque peuple a de bons arguments ; sur le plan de la logique et du droit on peut discuter sans fin ; il faut trancher. Il faut dans chaque pays un homme qui sache dire : « Décision » et ajouter aussitôt : « Exécution »... Rassurez-vous, mon cher maître, je ne demande pas (et je ne souhaite pas) que cet homme soit un soldat. Mais je demande qu'il ait *l'esprit militaire*, c'est-à-dire le courage de *choisir* et le courage de *commander*.

Je fais face maintenant au second groupe d'idées. Certains de mes hommes d'action sont, dites-vous, la cause des maux dont ils deviennent ensuite le remède. Vous demandez : aurions-nous de grandes guerres si nous n'avions pas de grands généraux? Je vous avoue que la question m'étonne jusqu'à la stupeur ; où voyez-vous dans l'histoire que les guerres aient été provoquées par des soldats? Les guerres sont déclarées par des gouvernements soutenus par « l'opinion publique ». En fait le vrai militaire ignore le plus souvent les causes de la guerre et ne s'y intéresse pas. On lui dit : « Le moment est venu. » Il applique ce qu'il a appris. Est-il heureux de se battre? Est-ce que l'électricien est heureux quand se produit un court-circuit? Il le répare en sifflotant et tâche de penser à autre chose. L'officier jeune, sans famille, s'amuse peut-être, au début d'une campagne. Mais croyez-vous que bien vite il ne lui tarde pas de se débotter, de voir le fond de sa cantine, de jouir des plaisirs de la vie? Le métier émousse la nouveauté et décolore l'enthousiasme. Pendant la guerre, ce qui nous frappait, nous, officiers de carrière, quand nous observions nos camarades de la réserve, c'était de voir combien ceux-ci étaient belliqueux. Ils préparaient toujours quelque coup. Non contents de combattre l'ennemi, ils se combattaient entre eux, de compagnie à compagnie. Nous autres de l'active, nous étions plus tassés. Nous nous disions : « Mais qu'est-ce qu'ils ont donc? Est-ce le commerce qui les rend ainsi? » Et nous en venions à penser : « Après tout, dans le civil, c'est peut-être toujours la guerre. »

LE PHILOSOPHE

Je vous parle de généraux qui font une guerre décrottée ; vous me répondez par des idées de lieutenant qui se traîne lui-même dans la boue. Je ne sais si les pompiers aiment les incendies ; je le crains. Mais le colonel des pompiers y prend certainement un plaisir vif. Le brasier éclaire son triomphe ; ministres et préfets se rangent à ses ordres ; cette partie toujours gagnée est un beau jeu. Le grand chef doit aimer la guerre ; il serait un saint s'il ne l'aimait pas. Sans même parler de la gloire, elle le délivre de lui-même et des autres. Saint-Simon raconte que Louvois, ayant été réprimandé par Louis XIV au sujet d'une fenêtre mal bâtie, dit qu'il lui susciterait une guerre telle qu'il lui ferait avoir besoin de lui et laisser là la truelle. « Il ne mit guère à tenir parole. Il enfourna la guerre, par une affaire d'élection à Cologne ; il la confirma en portant les flammes dans le Palatinat ; il y mit le dernier sceau pour la rendre générale et, s'il eût pu, éternelle, en désespérant le duc de Savoie. » Tout cela pour une fenêtre trop haute et un amour-propre blessé. Vous voyez à quoi peut tenir la tranquillité de l'homme de troupe.

LE LIEUTENANT

Puis-je dire trois phrases? Jamais, que je sache, un capitaine de pompiers n'a été arrêté comme incendiaire ; Saint-Simon était un méchant homme et Louvois n'était pas général.

LE PHILOSOPHE

Je vous citerai donc des généraux. Ludendorff a-t-il conseillé à son empereur de faire la paix? N'est-il pas maintenant à la tête des partisans allemands de la revanche? Napoléon s'est-il montré capable de renoncer à son passe-temps favori? Je ne suis même pas tout à fait certain qu'il *comprenait* l'idée de paix. « Entre nations, disait-il, il n'y a pas de paix, il n'y a que des trêves. »

LE LIEUTENANT

Ah ! C'est que justement vous citez des hommes auxquels il manquait quelques traits pour être tout à fait de grands hommes. Il y avait du philosophe en Napoléon ; il n'y en avait pas assez. Il a voulu ce lourd manteau d'hermine, cette couronne, ce trône. Faiblesses. On voit clairement dans les

Mémoires du comte Molé par où le colosse basculait. « Il ne savait jamais discerner le point où s'arrêtait le possible. » N'est-il pas curieux de retrouver ici une des conclusions de notre premier entretien? Quant à Ludendorff, l'aventure bavaroise prouve que l'homme n'est pas complet. Il s'est lancé là dedans en enfant, sans préparation, sans dignité. Je suis plus exigeant pour mes héros. Je veux que, résignés à prendre le pouvoir lorsque leurs services sont nécessaires, ils le déposent sans regret quand ils se jugent devenus inutiles. Je veux qu'ils soient prêts, dans l'ordre retrouvé, à accepter un contrôle raisonnable comme ils l'ont été, dans le danger, à prendre seuls les responsabilités.

En fait cette attitude est celle des grands soldats de tous les temps. Sévères et timides, hardis et modestes, impitoyables et bons, c'est ainsi qu'ils vous apparaîtront si vous les observez sans préjugés. Les liens qui les retiennent ont été tissés depuis le début de l'histoire par les déesses du foyer et de la cité. Liens subtils, singulièrement forts encore que presque invisibles, ils fixent ce type surprenant, le général romain qui ne combat pas sans le secours des devins, le général de la République respectueux du moindre député, l'homme de guerre enfin, qui fait trembler ses régiments et qui tremble devant sa femme.

Ma réponse à votre argument tiré de la vie ouvrière sera la même. Certes l'industriel n'aimerait pas à trouver à la tête de ses ouvriers un ambitieux brouillon et méchant qui considérerait la grève et l'émeute comme un moyen au service de sa carrière politique ou syndicaliste. Mais croyez-vous qu'il ne serait pas heureux de voir le poste confié à quelque grand esprit, modeste et juste, cherchant certes à obtenir pour ses troupes tout ce qui lui paraîtra possible, capable cependant de comprendre les nécessités de l'industrie? La vérité est qu'il ne suffit pas de porter la couronne pour être un vrai roi et qu'il ne faut pas donner le beau nom de chef à ceux qui en usurpent le titre sans en avoir le caractère.

LE PHILOSOPHE

Mais peut-on à la fois en porter le titre et en conserver le caractère? Un homme peut-il rester sage s'il a exercé le pouvoir absolu? C'est le mythe du bon tyran, mais il n'y a pas de bon tyran. Je ne sais plus qui disait : « Quand je suis

embarrassé pour juger un homme, je me demande : Que ferait-il s'il était empereur romain? Et je vois aussitôt surgir des Nérons, des Caligulas, des Domitiens. »

LE LIEUTENANT

Mais aussi des Galbas, des Marc-Aurèles. J'ai peut-être trop de confiance en moi, mais j'accepterais l'expérience. Je suis certain de n'être pas Néron.

LE PHILOSOPHE, *secouant la tête.*

Le jeune Bonaparte en aurait dit autant. Il était très bien, le jeune Bonaparte ; il lisait Plutarque avec émotion, il avait du bon sens et de la vertu. Vous venez de reconnaître ce qu'a fait de lui le pouvoir absolu. Vous ne seriez pas Néron? Je le souhaite ; je le crois. Vous ne seriez plus vous-même. Autour d'un homme puissant se monte aussitôt malgré lui le mécanisme des passions. Les femmes se chargeraient de vous corrompre. Le grand chef perd contact avec ce réel auquel vous voudriez le voir soudé. Il ne fait rien lui-même. Il parle, il écrit, et dans la pratique de ces actions faciles, il oublie, si jamais il les a connues, les dures nécessités de la matière. Quant à la retraite volontaire, j'en vois peu d'exemples depuis Cincinnatus, et cela ne me surprend pas. Comment le maître penserait-il au repos? Si même il n'est pas ambitieux, il se croit nécessaire au bonheur de ses peuples. « Que ferons-nous, dit l'état-major, le jour où vous ne serez plus là? — En effet, dit le grand chef, que ferez-vous sans moi? Je n'y pense pas sans anxiété. »

LE LIEUTENANT

Il me semble, mon cher maître, que vous pêchez ici par ce fatalisme que nous avons jadis ensemble condamné. Vous parlez de mécanisme nécessaire, de nature humaine toujours semblable à elle-même. La nature humaine n'est-elle pas ce que l'homme veut qu'elle soit? Sans doute il est très humain de s'accrocher au pouvoir. Mais il est humain aussi de se contraindre à y renoncer, de préférer la paix de son pays et aussi le contentement intérieur à la gloire personnelle. Je puis vous en donner dix exemples plus modernes que Cincinnatus. Est-ce que vous connaissez un peu la vie du maréchal Bugeaud?

LE PHILOSOPHE

Non, hors Abd-el-Kader, la casquette, et le petit fragment de discours que vous m'avez lu l'autre jour.

LE LIEUTENANT

Eh bien ! Voici : après Waterloo, Bugeaud, jeune et brillant colonel, est licencié par le gouvernement royal et croit sa carrière finie. Il rentre dans le petit domaine de sa famille, dépouille l'uniforme et, bravement, se fait fermier. Il trouve une lande périgourdine semée de bruyères poudreuses, des terrains grillés comme par le feu, une prairie marécageuse, des chemins sillonnés d'ornières. « Allons, dit-il, mon temps est passé ; mes petites connaissances en infanterie seront désormais inutiles. Pourtant il me reste un commandement, cinq cents moutons, vingt vaches, trois domestiques. C'est encore un joli bataillon. »

En quinze ans il colonise ce pays et s'y fait adorer des villageois ; on n'y voit plus que blés vigoureux, fermes confortables, paysans bien vêtus, chemins bien roulants, et tout est l'œuvre de Bugeaud. Arrive la révolution de Juillet. Il est nommé député, et en même temps général. Mais la politique pacifique de Louis-Philippe n'a pas de plus solide soutien que ce soldat.

(Ici le lieutenant saisit son cahier sur la cheminée du philosophe et le feuillette rapidement.)

En 1831, quand les journaux partent en guerre avec l'Europe : « Si même la nation voulait la guerre, écrit Bugeaud, cela ne devrait pas décider le gouvernement, parce que les masses raisonnent de ces choses comme un aveugle des couleurs. Que de dépenses ! Que de pertes ! Que de malheurs ! Les avantages seraient achetés bien cher. Certes je n'ai qu'à gagner à la guerre : ou je serai tué, ou j'avancerai. Et cependant je ne la désire pas, parce que je crains surtout la guerre civile et l'anarchie républicaine. » Et en 1840, au moment où il est question de se battre avec l'Angleterre au profit de Mehemet-Ali : « Messieurs, dit-il, à la Chambre, on ne doit engager son pays dans une lutte immense que pour des motifs immenses. L'honneur des nations ne ressemble pas à celui des individus. » En Algérie, dès qu'il voit une chance de traiter, il le fait : « J'ai sacrifié la certitude d'un succès à ce qui m'a semblé conforme aux véritables intérêts du pays... C'est moins brillant, mais c'est plus sage. On ne m'en

saura pas gré, je le prévois, et c'est en cela qu'il y a peut-être quelque mérite à l'avoir fait. » Voilà la conduite du plus grand des généraux français du dix-neuvième siècle. Et je vois que j'ai noté dans mon cahier, immédiatement au-dessous de celui-ci, un vieux texte qui, en effet, s'applique très bien à Bugeaud. Cela est tiré d'un *Traité de la guerre en général par un officier de distinction au service du Roi Très-Chrétien.*

« Il faut qu'un général soit de ces caractères, qui, contents d'eux-mêmes, tiennent au-dessous d'eux tous ces biens et grandeurs qui font la félicité des âmes basses ; que, lorsqu'il lui arrive ce qui s'appelle disgrâce dans le commun du monde, il soit toujours le même et aussi content dans l'adversité que dans la prospérité, qu'il sache vivre dans un coin du monde avec mille écus de rente comme avec cent mille, faisant consister ses richesses et sa fortune dans la seule satisfaction d'avoir commandé les armées avec dignité. C'est sur ces principes qu'il faut établir un général. »

C'est sur ces principes, me semble-t-il, que furent « établis » les meilleurs généraux de cette guerre. Fayolle cultive ses roses, Pétain ses vignes, et Joffre, quand on lui demande de représenter l'Académie à l'anniversaire de la Marne, répond : « Alors, quoi? Ça va recommencer tous les ans? » Le vrai grand homme ne s'abaisse pas à faire à la gloire une cour sénile. Vous dites que les flatteurs le corrompent, mais s'il est grand, les flatteurs l'ennuient. « Cela doit être délicieux, la gloire? disait l'un d'eux à Wellington. — Oui, répondait le duc, cela me permet de brosser mes vêtements moi-même sans que personne le trouve ridicule. »

Tenez, j'ai vu Joffre l'autre jour arriver aux Invalides. Il était en civil et à pied. Il a refermé son parapluie avec beaucoup de précautions pour ne pas mouiller ses souliers bien cirés. Puis il est parti dans les couloirs. C'était à peine si les plantons s'écartaient pour le laisser passer. J'en étais gêné. J'avais envie de courir devant lui en criant : « Place au maréchal ! »

Si vous me répondez que le désintéressement d'un Bugeaud, la modestie d'un Joffre sont des vertus rares, je serai de votre avis ; elles sont rares comme le vrai chef lui-même, mais elles se trouvent toujours chez lui. C'est parce qu'il les possède qu'il est devenu ce qu'il est. Une justice presque mécanique récompense la vraie grandeur, même dans les

affaires de ce monde. Les Quakers interdisaient aux fidèles de la société de prendre de grands profits. Cette sévérité fit leur fortune.

LE PHILOSOPHE

Voilà un optimisme charmant et un beau sujet de plafond allégorique pour la Chambre de commerce de New-York : « La Vertu conduisant la Fortune vers la demeure de l'Homme de Bien. » Platon, comme vous, dit que les plus justes sont en réalité les plus forts parce que la justice, la compétence et l'ordre sont les seules forces véritables. Et sans doute avez-vous raison, Platon et vous-même, si vous vous placez au point de vue du Spectateur Éternel, de l'historien qui, cent années après la mort d'un héros, décide tranquillement de son bonheur réel ou de la fragilité de son œuvre. Alors vous voyez que les fautes finissent par engendrer leur châtiment, qu'un gouvernement brutal succombe, qu'une institution ne survit pas longtemps après qu'elle a cessé d'être utile. Mais le succès injuste peut durer quinze ans, une vie entière, et pendant ces périodes, courtes au regard de l'éternité, mais longues pour qui les a vécues, des nations seront gouvernées par des hommes indignes ou cruels. Le grand Frédéric était un vilain homme, méchant, avare, mesquin. Il n'en a pas moins fondé un grand royaume. Certains hommes d'affaires ont réussi par la beauté de leur caractère? C'est possible, mais vous ne soutiendrez pas que tous les milliardaires soient des saints. La grandeur d'un Turenne, d'un Galliéni attache une équipe à ses chefs? Mais la corruption produit le même effet, et la crainte, et des crimes communs. Napoléon distribuait des dotations, des couronnes et des croix. Soyez certain qu'on ne l'en aimait pas moins. Parmi les grands meneurs d'hommes il y a de tout : canaille et noblesse. J'en appelle d'ailleurs de vous-même à vous-même. Vous n'aimez pas les hommes de la Révolution. Nierez-vous leur pouvoir sur l'esprit des Français?

LE LIEUTENANT

Pouvoir sans durée. Dès Thermidor Paris était écœuré par la folie de la Montagne. Les ouvriers du faubourg Antoine fermaient leurs volets quand passaient les charrettes, et après quarante ans de république il n'y a pas à Paris de rue Robespierre, ni même un cul-de-sac.

LE PHILOSOPHE

Vous détestez et méprisez le personnel de la révolution russe. Mais il semble solidement installé. Aux craintes que m'inspire l'individu puissant, vous m'avez répondu de façon rassurante qu'il n'est pas dangereux parce qu'il est parfait. Avouez qu'on en peut douter. Vous lui attribuez, avec beaucoup de vraisemblance, le caractère de l'artiste, mais chez l'artiste, bien souvent, la passion de l'œuvre engendre l'égoïsme et même une sorte de cruauté. Rossetti sacrifie sa femme à ses poèmes, Bonaparte ses soldats à son système, Lénine la Russie à Karl Marx. Cette férocité n'est pas sans grandeur. Mais l'homme de troupe préfère la Troisième République.

LE LIEUTENANT

N'y a-t-il pas entre nous quelque malentendu, mon cher maître? Je ne puis croire que vous vouliez confondre autorité avec tyrannie. Vraiment, après cette longue discussion dont les courants nous ont quelquefois déviés de notre course, j'éprouve le besoin de faire le point. Voici mes coordonnées :

1° Je crois que pour toute entreprise qui exige l'action collective des hommes, il faut que ceux-ci acceptent de soumettre leurs mouvements particuliers à la volonté unique d'un chef. Sans lui, discours, discussions et conflits remplissent le temps irrétrouvable, l'occasion s'éloigne et le bonheur le plus solide, le plus charmant, glisse d'un mouvement rapide vers l'abîme des choses non faites ;

2° A l'égard de ce chef, personnage indispensable auquel les démocraties elles-mêmes ne peuvent éviter de recourir, deux attitudes sont possibles : le loyalisme et la méfiance. La première me paraît seule constructive et généreuse.

3° Sur le mode de choix du chef, j'ai naturellement mes idées que je vous exposerai quelque jour. Mais mon horreur de l'anarchie est telle que je suis toujours prêt à faire confiance au chef de fait et à le soutenir, tant qu'il n'a pas prouvé par l'inaction, la lâcheté ou la cruauté qu'il est indigne de commander.

Que d'ailleurs le commandement doive être, hors du fort même de l'action, soumis à des lois, à une charte, je vous l'accorde de tout cœur. Ce que je soutiens, c'est qu'une assemblée, excellente pour surveiller, est toujours impropre à agir ; c'est que le secret de la défaite est le commandement

divisé ; c'est qu'un groupe ne peut rien commander, rien, et pas même un déjeuner. N'oubliez pas que, sans quelques individus d'élite, la Troisième République serait sans doute maintenant la vassale de l'empire allemand ou, la Pologne ayant été vaincue, l'esclave des gardes de Lénine. Je ne demande pas que vous fassiez confiance à l'homme d'action sans critique et sans contrôle. Je demande que vous n'ayez pas à son égard une méfiance *a priori* et une injuste ingratitude. L'absence de respect, l'horreur de toute hiérarchie sont des sentiments nouveaux et détestables. Au temps de la chevalerie les hommes aimaient leurs chefs. Les Grecs de l'Iliade respectaient Achille. Les Grecs de la décadence ne parlaient plus que de liberté. Vous citiez tout à l'heure Platon... Il y a dans la *République* un discours admirable... Sans doute le savez-vous par cœur, mais je voudrais le relire pour mon plaisir. C'est celui où il explique comment la démocratie peut conduire à la tyrannie.

LE PHILOSOPHE, *allant à sa bibliothèque.*

Attendez ; oui, c'est au livre VIII... Voici... « N'est-ce pas cet amour de la liberté porté à l'excès et accompagné d'une indifférence extrême pour tout le reste qui perd enfin ce gouvernement et rend la tyrannie nécessaire? »

(Il tend le livre au lieutenant en lui marquant le passage.)

LE LIEUTENANT, *continuant.*

« Lorsqu'un État démocratique, dévoré d'une soif ardente de liberté, est gouverné par de mauvais échansons qui la lui versent toute pure et la lui font boire jusqu'à l'ivresse, alors, si les gouvernants ne portent pas la complaisance jusqu'à lui donner de la liberté tant qu'il veut, il les accuse et les châtie, sous prétexte que ce sont des traîtres qui aspirent à l'oligarchie. Il traite avec le dernier mépris ceux qui ont encore du respect et de la soumission pour les magistrats ; il leur reproche qu'ils sont des gens de rien, des esclaves volontaires... Se peut-il que dans un pareil État la liberté ne s'étende pas à tout? L'esprit de liberté pénètre dans l'intérieur des familles, les pères s'accoutumant à traiter leurs enfants comme leurs égaux et même à les craindre, les enfants s'égalant à leurs pères et n'ayant pour eux ni crainte ni respect. Il pénètre dans l'éducation, les maîtres craignant et ménageant leurs disciples, et ceux-ci se moquant de leurs

maîtres et de leurs gouverneurs. Il s'étend aux relations de mari à femme et de femme à époux. Il s'étend en vérité jusqu'aux animaux : les chevaux et les ânes, accoutumés à marcher tête levée et sans se gêner, heurtent tous ceux qu'ils rencontrent si on ne leur cède le passage. »

LE PHILOSOPHE

Oh ! je sais bien que Platon était un homme à vous, mais l'existence même de son texte vous fait voir que le désir de l'égalité n'est pas, comme vous le disiez, une maladie moderne. Les Grecs d'Homère murmuraient comme de bons grognards et après l'échec d'une offensive parlaient de regagner leurs vaisseaux nombreux. La plèbe romaine faisait tous les vingt ans sa petite émeute contre les patriciens.

Le phénomène paraît et disparaît suivant un rythme assez régulier. Une classe dirigeante se constitue par les services qu'elle rend, soit parce qu'elle combat pour les autres, soit parce qu'elle dirige leurs travaux. Elle est obéie et respectée parce qu'elle est indispensable. L'état d'équilibre ainsi atteint est nécessairement rompu, d'abord (et en ceci vous avez raison) parce que la classe gouvernée oublie que la paix dont elle jouit est l'œuvre de la classe gouvernante, ensuite parce que l'aristocratie elle-même oublie, en quelques générations, que ses privilèges n'ont été que la récompense de ses services. Elle prétend retenir les uns sans avoir à rendre les autres. La grande noblesse terrienne française, d'abord composée de guerriers, a été ensuite formée de propriétaires résidents, bons administrateurs, et comme tels tolérés. Quand elle est allée vivre à Versailles, la révolution était faite. Le grand industriel fondateur d'usines, inventeur et créateur, est rarement détesté par ses ouvriers. Son petit-fils habite Paris, et perd ce contact humain que donne seul la résidence. Chez les primitifs la coutume exigeait que le chef fût sacrifié quand il devenait trop vieux pour mener la tribu en guerre. Cela se faisait avec une grande politesse et sous des prétextes religieux, mais l'objet réel était pratique. Aujourd'hui ce n'est plus l'âge d'un homme qui rend le sacrifice nécessaire, parce que la force physique n'a plus de valeur politique. C'est la vieillesse d'une classe, d'une race, qui oblige ses sujets à la couronner de bandelettes sacrées et à la conduire avec des chants convenables vers l'autel de pierres ou la Tchéka.

LE LIEUTENANT

Rien de plus juste, mais le sacrifice du chef a pour objet de mettre au pouvoir un chef plus jeune, plus absolu, plus dur, et non votre médiocrité multicéphale.

Un jour, au Maroc, ayant remplacé un capitaine tué au combat, et que ses hommes avaient aimé, je donnai mon premier ordre à un jeune cavalier berbère. Il me regarda longtemps, puis, sans obéir, sans bouger, répondit : « Mon capitaine est mort. » Il y a des moments où tout un pays pense et dit : « Mon capitaine est mort. » Ce n'est pas signe d'indiscipline. Je retiens de votre discours qu'une aristocratie doit, pour durer, assurer la permanence des qualités qui l'ont fait choisir. Il n'y a pas de raison pour que le petit-fils soit moins estimé de ses soldats, de ses ouvriers que le grand-père. Je connais un peu les dernières promotions de Saint-Cyr, de Polytechnique, de Centrale. J'y trouve des caractères à mon goût. Ces jeunes gens craignent plus que tout l'emphase dans l'expression des sentiments ; par horreur du pédantisme, beaucoup se piquent de frivolité. Mais sous cette sécheresse apparente on devine l'ardeur contenue. Quelquefois, quand je rêve à ces choses, je voudrais voir cette jeune élite unie comme dans une sorte de chevalerie, s'imposant des vœux, des besognes, des lois plus sévères que celles du vulgaire. C'est sur ces principes qu'il faudrait « établir » une élite. Alors l'homme de troupe, apaisé, reconnaîtrait des chefs véritables.

(Il regarde sa montre et se lève d'un bond.)

LE PHILOSOPHE

« Un esprit en qui est inné l'amour de toutes les élégances ne peut se complaire dans un système qui les renverse toutes. » Vous êtes aristocrate comme je suis radical, par tempérament et par goût ; cela est sans remède, et d'ailleurs il faut de tout pour faire un monde. J'espère ne jamais vous apercevoir, casqué de fer et prêt à charger, du haut de la barricade où m'auront conduit mes passions politiques, lesquelles sont vives. Je ferais certes relever les fusils.

LE LIEUTENANT, *mi-plaisant, mi-grave.*

Que vous restez jeune, mon cher maître !

LE PHILOSOPHE

Oui, encore que depuis quelques années il m'arrive parfois de traîner la jambe. Coquetterie de vieux troupier. Mais le cœur est toujours aussi ferme.

LE LIEUTENANT, *debout près de la cheminée.*

Je suis content de vous avoir revu. Vous bousculez un peu mes idées, mais j'arrive à reformer la ligne. Elle est peut-être un peu moins rigide ; tant mieux, il faut du gauchissement en tout. *(Il prend son képi, ses gants, hésite comme s'il regrettait de partir, et va lentement vers la fenêtre.)* Comme c'est beau, cette vague de toits qui monte à l'assaut de votre chambre !... Dans quelques jours le soleil se couchera dans un ciel d'un vert adorable. Un vol d'ibis blancs traversera la plaine au-dessus des jardins des sultans. Je verrai Marrakech, les murs roses, les terrasses. Ensuite la piste s'enfonce vers le sud.

(Il s'écarte de la fenêtre, regarde son maître avec un sourire et lui tend la main.)

LE PHILOSOPHE, *avec une nuance d'interrogation.*

Au revoir?

LE LIEUTENANT, *sur un ton d'affirmation joyeuse.*

Au revoir.

ANDRÉ MAUROIS.

Valentine
ou la Folie démocratique [1]

J'avais justement rendez-vous, ce soir-là, avec mon ami Buré, le directeur de *l'Eclair*, qui devait m'emmener voir Poincaré au quai d'Orsay, et chemin faisant je pensais : « Nous allons voir si le chef du gouvernement se doute de ce que les professeurs et les avocats de la *Ligue des Droits de l'homme* préparent au pays avec l'aide des Allemands, des Anglais et des financiers juifs. » J'avais le souvenir récent de débats parlementaires, où le président du Conseil s'était montré d'un exceptionnel courage, mais il ne s'agissait que de questions personnelles. Je le revoyais, soudain dressé à son banc, le doigt tendu vers un accusateur affreux de couardise, et de sa voix aigrelette le cinglant au visage des mots de « menteur » et de « gredin » il le mettait au défi de prouver à la tribune ce qu'il alléguait en suant la peur. Et je me disais, essayant de mettre de la clarté dans mes idées : « Il a des cris de conscience qui marquent l'homme intègre. D'autre part, il a bien prouvé par ses actes envers l'Allemagne, qu'il a la passion de sa patrie. Il est donc à prévoir qu'il sait, se méfie et prend des mesures. » Là-dessus je rejoins Buré, et nous arrivons chez le président, qui, dans un salon trop doré, me paraît cordial et mesquin Des bottines à boutons démodées, un veston qui l'étrique,

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 septembre, 1er octobre 1924.

le poil pas peigné, lui donnent d'abord un aspect physique mince et pauvre. Puis, comme Buré, calé dans son fauteuil, le poil dru et le ventre ferme, l'interroge de sa voix haute et brutale, où il y a tant d'honnêteté :

— Monsieur le président, allez-vous raffermir votre politique intérieure?

— Qu'entendez-vous par là? dit Poincaré, fin et souriant.

— Ah! diable, dit Buré roulant des yeux surpris, j'entends... qu'il y a des indices de glissement à gauche, qui doivent vous inquiéter!

— Ils ne m'inquiètent nullement, dit Poincaré qui le regarde bien en face, de ses yeux de porcelaine claire.

— Monsieur le président, prenez garde, fait Buré, dodelinant de sa large tête, vous tomberez!

— Je m'y attends bien, reprend Poincaré, flegmatique, c'est mon destin fatal un jour ou l'autre.

— Ah! mais pardon, dit Buré d'une voix de stentor, si vous tombez, ce sera le résultat des prochaines élections!

— Qu'y puis-je?

— Vous pouvez les préparer!

— Oui et non...

— Par exemple!

— Ne vous échauffez pas, monsieur Buré. Pendant les vacances je compte m'entretenir de la situation avec les préfets, mais l'opinion de la France est libre.

— Monsieur le président, prenez garde, dit Buré dont les yeux suivent maintenant une vision intérieure, quand vous tomberez, nous aurons Herriot ou Painlevé!

— Et puis? dit Poincaré avec un geste étroit, nous en avons vu d'autres!

C'était de la part d'un ministre une si étrange soumission aux misères inhérentes à la démocratie qu'il me semble que j'entendais ce triste aveu : « Vous voyez bien, messieurs, que je ne suis vraiment pas un homme d'État! » Le vrai capitaine coule avec son bateau : il ne souffre pas qu'on le débarque. Il n'y a de chef fort que celui qui croit dans la puissance de ses moyens. Comment peut-on gouverner par la seule résignation? Buré restait stupéfait, presque irrité. Il dit en prenant congé :

— Alors, au petit bonheur! Jouons aux dés! La politique ou le jeu de l'oie! Pourvu que nous ne tombions pas sur un fichu numéro!

Poincaré répondit :

— L'opinion est souveraine. Et si elle vote à gauche, ce sera la preuve, comme chaque fois que la France vote à gauche, que le pays a peur de la réaction et de la dictature.

Il souriait, mais le ton était acide. Buré et moi, nous nous regardâmes : il venait ni plus ni moins de se découvrir, ainsi qu'avait fait une heure avant M. le juif Élie Bernheim. Il montrait qu'avant tout sa conscience et sa foi étaient d'un politicien et d'un homme de parti. Les professeurs et avocats radicaux n'avaient plus à se gêner. Le gouvernement, blasé sur les luttes politiques, fataliste quant à son avenir, et préférant se sacrifier que de passer pour réactionnaire, leur laissait le champ libre. A eux la victoire, à condition toutefois que la puérile sensibilité de l'opinion publique réagît en leur faveur. Mais je m'aperçus dès la semaine suivante qu'il en serait bien ainsi, et ce fut comme toujours la bonne Valentine qui me fournit le signe indicateur.

Je la rencontrai, sans savoir qu'elle y viendrait, à un meeting organisé par la *Ligue des Droits de l'homme*. Innocent que j'étais ! Comment ne me doutais-je pas que le gros Joseph Chartier était affilié à cette ligue? Il avait dit à Valentine : « Je parlerai peut-être. » Valentine accourut pour l'entendre. La réunion avait lieu dans la salle des *Sociétés savantes*, démodée comme son nom, poussiéreuse et sentant le fade. Elle avait pour objet une protestation publique contre les méthodes violentes dites fascistes, « qu'un certain parti semblait vouloir faire adopter aux Français » (le sieur Caillaux, à Toulouse, venait d'être vertement rossé), et les affiches, signées : *le gérant*, *Nicodème*, annonçaient que les auditeurs auraient le plaisir d'entendre sur ce grave sujet : les députés Sangnier, Moutet, Violette. Trois serins : mais justement leur serinerie m'attirait, car je pressentais qu'elle pouvait être contagieuse.

Elle le fut. C'est ce soir-là que des Camelots du Roi les arrêtèrent tous trois au sortir de chez eux, et les purgèrent et les brimèrent et les traitèrent ainsi que des zozos qu'ils étaient. De demi-heure en demi-heure, un à un, on les vit arriver qui s'indignaient, et mélodramatiques, contaient leur aventure. C'était comme une comédie à rebondissements. Je ne me sentais pas de joie. Mais... je faillis me faire écharper ! Car le peuple de boutiquiers sensibles qui composait l'audi-

toire trouvait indigne qu'on pût traiter de la sorte des citoyens, si bons, si purs, et toujours attachés au progrès de la Démocratie. Hélas ! la chère Valentine ne sentit pas plus que ses voisins le développement miraculeux d'une force où défilaient des assassinés bien portants. Elle était toute à M. Joseph Chartier qui stigmatisait hautement ces « procédés sauvages », et je vis son sein charmant qui palpitait à de tels propos.

Aussi, quand la séance fut levée, je me laissai entraîner loin d'elle, et je fis exprès à la sortie de ne pas la chercher.

Me voilà dehors.

Je remonte lentement le boulevard Saint-Michel. Il fait une tiède soirée qui devrait m'incliner à l'indulgence. Je ne m'en sens aucune. Rien ne m'écœure, puis ne m'irrite comme cette sensiblerie du peuple ignare ; et quand une femme que je croyais agréable s'abandonne à d'aussi faciles et communs sentiments, je me sens cruel et libéré. Je me disais même : « A quoi bon la revoir? » quand au coin de la rue des Écoles, subitement, je suis distrait de cette pensée excessive par la rencontre d'Édouard Herriot qui, un livre à la main, a l'air d'errer : est-ce qu'il cherche, ce Lyonnais, un domicile pour la nuit?

— Avez-vous dîné? dit-il en me serrant le bras.

Il est minuit et demi. Je réponds :

— Quand? Hier?

— Venez me tenir compagnie. Nous allons manger une soupe au fromage.

Il me prend par l'épaule et nous pénétrons dans un café.

— Ah ! reprend-il avec chaleur, j'ai fait une découverte dont je suis bien ému !

D'un bras tendre, il m'entoure la taille, et me parlant à l'oreille :

— La première édition des *Pleurs* de Desbordes-Valmore !

Il me montre le livre, le feuillette, et lit deux vers d'une voix mélodieuse qui l'emporte sur celle de l'agrégé Chartier !

Puis, dans un harmonieux soupir de plaisir, où il m'indique ingénument et la bonté de son cœur, et sa piété pour l'art, il dit : « Ah ! les livres ! »

— Est-ce que monsieur prend de la bière ou du vin, avec sa soupe? demande le garçon.

— Du vin, mon ami, du bon vin de France ! fait Herriot.

Pan ! Il me donne deux petites tapes sur la cuisse, qui veulent dire :

— Hein? Quel pays !

L'excellente nature ! C'est un normalien comme l'autre, mais plus habile encore, plus achevé ; car le concert charmant qui s'échappe de cette gorge, humide à point, chantante à souhait, fait songer, comme pour un piano, que l'accordeur est venu récemment. Et c'est lui l'accordeur : il soigne son âme subtile dans un corps épais. L'enveloppe est grossière. Tant mieux ! C'est une surprise que là dedans ronronnent un cent de souvenirs classiques, de Nausicaa à Mme Récamier...

Mais j'y réfléchis tout à coup, il fait de la politique, ce lettré enjôleur ! Sa déclaration électorale est celle des *Droits de l'homme*. Sa devise : « J'aime, donc je suis. » Allons, il a la sensibilité que Valentine avait ce soir. Il faut de toute nécessité que je lui conte la réunion, en le regardant.

Je commence ; tout de suite je le gêne. Moutet, Sangnier, Violette siègent à la Chambre à deux pas de lui.

— Garçon, demande-t-il, de la moutarde, je vous prie.

Je continue :

— Je n'ai jamais vu pareille bouffonnerie.

— Et, puis, du sel aussi, garçon !

Je poursuis :

— C'est fâcheux pour un parti d'avoir des daims pareils !

— Merci, garçon... De quel pays êtes-vous? De la Champagne? Je m'en doutais : comme moi ! Ah ! la Champagne.

Le garçon s'éloigne, et je m'entête : je décris Buisson, Chartier. Là, il m'arrête :

— Celui-là, supérieur ! Je l'ai eu comme élève à Lyon.

— Je vous annonce qu'une femme l'aime.

— Quelle femme?

— C'est un secret.

— Racontez-moi ça au lieu de me parler d'une bande de...

Il hésite. Je répète :

— D'une bande de?...

D'une main, il me prend le dos, de l'autre il me serre le poignet, et de sa voix la meilleure, qui se moque mais pardonne :

— D'une bande de serins !

J'emporte le mot précieusement. Il me vient du chef du

parti radical ! Et le surlendemain, j'apprends par les journaux, que le même gros homme sensible, douze heures après notre rencontre, est monté, dans un élan de passion, à la tribune de la Chambre, pour dénoncer d'une voix où tressaillait le pur amour de la République, les abominables manœuvres des royalistes contre trois citoyens qui étaient la fleur du régime...

Herriot, Édouard Herriot, ou Jean-Jacques Rousseau engraissé ! Ces hommes charmants, aux paroles passionnées et contradictoires, font l'effet d'être doubles, parce que tantôt c'est leur cervelle qui les mène, et tantôt leur cœur. Mais c'est tout un. Et cette aimable aisance d'esprit, grâce à laquelle Herriot, dans un café du Quartier Latin, consent, malgré sa tendresse poétique, à souscrire à mes sarcasmes sur la vie parlementaire, s'accorde on ne peut mieux à son cœur fraternel qui, le lendemain, au Palais-Bourbon, devant des députés indignés ou larmoyants, tombe en faiblesse. Le voilà vibrant de radicalisme, en dépit de ses fines préférences. Eh ! oui ! Et c'est le même homme, — chez qui tout est souple, séduisant et sans force, l'intelligence comme la sensibilité. Aussi, pourvu qu'il sente penché sur soi le visage enivrant de la Renommée, il donnera, d'une heure à l'autre, une égale tendresse à la littérature et à la Démocratie — politique habile qui sait graduer son émotion lorsqu'il nous lit Desbordes-Valmore, et lettré délicieux qui captivera la Chambre par un discours de partisan.

Herriot pour moi c'était une leçon de plus. Chaque jour, la situation devenait plus claire. La suavité de Joseph Chartier, les audaces du juif Bernheim, le fatalisme de Poincaré, les miséricordes niaises du bon peuple, et les subtiles ivresses du bon Herriot, autant d'indices que le pays, nerveux, se tournait vers les hommes de gauche, lesquels aussitôt reprenaient assurance. Et c'était à croire que Valentine était plus sensible que tout autre à la nervosité publique, puisqu'elle l'exprimait et la résumait.

Elle avait pour l'assister dans son ardeur nouvelle l'agrégé Joseph Chartier : celui-là, elle ne me priait pas de lui servir de guide ; je pouvais donc m'écarter quelque temps. Je relus Aristophane et des livres sur la démocratie athénienne. Hélas ! presque tous les ouvrages de cette sorte, rédigés par des professeurs sans attrait ni goût, sont illisibles, mais on peut rêver dessus. Les vacances passèrent :

je me laissai dire qu'elle était en Auvergne, aux eaux, avec une amie, tandis que Chartier, dans la Garonne, étudiait les électeurs, pour décider si oui ou non il livrerait une bataille politique. Mais dans la première semaine d'octobre, je la rencontrai dans Paris, et avec une aisance parfaite, elle m'apprit qu'elle avait passé quinze jours à Royan, près de lui et de sa famille.

— Il m'amuse, dit-elle. Il prétend que je l'aide, que je lui sers de baromètre, qu'il peut essayer sur moi des idées, des phrases, presque des discours, et qu'il les corrige d'après les sentiments que je manifeste.

Je la félicitai. Elle dit :

— Et vous? Êtes-vous content? Je crois que nous allons avoir un succès aux élections.

Je la regardais, éberlué.

— Irez-vous, dit-elle, au Congrès radical? Avez-vous une carte? En voulez-vous une? Je vous en ferai envoyer!

Puis elle me quitta pour sauter dans une voiture.

Je haussai les épaules ; mais huit jours après je recevais la carte. Pourquoi ne pas m'en servir? Quelle que fût la raison psychologique de son envoi, une occasion m'était offerte de voir tous les radicaux de France : car tous étaient conviés ! C'était un spectacle à ne pas dédaigner. Et je me rendis au Congrès radical.

Painlevé, Aulard, Buisson, Herriot, Chartier, toujours les mêmes têtes, et la vaniteuse et incompétente personne du général Sarrail, et tant d'autres formes du néant ; tout cela, même dans une ignoble salle de cinéma, n'avait rien de nouveau pour moi ; mais un discours du sieur Franklin-Bouillon m'initia aux prochaines beautés électorales. Je ne le connaissais pas, celui-là. C'est un personnage épais, qui pourrait tuer un bœuf ; quand il n'en trouve pas, il assomme ses semblables. Franklin-Bouillon ! Balzac n'aurait pu l'appeler d'un autre nom. Franklin d'abord, de qui les dictionnaires disent : *Il créa un corps de pompiers* — et plus loin : *Il a partout combattu l'injustice, en proclamant des principes que son siècle n'avait pas entrevus*, — la *Ligue des Droits de l'homme* en deux syllabes ! — et Bouillon, où se résume toute l'éloquence parlementaire ! Donc, ce tribun, car c'en est un, déclara d'une voix tonitruante à ces radicaux... et à moi, que son parti était le plus grand des partis !

— Plaît-il?

— Car nous avons le nombre !

— Ah ! parfaitement, et... forcément, puisque le nombre c'est la médiocrité !

Après quoi, il démontra combien cette force du nombre était insuffisante pour conquérir le pouvoir. Il fallait de l'argent, des monceaux d'argent ! Et il tendait le bras, tel le Mirabeau des Histoires de France illustrées, vers je ne sais quel coffre-fort.

— Savez-vous, cria-t-il, le prix d'une élection? Deux cent cinquante mille francs ! Vous entendez ! Deux cent cinquante ! Pour élire un Franklin-Bouillon, citoyens, il faut deux cent cinquante mille francs ! Quand je collais huit mille affiches, je devais donner vingt billets de mille. Pour cinquante mille programmes, trente billets. Et les autos ! Et les agents ! Alors?

Alors... un temps. Les onze cents congressistes, tous épris de sainte justice, tous désintéressés, restent béants devant ces chiffres. Mais le puissant orateur leur rend la vie par cette question :

— Est-ce pour cela que vous avez fait la Démocratie et quatre révolutions?

J'ai cru que l'Assemblée allait l'acclamer, debout ! Car un frisson courut l'échine de tous ces hommes ; je vibrai aussi, mais ce fut de dégoût devant ce corrupteur du peuple assez impudique pour étaler toutes les nécessités répugnantes d'un suffrage, qu'on nomme sans doute universel, parce qu'il n'y a pas de bassesse où il ne puisse recourir.

— Nous n'aurons jamais trop ! criait encore ce démagogue. Quand des citoyens donnent leur temps et leur cerveau pour entrer dans la vie politique, on leur doit, entendez-vous, on leur doit le plus d'argent possible ! Mais, dira-t-on, nous sommes un parti pauvre? Attendez ! Distinguons ! D'une part, nous sommes fiers de cette pauvreté. D'autre part, nous avons aussi des hommes riches, et c'est notre honneur. Nous avons même un milliardaire, M. Pams, que nous avons failli envoyer à l'Élysée. Il nous doit bien pour cela quelque gratitude. Alors, pourquoi cet homme ne paye-t-il que sa cotisation? Citoyens, il faut faire un effort. Paul-Louis Courier disait : « Le Français prie... mais il ne paye pas ! » Je ne me figure pas que vous soyez ainsi faits. Donc vous paierez. Ce sera votre façon à vous autres de

prier. Et quand vous aurez prié pour la République, je suis tranquille : elle sera invincible !

Combien de fois, cet hiver, aux heures de détente, par manière de plaisanterie, je me suis redit cette péroraison ! Un soir même chez Valentine, qui de temps en temps me conviait encore, un soir que le gros agrégé Joseph Chartier n'avait pu venir, je jouai, pour elle et la marquise, tout le congrès radical, et ses orateurs. Loin de s'en froisser, elle s'amusa ; elle était charmante et détendue ; et c'est ce jour-là que j'appris que Chartier se présenterait dans la Garonne sur la liste radicale Élie Bernheim, contre la liste modérée de mon vieil ami, le docteur Bonvouloir.

— Comment, dis-je, je le croyais plein de gratitude pour le doc...

Elle m'offrait des liqueurs, heureusement. J'avalai la fin d'une phrase inutile. Mais dès le lendemain, j'écrivais à Bonvouloir : « Je suis heureux, mon vieux. Nous nous reverrons ce printemps ! Prépare-moi une chambre. Je serai ton hôte une quinzaine. Je veux suivre de près ta campagne, et voir, de près aussi, l'alliance d'un juif millionnaire et d'un professeur... éloquent. »

Et je tins parole.

Le dimanche 27 avril, je débarquais dans le chef-lieu de la Garonne. Bonvouloir m'attendait à la gare, avec son sacré et charmant accent, plus une vieille guimbarde « attelée, comme il disait, d'une demi-paire de chevaux ! »

— Eh bien, fis-je, il n'est pas mal, Chartier !

Il éclata de rire :

— Dans quinze jours, il sera plus mal encore !

— Tu crois? Tant mieux ! Je vais le voir opérer.

— Oh ! fit-il, en vaut-il la peine? Lui et Bernheim sont bien médiocres ! L'un parle, l'autre soudoie, tous deux à tort et à travers. Ils ont des agents électoraux pitoyables, qui les roulent. Non, pour toi, là dedans, il n'y a qu'une personne à voir, une femme, dont je ne sais que le petit nom, Valentine, une veuve m'a-t-on dit. Qu'est-ce qu'elle est à Chartier? Je n'aime pas les hypothèses calomnieuses ; mais elle a eu l'esprit, la semaine passée, de souffrir d'une angine ; ils m'ont fait venir : j'ai trouvé ce geste charmant. Ils m'ont dit : « Docteur, nous nous adressons à la science ; nous oublions la politique ! » Ils étaient tous au chevet de cette femme, y compris les agents électoraux ! Elle m'a paru gen-

tille, naïve et vraie. Je l'ai soignée de mon mieux ; elle est remise, Je te présenterai.

Je ne bronchai pas.

— Mais avec eux... ne perds pas ton temps !

— Ah? Donne-moi d'autres détails !

Et il continua, et je ne l'entendis pas ; car le charme qu'il me disait avoir trouvé à Valentine, réveillant ma vieille tendresse, je songeais que je n'aurais plus le courage, puisqu'elle était là, d'aller rire de ceux qu'elle accompagnait.

— Tu ne m'écoutes pas : tu as tort, dit le docteur. Je t'explique pour la seconde fois que tu vas venir avec moi dans les communes : tu verras les paysans ; puis dans les réunions des villes, tu verras les bourgeois et les ouvriers ; et ainsi tu seras renseigné sur la bassesse de l'électeur. Premier point. On t'introduira alors dans les coulisses. Tu verras la Préfecture ! Merveilleux, la Préfecture ! Et tu seras renseigné sur la bassesse des agents électoraux. Deuxième point. Tu auras vu, pile et face, les deux côtés du suffrage universel.

Il me prit le bras :

— Tu rentreras chez toi, écœuré pour quelque temps.

— Mais, dis-je, alors, comment fais-tu...

— Moi, je suis médecin. J'ai l'habitude des misères et des plaies.

Il m'avait tracé un programme : je le suivis. Et je commençai par une tournée dans le département avec lui et ses deux colistiers.

De braves gens ; un agriculteur ferré sur l'importante question des porcelets, et un vieil avoué qui répétait sans cesse, tirant sur ses manchettes sales : « Puisqu'il le faut... en avant ! » Je me glissai dans leur auto, où tous trois me répétaient : « Montez, Montez ! Installez-vous bien ! » sans bouger d'un pouce. Ils étaient littéralement possédés par leur candidature, discours à faire, arguments à mettre en ordre, et ils parlaient machinalement, sans me voir.

La première visite fut au vétérinaire d'un certain canton de Varvazac. On le prit en passant. Il se mit sur mes genoux ; j'étais déjà sur ceux du docteur. Il connaissait tout un pays que ne soignait pas l'ami Bonvouloir. Il appelait les gens par leurs petits noms... Drames, comédies, cocuages, testaments, il était au courant de tout ! Et il nous attendait

sur le seuil de sa maison, barbu, important, heureux, criant en manière de salut :

— Paraît qu'il y a des élections ! Votez bien, Messieurs, et pour la liste entière !

— A propos, dit l'avoué, vos pronostics, cher ami?

— Admirables... comme le temps ! Vous voyez cette brume : elle va se lever. De même autour de vous les soupçons s'évanouissent. Vous gagnez tous les jours ! Vous aurez trente mille voix !

— Alors, la victoire?

— Complète ! Mais pas d'impair !... Vous apercevez ce village. Nous nous y arrêtons. Le maire est prévenu ; les gens sont convoqués : il faut leur parler cinq minutes. Tous, je vous préviens, parents d'instituteurs et d'institutrices ! Alors, le seul topo : l'école laïque, intégrale et garantie !

Le docteur, malicieux, me fait un petit œil d'éléphant, car il se doute que j'ai tiqué. On s'arrête ; on descend ; c'est un village au bord d'un frais torrent : on pense à la pêche aux truites, mais aussitôt, on aperçoit des hommes... à pêcher.

— Mes chers amis, dit le vétérinaire, bonjour ! Nous ne vous dérangerons pas longtemps. Vous avez vos travaux, qui sont plus importants que la politique ! Mais le devoir de ces Messieurs était de passer chez vous, et de vous dire deux mots. Entrons une seconde dans votre mairie.

Nous entrons tous. On ne voit plus le torrent ; on voit mieux les hommes. Ils se rangent contre les murs après avoir serré gauchement les mains des candidats ; ils sont intimidés ; ils n'osent pas regarder ; mais ils écoutent ; et par moments, tout à coup, les yeux toujours baissés, ils applaudissent avec force de leurs mains rudes.

— Vous nous excuserez, dit le docteur Bonvouloir avec bonhomie, si nous ne faisons pas de longs discours. Nous avons quatre cents communes à visiter ! Et nos voix sont déjà bien endommagées... je dis les nôtres, car j'espère que les vôtres sont bonnes... c'est-à-dire qu'elles sont pour nous !

Un gros rire fait écho. Ils les a détendus. Alors, il va droit au fait :

— Mes chers concitoyens, traitons l'essentiel : nous sommes des républicains, n'est-ce pas, qui voulons que ce qui est acquis reste acquis, je veux parler de l'école laïque.

Vous nous connaissez de réputation : vous savez que, sous aucun prétexte, nous ne tolérerons qu'aucun gouvernement revienne sur certaines lois !

Il n'a pas le temps d'achever qu'on applaudit encore. Le vétérinaire fait signe avec sa montre : « Il faut se sauver. » Et nous partons, le temps de serrer toutes les mains ; puisque je suis là, j'aide les candidats.

— Au revoir ! Et que chacun fasse son devoir le 11 ! Surtout pas de panachage !

Après cette première réunion, ce sont deux heures de visites, de maison en maison, de champ en champ. Les candidats prennent le ton puéril des grandes personnes, quand elles visitent un pensionnat. Ils surprennent un tel au travail, et le félicitent ;

— Bravo ! dit le vétérinaire, ça ce n'est pas une tenue d'apparat ! Chacun son métier ; ces Messieurs dans le leur se souviendront du vôtre.

Ils trouvent cet autre, chez soi, et s'extasient :

— Un palais ! dit le vétérinaire, et il a fait ça à la sueur de son front.

— Oui, mais grogne le bonhomme, faudrait l'électricité !

— Vous l'aurez ! déclarent ensemble les candidats. C'est un des articles de notre programme !

Ils lui serrent les mains, et ils filent plus loin.

L'auto s'annonce par sa sirène, en sautant dans les chemins mauvais. Quand on arrive sur les places des communes, ils sont cinq, six, groupés, qui attendent et saluent, dès que paraît la voiture. Des candidats, ce ne sont pas encore des députés, mais ce sont des gens qui savent causer : le paysan est impressionné ; il se découvre. Le maire fait plus : il s'avance. L'instituteur fait moins ; il recule un peu. Pauvre instituteur ! Comme il semble pâle de rancune, même lorsque la nature est riche et que les gens sont braves ; lui qui n'a ni sabots boueux, ni mains calleuses, qui n'est pas comme les autres de la couleur des terres, avec son faux col en celluloïd, sa chair pauvre, ses souliers de citadin, il rumine de mauvaises phrases, tirées de bouquins sans poésie. Son rire est un ricanement. Les 1 800 francs d'augmentation ont été refusés aux fonctionnaires : il votera pour les radicaux ; il n'est pas heureux.

Le docteur, l'avoué, même l'agriculteur, tous ont deviné son fiel. Il y a un malaise, mais ils se secouent :

— Allons déjeuner !

Tout de même en déjeunant, ils exigent du vétérinaire un compte nouveau de leurs voix probables.

— Je vous parie 35 000 voix !

— Non, ça, folie ! répond le docteur.

— Moi, maintenant, je crois au ballottage, soupire l'agriculteur.

— Alors, je suis foutu ! fait l'avoué. Car ma gorge se prend ; dans trois jours je serai aphone, et il n'y aura plus moyen de continuer ce truc-là !

— Vous êtes des enfants, dit le vétérinaire. Avalez-moi vite votre café. Nous avons dix communes à visiter tantôt, et au moins trois conférences à faire.

— C'est effarant !

Le temps ne s'est pas levé. Au contraire, nous sentons peser un orage. En repartant chacun est las. Je les entends tous trois murmurer : « C'est du cinéma... On ne sait plus ce qu'on fait... On est abruti. »

— Ah ! attention ! dit le vétérinaire. Nous arrivons dans une commune importante... Chauffeur, la sirène !... Ici, vous allez voir les curés de trois paroisses. Ils sont descendus de la montagne, et tous trois sont pour vous. Ici, le programme, c'est Poincaré et les chambres agricoles.

Le maire qui s'est habillé en noir, un fossoyeur qui tient sa pelle, un ancien professeur de philosophie couvert d'une calotte de bedeau, un épicier avec son chien, un laboureur avec sa paire de bœufs, et trois prêtres, l'un gras et fleuri, comme on se figure Rabelais, l'autre plus maigre qu'une chèvre en soutane, le troisième balbutiant, bénissant et souriant, nous accueillent et nous font entrer dans l'école. Le chien suit, mais les bœufs restent dehors, le museau dans la porte, et ils entendent. Ils entendent que les candidats sont poincaristes : « Oui, chers amis, jusqu'à la racine des cheveux ! Car Poincaré, c'est la paix à l'extérieur autant qu'à l'intérieur !... »

Ai-je eu un sourire en songeant à ma visite au quai d'Orsay? Le docteur l'a-t-il vu? Il s'éponge et reprend :

— Ce qui ne nous empêchera pas, bien entendu, de veiller d'abord à la situation agricole du département ! Mon collègue ici présent vous expliquera ce que nous comptons faire pour les porcelets. Quand vous expédiiez vos porcelets avant 1919...

Pour les trois curés venus de si loin, les porcelets ne sont pas la manne espérée. L'avoué s'en aperçoit :

— J'ajouterai, dit-il, que nous ne voulons plus d'anti-cléricalisme ! A aucun prix ! Finie, la guerre religieuse !

Le ciel, malgré ces mots de bienveillance, est comme une calotte de nuages écrasants. Aucun air ne circule. En sorte qu'en prononçant la seconde série de discours, vers quatre heures, après cinq communes, où ces Messieurs descendent seulement pour dire : « Bonjour !... Eh bien? Les positions sont toujours fermes? » ils commencent à avoir les tempes qui perlent, dans les minutes d'élan, quand ils s'écrient :

— La République admet tous les enfants du pays dans son sein ! Nous ne sommes pas de ceux qui prennent garde aux étiquettes ! Nous sommes, et nous le disons bien haut, des républicains *tout court!*

Mais à sept heures, forcément, ils le disent moins haut, surtout l'avoué qui s'enroue plus gravement : « Oh ! je serai aphone dès demain ! » L'agriculteur n'est plus très fier non plus. Il soupire au fond de l'auto : « Quel métier ! Dans quelle aventure m'entraîne-t-on? Si encore on devait être récompensés ! Mais plus je vais, moins je crois... »

— Allons ! rugit le vétérinaire, je vous dis que c'est l'écrasement des radicaux !

Ah ! lui, conserve du cran ! Au point que c'est lui qui, vers huit heures, va parler à la place des autres. Nous arrivons dans un village de montagne, où les femmes viennent à la fontaine, portant fièrement, comme dans la Bible, leurs cruches sur la tête. Le curé est sur la place, devant l'église. Un gaillard ; il a relevé sa soutane : on lui voit des bandes molletières. Il crie à un enfant, dès qu'il nous voit : « Ne sonne pas ! Tu sonneras après le départ de ces Messieurs ! » Et il explique : « C'est mon mois de Marie. Mais ce soir, j'ai dit : D'abord la politique ! Ces Messieurs n'arrivent pas quand ils veulent, n'est-ce pas? Tandis que le Bon Dieu est éternel, et pour lui à une demi-heure près !... » Il est rose, content. C'est un partisan. Il nous suit dans la mairie, où les durs sabots des montagnards tapent sur le carreau. Et voici le vétérinaire qui résume tout : porcelets, Poincaré, l'électrification. Il est même étonnant d'à-propos, lorsque le maire bredouille :

— On nous avait promis un tramway...

— Mais oui, mes amis, proclame-t-il, et ce sont les ingé-

nieurs de l'État, naturellement, qui ont fait un rapport défavorable ! Ces gens sont des myopes ! Ils ne voient que les détails d'une question, jamais l'ensemble. Ils ont refusé un tramway, en regardant par où il passait, ce qui ne signifie rien. Ils disent : « Il n'y a personne à prendre nulle part, en route ! » Et après? Et l'isthme de Suez, qui passe dans un désert? Il fallait songer d'où il venait et où il allait : un point c'est tout.

Ce raisonnement fut un succès : le maire s'épanouit, s'illumina. Il tapait l'estomac de l'adjoint, en répétant : « Ah !... c'est vrai, ça, l'isthme de Suez ! » Nous partîmes au milieu de la sympathie générale. Les femmes parlaient de nous à la fontaine ; les cloches de l'église sonnaient. Soudain, après une averse, le ciel s'était ouvert ; et un arc-en-ciel allait du sommet neigeux de la montagne à l'horizon de la plaine immense et rousse, que traversait un épais troupeau de moutons bêlants, dominé par la silhouette carrée d'un vieux berger dans sa cape brune.

— On dirait des électeurs, grogna l'avoué. Ils sont pareils, au fond. Ils bêlent sur les impôts, sur la vie chère, sur toutes les lois ! Est-ce qu'on devrait s'occuper de leurs bêlements? Il n'y a qu'à savoir les mener.

— Bravo ! dit le vétérinaire, qui prend congé, car à travers bois et prairies, profitant de l'éclaircie, il va partir à pied chez lui. Je sens que vous allez être césarien, tout à l'heure, à la réunion du chef-lieu ! Tant mieux, car là-bas, près de l'arsenal, vous aurez de l'opposition, toute la kyrielle des radicaux, des socialistes, même des communistes !

Déjà neuf heures ! Le chauffeur allume ses phares, se carre sur son volant ; l'auto s'élance. Trente kilomètres sans un mot. Je vois le docteur absorbé. Il est en train de coordonner quelques idées spéciales pour communistes. L'agriculteur se dit, pendant que la nuit tombe : « Au fond, tout au fond, suis-je bien démocrate? » Et l'avoué murmure : « Je n'ai plus de voix du tout ! »

Ce qui reste aux autres sera suffisant devant un auditoire d'ouvriers résolus à ne rien entendre. A deux pas de la réunion, il y a l'arsenal, avec ses tours, ses machines, son enfer, d'où il serait surprenant que sortissent des hommes libres, et religieux, et poètes, comme en produisent les peuples de pasteurs. Ceux-là, même hors de l'atelier, restent

hypnotisés. La discussion est impossible. Peuvent-ils connaître les problèmes essentiels? Quelques haines leur suffisent ; et il s'en faut de peu qu'ils n'en crèvent. Quoi qu'on dise sur l'Allemagne, sur les finances, ils interrompent :

— Et le Pape? C'était utile de renouer avec le Pape?

Les voilà partis sur leur dada le plus cher :

— Citoyens, camarades, prenez garde : les candidats présents ne sont pas purement laïques ! Or, tant que vous enverrez pas les enfants dans la même école, ils auront pas le même esprit ! Quand vous voyez vos gosses arriver de chez les prêtres, je vous le dis, c'est la délation ! Eh bien, je m'adresse aux ouvriers syndiqués qui vont me comprendre. J'ai fait ma communion, mais mes enfants l'ont point faite, et quand ils arriveront vers vingt ans, ils choisiront leur religion, parce que tout de même, avec les progrès que nous voyons tous les jours de la science, on ne peut plus admettre l'enseignement que Jonas est resté trois jours dans un ventre de baleine.

A de tels propos, personne ne rit ; tout le monde applaudit. La passion possède ces manœuvres. Les candidats font un geste pour répondre, mais l'orateur populaire continue :

— Camarades, nous voulons donner à l'enfant une éducation basée sur des principes scientifiques ! Nous voulons leur faire absorber que des choses prouvées, des choses raisonnées et neutres, et non des dogmes tout faits, qu'ensuite à l'âge que l'esprit se forme, ils regretteront amèrement !

Le docteur s'écrie :

— Messieurs... mes chers amis, ne nous hypnotisons pas, je vous en supplie, sur ce problème de l'école ! Il y a tout un programme politique à développer, et il est onze heures et demi !

— Docteur-candidat, répond alors le défenseur de la science, vous prouvez que vous n'êtes guère partisan de la vérité et de la lumière, si vous vous occupez qu'il est onze heures et demie ! D'ailleurs, l'Assemblée est souveraine...

A ce mot, je tressaute. Poincaré dans son cabinet nous a dit cela.

— Docteur-candidat, pour la dernière fois, nous vous demandons si oui ou non, vous êtes pour le Pape et le Vatican !

Le docteur Bonvouloir sourit. Il commence d'être telle-

ment las, que quoique debout, il somnole, dans la béatitude de l'homme qui se laisse aller au repos. L'agriculteur le tire par son veston : « A votre place, je ne répondrais même pas ! — Eh ! que si ! je vais répondre encore ! » Et d'une bonne voix tranquille, qui vibre et chante, comme tout le Midi dans le soleil, il déclare :

— Ma foi oui, je suis pour l'ambassade du Vatican !

Bruits de pieds, sifflets, hurlements.

— Et pourquoi? crie quelqu'un.

— Parce que je me place au point de vue national.

— National, vraiment !

C'est l'ouvrier de tout à l'heure qui recommence à tonitruer, le poing menaçant :

— Alors, l'Italie, c'est national?

Cette dernière remarque a raison des dernières forces du docteur. Il salue... et se retire. Il est minuit. Nous regrimpons dans l'auto. L'avoué dit sourdement :

— ...Sommes bien fichus, allez ! Ce qui me console, c'est qu'il n'y aura pas de ballottage.

— Allons, dit le docteur, ne soyons pas nerveux. Songez que vous venez de voir là des ouvriers, c'est-à-dire des êtres anormaux. Il y en a deux grandes espèces hélas, dans la société contemporaine : les fonctionnaires et les ouvriers. Les uns comme les autres, ont d'affreuses existences contraires à la nature, qui excusent largement la pauvreté de leurs conceptions. Et ceux-ci encore, butés sur la question religieuse, sont moins violents que ceux d'hier ou d'avant-hier, dont le seul sentiment était l'envie, avec les mêmes phrases toujours : « Gros et petits... travailleurs et profiteurs... » et le « Ote-toi de là que je m'y mette » qui est le premier principe de leur morale brutale d'où ont disparu toute religion, toute légende, toute poésie, tout ce qui rend plus doux le cœur de l'homme et lui permet de sourire... Mais... ajouta-t-il, tourné vers moi, c'est encore une journée où nous avons pris l'air. Ce qu'il faut que tu voies, illustrissime Petit-Dutaillis, c'est ce qu'est devenue ma consultation à domicile ; je t'y convie si tu veux bien. Je te placerai dans un petit réduit noir, d'où par une porte vitrée, tout à ton aise, tu observeras les gens. Messieurs, dormez bien, et ne désespérez pas de la France !

Dix heures après, à peine, j'occupais le réduit annoncé, immobile dans l'ombre, pour voir en pleine lumière défiler

non des malades, mais des électeurs. Car tous les « clients » que le docteur introduisait dans son cabinet, commençaient ainsi :

— M'sieur le docteur, c'est point la santé qui m'amène !

Ce qui voulait dire : « Attention ! Je ne suis pas ici pour payer, mais recevoir. » Et ils exposaient alors, plus ou moins gauchement, leurs raisons d'être payés.

L'un disait :

— Môsieur le candidat, je crois que vous passez au premier tour, et même je le souhaite. Hier, j'ai vu ma famille, ils étaient venus pour la noce d'une cousine ; je leur ai dit : « Docteur Bonvouloir? » Ils m'ont répondu : « Liste entière ! » Vous voyez que j'ai la confiance des camarades. Mais dame... tout ça ne va pas sans parler pour vous. Et il faut faire boire ! Et c'est ce qui coûte... Si Môsieur le candidat pouvait me donner un petit billet.

Un autre arrive, également résolu :

— Ah ! la main sur l'honneur, et je vous le dis comme je le pense : j'espère du bon pour dimanche ! Dans la commune, tout est prêt grâce à moi. Mais je suis affecté d'un flaimon, qui m'empêche d'assurer le ravitaillement de mes femme et enfants, et j'espère que Monsieur le docteur voudra me l'enlever gratis, en me donnant un petit secours.

Le suivant est jovial :

— Bonjour, docteur !... Vous ne me remettez pas?... Allons ! On s'est vus plus de cent fois !... Tenez, prenez ma carte !... Quoi? ça ne vous dit rien?... C'est trop fort ! Poujastruc, de la commune de Fourcade ! C'est moi qu'a un fils et un frère ! Sacrebleu ! mais vous ne connaissez que nous ! On vous a encore aperçu et dit le bonjour de loin le jour des Rameaux... Et c'est que vous savez, mon frère et mon fils sont venus avec moi ! On a voulu prendre le train tous, pour vous dire que là-bas on faisait son devoir et que dimanche la commune marcherait comme un seul homme. Mon fils me disait comme ça : « Es-tu sûr que le docteur nous remboursera nos frais? — Allons, j'y ai dit comme ça, qu'est-ce que c'est pour le docteur que quatorze francs soixante quinze du chemin de fer, et une pièce de cent sous pour ce qu'on a pu boire en route ! Ce qui l'intéresse c'est notre propagande de pied ferme, sans compter qu'il sait comme on y est attaché, et non seulement dimanche, mais la vie durant ! »

Celui qui suit est triste :

— Je tiens à vous dire, Monsieur le candidat, que je continue d'activer auprès de tous mes amis, mais je suis à bout, et j'aurais le plus pressant besoin d'un peu de finances, car vous ne savez pas ce que votre adversaire, l'autre cochon de juif, dépense ! A moi-même, Monsieur le candidat, il m'a offert de l'argent, et un peu de plus, je le prenais, rien que pour vous le montrer !

Après lui, une femme. Elle est essoufflée et pathétique :

— Docteur, je m'appelle mademoiselle Eugénie, femme Faudouas. Mon mari comme ça est sabotier dans la commune de Peydebidou. Et, nous sommes des républicains avérés qu'avons toujours marché pour les gouvernements. Donc, nous dînions hier au soir. Une auto s'est renversée devant notre porte, avec des ballots d'affiches signées Bernheim, qui disent comme ça que vous êtes un incapable, et qu'il vaut encore mieux que vous prépariez des clystères que des lois. Le bonhomme qui conduisait est moitié en bouillie, moitié... enfin voilà : les affiches sont chez nous. Faut-il les rendre? ou voudriez-vous... les racheter?

Enfin, un collègue — le collègue des champs, qui vient voir son grand collègue de ville. Il est tout encombré de graisse, et d'autant de fourberie. Ses réticences, ses clins d'yeux, sa main qui caresse fébrilement le pommeau moite de sa canne, et ce ventre comme un petit fût qu'il prend à témoin, dès qu'il ment, tout dénonce l'affreux parasite, digne terminaison de cette queue de mendiants :

— Bonjour ! dit-il. Ah ! Ce vieil ami qui veut tâter de la gloire ! Eh bien, mon cher, je t'apporte des nouvelles de chez nous : ça marche admirablement ! Mais... attention ! il y a encore un petit noyau à réduire. Disposes-tu d'un peu d'argent pour ta propagande? Tout est là. Car voici les lettres que j'ai reçues personnellement. Je les ai reçues, parce qu'on sait comme je te suis attaché. Regarde toi-même : celui-là voudrait une montre en or contrôlé gratuit... Oui... c'est exagéré, bien entendu, mais... donne-lui une montre en nickel. Pour trente francs, moi, je te la trouverai : tu n'as simplement qu'à me verser l'argent. Un autre — c'est l'aubergiste — ah ! celui-là, très important ! demande un phonographe. Donne-lui un accordéon : il sera content ; et là encore je peux te servir ; je connais une veuve qui désire en vendre un. Enfin, mon vieux, à titre de pure

indication, Élie Bernheim est venu m'offrir trois mille francs pour prendre sa cause en main. Je lui ai répondu avec netteté : « Monsieur, j'ai des convictions, je n'ai pas de besoins. » Il m'a dit : « Pardon, docteur, si vous vous occupez de politique, vous ne pouvez plus vous occuper de vos malades. Je ne vous fais pas de cadeau. Je vous permets de vous libérer. » Et je dois reconnaître qu'il a été froid et extrêmement correct. Il a malheureusement raison : la propagande prend du temps, donc elle coûte. Mais c'est un raisonnement qui, bien entendu, ne tient pas avec un vieil ami comme toi.

A peine est-il dehors que le docteur Bonvouloir se précipite dans mon réduit :

— Cours au café, il y va de ce pas : tu vas l'entendre dire des aménités sur mon compte. Et du même coup tu admireras quelques types, car le café ici, en période électorale, c'est à l'électeur ce que couloirs et buvette, à la Chambre, sont aux députés.

Il était inspiré, le cher homme. La première figure que j'aperçus en entrant dans ce lieu malodorant, mais plein d'attraits, ce fut Valentine !... la tendre créature égarée par la vie. Ce m'était en somme un plaisir : je n'y résistai pas. J'allai à elle :

— Bonjour, chère amie. Surtout ne parlons pas politique ! Vous avez un teint charmant. La vie dans cette ville doit vous être légère...

Elle prenait un chocolat ; elle m'assura avec aisance qu'il était excellent. Nous parlâmes de la cathédrale, du musée, d'archéologie, du point de vue du Calvaire ; et j'admirais sa robe d'été aux dessin égyptiens.

— On se croirait, dis-je, au bord du Nil.

Elle me fit signe :

— Attention ! Un de nos agents qui entre.

C'était mon médecin poussif et jauni par la déception. Il vint vers nous, sans méfiance de moi :

— Je l'ai vu ! dit-il.

— Eh bien? fit-elle.

— Ce n'est rien du tout !

— Vraiment?

— Moins que rien... La théorie du moindre effort... Et pas le sou... Je vais écrire à M. Chartier.

Il alla serrer la main de la caissière qui disparaissait

derrière deux étages de bouteilles, et rapporta un bloc de papier à lettres, dont il détacha d'abord trois feuilles qu'il plia et glissa dans sa poche, puis soufflant toujours, gêné par son ventre, il commença d'écrire, après avoir dit au garçon :

— Un mandarin !

Le garçon s'approcha :

— Vous n'avez plus de voix, docteur.

— Ah ! mon ami, c'est la propagande ! Je ne parle plus, maintenant ; je m'enflamme !

Un capitaine de dragons que je n'avais pas remarqué parce qu'il disparaissait derrière un journal, partit d'un éclat de rire :

— Pourquoi, sacrebleu, docteur, n'essayez-vous jamais de m'entreprendre? J'aimerais assister à un de vos incendies !

— Mon capitaine, dit le docteur, ce me serait une joie, mais vous ne votez pas.

— C'est vrai ! Pas plus que mon cheval ! Et nous sommes deux nobles bêtes !

Il se remit à rire. Il était large, solide, haut en couleur. Il se mit à chanter :

Là-haut, là-haut, dans la montagne
Il est une belle fontaine...

Le docteur l'interrompit :

— Si vous votiez... pour qui voteriez-vous?

— Pour le plus crapulard, docteur, afin de hâter la chute du régime !

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que vous voudriez mettre à la place?

— Un tyran, qui rétablirait l'esclavage.

Il avait les mains dans ses poches, il semblait heureux de vivre. Il désigna un homme qui entrait :

— Regardez ça. Le voilà, votre régime !

L'homme s'avança :

— Bonjour, la compagnie.

— Ma compagnie, fit le capitaine, non mon vieux, elle n'est pas là ! Si elle était là je lui dirais : « Prenez-moi cet homme-là ! Allez ! Allez ! Et au clou ! »

L'autre se planta devant lui. Il avait une horrible tête où se résumaient plusieurs tumultueuses existences. Le type prêt à tout, tout faire et tout boire. Trapu, tout en

nœuds, avec des yeux d'alcoolique, une bouche humide, une gorge qui raclait, des mains de brute, dont la droite avait deux doigts de moins. Une rixe? La guerre? Sans doute la guerre, car il portait un ruban déteint de la médaille militaire. Il dévisagea le capitaine et dit :

— Aujourd'hui, attention ! Faut pas m'exciter ! Je le suis suffisamment. Il se prépare des manœuvres, je ne dis pas lesquelles, mais j'ai prévenu Bernheim. Non que j'aie peur ! J'ai vu les autres à l'œuvre. Pitoyables ! Des enfants ! de pâles petits enfants. Le docteur Bonvouloir, le pauvre, offrait une tournée hier à des électeurs ! Il avait pris une chartreuse verte, l'innocent, pendant que les autres bâillaient sur des bocks misérables, et c'est avec ces procédés-là qu'il prétend retourner le département ! Alors? Sur quoi compte-t-il? Le truquage des urnes? Malheureusement, ça me connaît. Je l'ai pratiqué, Messieurs. A l'heure du dépouillement, pan ! un coup dans la lampe, une chaise dans la gueule, un enfant sous la table, et c'est la substitution sans phrases du sac à bulletins, avant que personne ait eu le temps de s'y reconnaître. Mais ça ne se passera pas devant moi, je le jure sur la tête de ma mère, qu'est ma seule religion. Le premier qui essaye, je l'écroule, et c'est la mort sans tombeau, comme dans *l'Africaine!*

Et parlant, il mimait les scènes de ses affreuses pattes. Un forain de bas étage. Si curieux que je sois de la nature humaine, tant de vulgarité m'assomme. Je regarde la porte. Je fuis.

C'est ce que je fis, et si vite que Valentine — je l'assurerais — en fut troublée. Pauvre Valentine ! C'était pourtant le mieux que nous n'échangions aucun propos sérieux, qui serait devenu bientôt pesant. Je n'étais pas là pour exercer mon scepticisme ou non. C'est la politique qui m'avait fait faire le voyage, et d'ailleurs si ce café m'avait offert la dernière vision de la campagne électorale, je suis sûr que je passerais mon été en France ; mais ce que j'ai vu pour finir m'a déprimé, humilié.

Le spectacle de la couardise et de la duplicité, dont le mariage produit de honteuses manigances, est un des plus insupportables. Il y a une bassesse de l'homme à laquelle je préfère le crime. Le crime, du moins, fait horreur à la masse, tandis que la bassesse échappe à son ressentiment. Quand elle est officielle surtout, il lui arrive de prendre un

air de devoir civique. Et on se trouve désarmé. On se dit : « Si c'est là les gens de mon pays !... » Et on sent le poids de la fatalité. Telle est la réflexion décisive que m'a fait faire M. le Préfet de la Garonne.

Je l'ai vu le matin et le soir du 11 mai. C'est un homme flasque, en mauvaise graisse, un homme « envahi » ; et le caractère l'est pareillement. Bas sur jambes ; des bras courts ; rien pour l'élan. Ses cheveux frisent, ou plutôt se roulent d'inquiétude de pousser sur une pareille tête ; le visage est luisant ; et la moustache serrée, touffue, doit lui chatouiller les narines, car il rejette sans cesse de l'air avec son nez, au point qu'on se demande s'il est dans son élément, et si ce continuel malaise de fonctionnaire effrayé ne céderait pas au fond de l'eau, parmi les herbes et la vase. Ce préfet semble un amphibie.

Le matin du dimanche 11 mai, l'Église célèbra la fête de Jeanne d'Arc. On était encore pour quelques heures sous le régime du Bloc National. Mais le préfet était de gauche comme tant de fonctionnaires, puisque la gauche, en tout, c'est le lâchage et le moindre effort et qu'on n'entre en général dans l'administration que pour s'efforcer moins que les autres. Il essaya donc de trouver des biais afin de ne pas se rendre à la messe. Mais il était sans invention et il dut se résigner. Quelle aubaine ! J'ai profité de sa figure tout le long de la cérémonie ! Je sais maintenant ce que c'est qu'un homme empoisonné et qui produit son poison. Il avait une poche à fiel, le pauvre, qui crevait dans son organisme, et il se décomposait parmi les pompes de l'Église. On l'avait placé tout seul sur un fauteuil avancé, comme si on devait le sacrer. Était-ce une malice du clergé? Je l'espère. Il aurait tant voulu qu'on ne le vît pas ! Il rougit jusqu'aux oreilles. Il tenait dans sa main un haut de forme, dont il ne savait que faire, qu'il plaçait tantôt sur sa poitrine, tantôt sur son bas-ventre. Et de ses yeux clignotants et bouffis il regardait. L'évêque surtout le remplissait de stupeur avec sa crosse et sa mitre. Il fit une moue qui signifiait : « Vraiment, ce sont des gens d'un autre âge ! » Comprit-il que le *Kyrie eleison* fût dit à son intention? Il était tassé sur son siège, plein de pitié pour ces rites surannés, et c'était lui que ces hommes de foi plaignaient dans leur prière. Durant l'Évangile, de sa manche il lustra obstinément son chapeau. Il pensait : « Toujours les mêmes his-

toires ! » Et lorsque l'enfant de chœur monta les marches de l'autel avec ses burettes, il regarda les voûtes de l'église, et il eut un soupir de sincère miséricorde. Mais ce fut à l'élévation qu'il exprima toute sa pauvre âme, qu'il la confessa, qu'il fut l'affreux médiocre dont la France est malade, puisque plusieurs millions de Français maintenant ont cette colique de la conscience. Les clochettes impérieusement réclamaient qu'on courbât la tête. Alors, il s'inclina, du menton plutôt que du front, afin qu'un libre-penseur qui le verrait pût penser : « Monsieur le Préfet aperçoit une tache sur sa cravate. » Les têtes se relevèrent ; il ne bougea pas la sienne : on pouvait se dire ainsi qu'il ne l'avait pas baissée. Enfin, quand il se redressa, tout doucement, il mit son doigt dans son col, comme s'il était étranglé...

Le soir, c'est dans son bureau de la Préfecture, de sept heures à minuit, qu'arrivèrent les résultats de l'élection départementale. On pourrait croire qu'il y fut plus à l'aise. Mais le malheureux connut une seconde torture, et ce fut à nous qu'il la dut, au docteur Bonvouloir et à moi.

Sitôt le vote terminé, nous avions été dans quelques sections de la ville, voir les premiers dépouillements. A huit heures les chiffres ne nous étaient pas défavorables. Pourtant les radicaux l'emportaient. Le docteur me dit : « Allons dîner ! Il y a chez moi une cuisse d'oie qui nous attend. Nous triompherons en la mangeant par des chiffres imaginaires, qui vaudront bien ceux-là. » Et ma foi, nous eûmes un repas gai. Mais en sortant de table, une inquiétude nous prit : « Nous ne savons pas du tout ce qui se manigance à la Préfecture. » Nous y fûmes d'un bond. Les couloirs étaient encombrés de journalistes, d'agents électoraux, de curieux et de salariés. Nous écartâmes tout ce monde, qui ne demande qu'à être plat devant la moindre autorité ; le docteur frappa à la porte du préfet en murmurant : « Au nom de la loi !... » puis éclatant de rire, nous pénétrâmes chez cet amphibie.

Le bureau était occupé. Messieurs les radicaux l'emplissaient ; Joseph Chartier épanoui dans un vaste fauteuil, Élie Bernheim élégamment posé sur le coin de la table préfectorale, balançant sa jambe et son monocle ; et le troisième de la liste, que je n'avais jamais vu, qui était le maire d'une sous-préfecture du département, tête d'instituteur vidé de substance humaine et nourri de ses seules revendi-

cations. Le préfet enfin à son fauteuil, entre un code et le téléphone. La pièce sentait affreusement le renfermé. Mais ce fut l'impression d'une seconde, car dès que le docteur fut dans la place, il y eut une panique sur les visages ; Chartier se leva et ouvrit la fenêtre, Élie Bernheim rangea son monocle, et le préfet de son code cacha précipitamment une feuille étalée devant lui. Il ne devait pas la cacher longtemps. Le secrétaire vint la réclamer. C'était une dépêche au ministre de l'Intérieur, ainsi rédigée : *Dix heures. La liste radicale semble triompher tout entière.* En l'entendant, le docteur éclate de rire :

— Monsieur le préfet, vous avez des certitude hâtives...

— Mais... non, je vous assure, balbutie le préfet.

— Voyons, il faut regarder tout ça de près, dit le docteur.

J'entends par derrière Chartier qui tournant le dos, murmure à Bernheim :

— Ce bureau donne sur un jardin bien agréable...

Bonvouloir prend en mains les résultats connus ; il me les passe ; nous voici avec des papiers et des crayons. Il est exact que Bernheim et Chartier l'emportent : l'argent juif, et l'éloquence professorale. Mais le docteur, pour le troisième siège, est en fort bonne posture. Il faut que sa liste arrive au quotient : rien ne dit qu'elle n'y parviendra pas. Sur quatre cents communes on ne connaît encore que les votes de cent dix. Le maire à tête d'instituteur regarde obstinément le portrait du président Loubet, accroché sur le mur au-dessus d'un carton vert. Le préfet, dont la mauvaise graisse prend une teinte de chair recuite et réchauffée, dicte une seconde dépêche : « *Dix heures : les radicaux l'emportent pour deux sièges. La bataille se circonscrit au troisième, où le républicain modéré pourrait bien l'emporter* ».

— A la bonne heure ! dit tout haut le docteur, avec son bon accent, je préfère ce pronostic !

A onze heures il se confirme. De cinq minutes en cinq minutes, par la porte du couloir, l'huissier apporte des enveloppes qui contiennent de nouveaux chiffres. Le préfet les lit, surveillé par Bonvouloir qui copie à mesure sur des papiers qu'il me passe et d'après lesquels j'établis le quotient. C'est une soirée arithmétique : j'obtiens un quotient tous les quarts d'heure ! Et tous les quarts d'heure nous gagnons sur le maire, lentement, mais nous gagnons. Il le sent bien, il vient de sortir, par l'autre porte, celle du

secrétariat. Diable ! Qu'est-ce qu'on fabrique de ce côté-là? Le docteur se précipite derrière lui. Je reste seul. Et je m'installe résolument derrière le préfet pour surveiller les enveloppes. Il ne bouge pas de sa place, ne dit pas un mot ; sa colique est tellement forte qu'elle l'immobilise et contracte les mâchoires en même temps que les boyaux. Tout à coup, sonnerie du téléphone. Ah ! il saisit l'appareil avec fièvre, pressent une bonne nouvelle et dit : « Allo ! » avec autorité — c'est la première fois que je lui en vois. — Puis dans un demi-sourire, il annonce d'une voix sourde encore, mais où se sent la détente :

— Dans le Lot, la liste Malvy triomphe !

Personne ne répond, ni moi, ni eux, mais Chartier reprend son fauteuil et Bernheim se rassied sur le coin de la table.

A onze heures et demie, le docteur Bonvouloir est rentré. Il m'a fait signe : « Ça va ! »

— Depuis que nous sommes ici, dit-il tout haut, c'est de la chance, c'est assez bon pour nous !

Le préfet n'a pas l'air d'entendre, mais il ne sait que faire de soi ; il souhaite que l'électricité s'éteigne ; la sonnerie du téléphone est son salut. Il reprend l'appareil : « Allo !... Le Bloc des gauches à Paris triomphe !... Bon ! »

Il a dit : bon ! Il retrouve un peu de vie, chasse l'air de son nez, et demande :

— Allo, avez-vous des nouvelles des Hautes-Pyrénées?... Ah?... Rothschild battu?... La liste radicale triomphe... Merci...

Il est aussi contenu et sobre qu'il peut dans son exultation. Mais ce mot « triomphe » il le prononce tout de même comme s'il battait des ailes et s'envolait.

Bernheim dresse la tête, tandis que Chartier accuse sa bonhomie naturelle : il tient à être tout rond dans cette victoire démocratique. Se collant à l'huissier, le médecin parasite a fait une fausse entrée : il souriait déjà aux radicaux ; il nous a vus ; funèbre, il est ressorti.

Minuit. « Allo ! le Bloc des gauches triomphe à Bordeaux ! » Le préfet est tout rouge. On sent que maintenant il se résigne à sacrifier un siège dans son propre département. Le maire est rentré : il ne le regarde plus. Le vétérinaire qui nous a guidés avec tant d'énergie dans une tournée anti-radicale, vient d'arriver : il dit : « Bonjour, monsieur le Préfet ! » Pourtant, il ne paraît pas accommodant le vétéri-

naire. Il apporte les chiffres de son canton : admirables ! Cette fois, c'est le quotient victorieux ! Une fois de plus, je l'établis, et Bonvouloir déclare :

— Ça y est, je suis élu !

— Seulement... murmure le préfet, les résultats de Monsieur ne sont pas officiels.

— Comment, pas officiels?

Le vétérinaire éclate ! Elle est bonne, celle-là, puisque c'est lui qui les apporte, qu'il arrive du canton, qu'il a fait les calculs, lui-même, et sur place !

Le préfet ne dit plus rien. Mais le téléphone reparle : « Dans les Basses-Pyrénées, il semble... allo... que le Bloc des gauches va triompher ! »

— On s'en fout des Basses-Pyrénées ! grogne le vétérinaire.

L'huissier entre, sort, reparaît. Ce sont des communes de la montagne qui arrivent maintenant : le docteur l'emporte. Puis encore quelques communes de la plaine : « M. Chartier triomphe ! » dit le préfet.

— C'est à cause de mon poids... fait Chartier souriant. Je ne plais pas aux montagnards. Ils voient que je suis trop lourd pour bien monter.

Il arrive en tête, pourtant, cet homme qui sait causer. Un millier de voix de plus que son chef et corrupteur.

Comme minuit et demi sonne :

— Crénom ! s'écrie le vétérinaire. Enfin va-t-il venir, ce canton !

Il ne vient qu'à une heure, sous la forme du secrétaire, qui apportant le résultat, susurre :

— Mais... nous l'avons depuis longtemps...

Comment? Alors pourquoi l'a-t-il gardé? Pas de réponse. Il a un visage aussi fermé que le préfet. Ces hommes donnent une impression abominable : on ne peut pas dire qu'ils fraudent ; nous sommes là... Mais si nous n'y étions pas...

— Enfin, dit le vétérinaire, maintenant que ça y est, ça y est ! Il n'y a plus qu'à proclamer le résultat.

— Pardon, fait le sournois secrétaire, on attend encore huit communes.

— Lesquelles? Combien ont-elles de votants?

— Cent cinquante.

— En tout? Alors ça ne changera rien.

— N'importe...

Le préfet fait signe qu'il est de l'avis du secrétaire. Silence. Attente. Le maire, qu'on a revu une minute, s'est enfui tel un rat dans son trou. Bernheim, blanc de rage que sa liste entière ne passe pas, tourne autour du docteur : on dirait qu'il cherche où le mordre ; puis soudain résigné et hautain, il se retire. Il ne reste que Chartier, nous... et le président Loubet. Le téléphone est muet. Mais le préfet le regarde toujours avec espoir. Tout à coup, le vétérinaire explose :

— Allons, ça a assez duré !

Il s'est levé. Il est impératif. Le préfet est rouge jusqu'aux cheveux ; il ne répond pas ; il sonne. Le secrétaire paraît, et c'est le vétérinaire qui dit :

— Tout de même, elles doivent être venues, ces huit communes !

Le secrétaire regarde le préfet :

— Mais maintenant, il y en a deux de trop...

— Deux de trop?

Je n'oublierai pas les yeux du vétérinaire pendant qu'il répète ces mots. Ils foudroient le préfet :

— Deux de trop ! Prenez garde ! Ça ne va pas recommencer comme pour l'élection sénatoriale ! Nous n'accepterons cette nuit aucun truquage ! S'il y a deux communes de trop, qu'on retrouve lesquelles et qu'on les supprime. Personne n'ira se coucher avant, personne, mais quand nous partirons d'ici, l'élection proclamée sera sûre, et je vous garantis, moi, qu'on ne pourra se servir demain d'aucun prétexte pour la renier !

Le préfet a reçu ce discours en plein front. L'âme est anéantie. Il ne reste plus qu'une forme corporelle, écroulée sur un fauteuil : voilà le type du fonctionnaire gouverné par M. Poincaré.

Au bout d'un quart d'heure, le secrétaire grinçant, haineux, déclare les communes retrouvées et que tout est fini. A trois reprises, le vétérinaire dit : « C'est bien certain? » Le secrétaire trois fois hoche la tête et soupire — « Alors, signez, Monsieur le préfet, dit le vétérinaire, signez le résultat, et proclamez-le !... Haut, Monsieur le préfet ! Très haut ! »

M. le préfet rejette de l'air, trempe trois fois sa plume dans l'encrier, la repose, saisit la feuille, lit, retrempe sa plume et signe enfin.

— Ouf ! dit le vétérinaire.
— Élu ! dit Bonvouloir.
Il se tourne vers Chartier :
— Mon cher collègue...
L'autre tend la main, mais ne répond pas. Nous nous retournons. Le préfet a disparu !

Voilà, dit Petit-Dutaillis, qui s'arrêta de marcher et s'assit sur un banc du Jardin des Plantes, par quelle scène devait se terminer pour moi la période électorale. Malgré mon plaisir de voir le docteur élu, c'est la nuit même que je résolus de partir vers des terres éloignées. J'avais reçu la veille une lettre ravie de François, lettre chevaleresque, d'homme qui agit dans une nature libre, avec la foi. Il disait : « Pourquoi ne m'imitez-vous pas? » Parbleu ! Je n'avais qu'à le rejoindre. Est-ce que je n'avais pas senti avec une douleur assez nette le sinistre abaissement de l'esprit français?...

Je ne suis pas revenu sur mon opinion. Au contraire, ma tristesse aujourd'hui est incapable de concevoir d'autre remède à l'infecte maladie du pays, qu'un drame intérieur violent, qui ferait tressaillir les consciences, et rétablirait, avec une puissante discipline, le courage et le goût de l'honneur, généralement perdus chez tous ceux qui de près ou de loin dépendent de l'État. En dehors de cela, tous nos efforts sont vains, et ridicules : nous pataugeons dans l'eau sale.

Mais il ne faut pas que je m'irrite : j'ai eu une consolation sentimentale en rentrant, la nuit des élections : ce fut de penser que Valentine n'avait pas paru à la Préfecture. Comme le docteur Bonvouloir, j'aurais dit volontiers : « Je ne sais pas la nature de ses relations avec Chartier. Amitié? Amour? Agitation?... » Mais c'est pour le dernier terme que j'opinais. Elle le suivait, la chère folle, comme elle avait suivi son père et son fils. Femme décevante et séduisante. Elle ressemble trait pour trait à l'opinion publique, que je ne cesse de traiter de femelle et de monstre, mais que notre cœur, quand il est faible, cherche à gagner. Dès qu'il est fort, il s'en écarte. C'est ce que je fais : je n'ai pas revu Valentine. Si elle n'épouse pas Chartier, je ne la crois pas au terme de ses aventures. Elle peut devenir communiste dans un an, impérialiste dans deux. Par elle-

même elle n'est rien... comme l'opinion publique... Son destin est d'être menée, et puisque j'ai de la tendresse pour elle, ainsi que pour mon pays, je souhaite qu'elle trouve, comme lui, une main forte qui la prenne et ne la lâche plus. Elle est heureuse, dès qu'on la tient. La France aussi serait heureuse si on la gouvernait, au lieu de toujours discuter avec elle. « Dieu livra le monde aux discussions ! » dit l'Écriture sainte. Voilà quel fut le début des Démocraties. Je pars pour l'Afrique, mon cher, parce que je crois que là-bas on ne discute pas encore. Au revoir ! Je suis heureux de t'avoir rencontré. Nous aurons revu ensemble, en causant, ce qui nous touche le plus dans Paris. Regardons-le bien. Tôt ou tard, toutes les civilisations s'écroulent. Nous ne savons pas dans quelques années ce qui restera de cette ville, si l'on y discute trop. L'homme qui travaille ne parle pas ; il produit ; sa vie a un but. L'homme qui parle est un parasite. Il se lie comme le lierre et les lianes avec tous les arbres forts, qui souvent meurent de lui. La santé d'un pays est en raison inverse du nombre de ses avocats. Bon courage à toi qui demeures au milieu d'eux ! Je m'exile ; j'ai de la chance, mais écoute bien : si la situation ici ne s'améliore pas, si de plus en plus vous vous enlisez, et si moi là-bas, quelque jour, oubliant tout, je t'envoyais une lettre nostalgique pour t'annoncer mon retour, alors, je t'en conjure, n'hésite pas, prends résolument la plus ferme de tes plumes, et écris-moi, sans rien adoucir, tout ce que je t'ai raconté ce matin sur Valentine et la Démocratie.

Nous nous quittâmes sur ces mots. Deux semaines après, il s'embarquait. Je me mis tout de suite à rédiger son histoire. La voici. Elle l'attend.

La France, malgré tant de Français dégradants, est une patrie si désirable qu'il pourrait bien, plus tôt qu'il ne pense, en avoir besoin.

RENÉ BENJAMIN.

A la première pierre

A Adrien-Pierre Bagarry,
au poète de la Maison qui pleure.

Perle de France, sœur des anges, noble pierre
Qui veux, ferme et docile à la suprême loi,
Toi-même y renonçant, porter dans la lumière
Un être plus parfait et plus brillant que toi,

Avant de redescendre en l'ombre maternelle
Reçois le tendre adieu de l'heureux horizon
Enrichi grâce à toi d'une beauté nouvelle,
Humble pierre de qui s'élance une maison.

Une maison! Un nid! Un rempart! Une forge!
Un atelier! Une terrasse d'où le front
De l'homme, roi du fer, du bois, du blé, de l'orge,
Modèlera leur forme aux siècles qui viendront!

Une maison! Un point d'où l'avenir va naître,
Où, sous le dôme errant des rayons et des eaux,
L'univers attentif reconnaîtra son maître!
Des murs vibrant d'enfants, un toit bruyant d'oiseaux!

Fonder une maison c'est aimer et c'est croire,
Croire au bon grain qui germe, à la fleur qui le suit,
Au fruit qui naîtra d'elle, à l'ultime victoire
De l'amour sur la mort et du jour sur la nuit;

Fonder une maison c'est croire à l'âme, à l'ange;
C'est croire à la patrie, à sa divinité,
Au siècle d'or enfin né des siècles de fange,
Par le calcul de l'homme et par sa volonté;

C'est croire à la justice et c'est la force d'être,
Croire aux signes que font la terre, l'onde, l'air,
Et, navire bravant le flot mouvant et traître,
S'élancer sur le temps comme lui sur la mer.

Les générations, pareilles aux feuillages,
Tombent aux vents d'hiver, tombent aux feux d'été,
La maison fend l'azur, elle fend les orages,
Solide aux flancs du globe en l'éther emporté.

Les fils de sa douleur et les fils de sa joie
Toujours, au fil du temps et de ses froids desseins,
Ont en elle, au milieu de tout ce qui tournoie,
Le refuge des bras et la chaleur des seins.

La maison calme sent la tendresse et la haine
Se mêler à la pluie, au soleil qu'elle boit,
Et le doute anxieux, la foi forte et sereine
Livrer de leurs sommeils le mystère à son toit.

La stable maison voit, stable quand tout chancelle,
Sur le même horizon, par les mêmes chemins,
Revenir ou s'enfuir, pareils à l'hirondelle,
Le rêve, le bonheur et le malheur humains;

Et toujours, s'unissant aux contours des collines,
Douce et ferme, elle fait face, de l'aube au soir,
A la guerre, à la paix également divines,
Telle qu'un bouclier et telle qu'un miroir,

Jusqu'au jour où, fermant à son tour ses paupières
Lasses elles aussi d'ineffables baisers,
Sous le poids du destin des âmes et des pierres
Elle retombe enfin dans les divins creusets

Et retrouve au secret des morts et des naissances,
Où son granit, en rêve à son tour dispersé,
De nouveau se mélange aux célestes essences,
L'humain génie hier entre ses bras bercé.

Cependant, s'élevant à la façon de l'aigle
Ou bien au sol natal par leur âme attachés
D'un unique horizon faisant leur seule règle,
Auront crû les vivants de sa source épanchés,

Tantôt tragiquement tissant des destinées
La pourpre ensanglantée, avec de durs exploits,
Tantôt entre les fleurs des cités fortunées
Exhaüssant l'artifice harmonieux des lois.

Les uns pour la revoir plus charmante et plus neuve
Ont des confins du monde exploré les faubourgs,
D'autres pour l'aimer mieux n'ont affronté d'épreuve
Que de creuser leur songe en creusant leurs labours;

Mais tous, que la jeunesse encore les étoile,
Ou qu'ils penchent de l'âge et du poids des fruits mûrs,
Sentent pareillement frémir jusqu'à la moelle
Les parois de leur cœur au toucher de ses murs.

Et, soupirs de l'amour, soupirs de l'agonie,
La maison qui jamais, croit-on, n'a tressailli,
La discrète maison, en silence bénie,
Les garde, lac profond en elle recueilli;

Et ses yeux, grands ouverts ou paupières baissées,
Aimant avec les yeux de la nuit à parler,
Enrichissent sans fin de nouvelles pensées
Ceux qui du fond du cœur savent les regarder.

O pierre, la bonté, l'inflexible droiture
Ont dessiné les plans de la claire maison;
Elle rit tout entière à la verte nature,
Et la nature en elle adore sa raison.

Ouvrière fidèle et du plus haut mystère,
Ne pleure pas l'éclat si peu constant du jour,
Et rentre sans gémir dans le sein de la terre
Afin de faire éclore un nouveau ciel d'amour!

De la fraîcheur du sol où ta vertu séjourne
Tu t'épanouiras au mouvant firmament,
Et tandis que le temps en sa cadence y tourne
Tu l'enracineras inébranlablement.

Devant toi la rivière infidèle, azurée,
Sans fin coule... Mais l'homme, en ses bras éclatants,
Victorieux saisit la fluide durée
Et de sa volonté passe la chaîne au temps.

Sa molle rêverie, à travers les campagnes,
Vole avec l'eau perfide et danse sur les mers,
Mais sa ferme pensée, adossée aux montagnes,
A la solidité des desseins que tu sers.

A ce poste sacré, pierre, où nous te posâmes,
Voici que dans ton cœur, muet et non dormant,
Vont, par torrents ou goutte à goutte, de nos âmes
Se répandre la joie et le gémissement.

Tu vas connaître l'heure exquise et l'heure infâme
Et, dans le bref circuit des espoirs et des deuils,
Sentir aux durs bras d'homme, aux tendres mains de femme,
Balancer les berceaux et peser les cercueils.

Au royaume des morts fraîche source de vie,
Lumière jaillissante en ton obscurité,
C'est par ton anneau d'or auquel le temps se fie
Que renaît le passé dans la postérité.

Le saint et le héros, l'amant et le génie,
Tous ceux qu'on voit briller loin au-desus du sol,
Près de toi, salueront, pierre auguste et bénie,
En ton effort obscur la racine du vol.

O pierre dans la nuit de la terre enfoncée
Quel destin glorieux est désormais le tien,
Pierre d'où vont jaillir le songe et la pensée,
Pierre qui de l'esprit vas être le soutien!

Chaque fois qu'un printemps brisera son écorce
Et que la terre et l'homme à leur jeune saison
Jetteront dans l'azur les éclats de leur force,
Tu frémiras d'amour, mère de la maison.

Quand jusqu'au cœur tremblant des épaisses murailles
Le jour fera pleuvoir ses rires embrasés,
Toi tu savoureras, pierre, dans tes entrailles
Le goût de la caresse et des divins baisers.

Quand le bonheur rendra la maison délirante,
Quand l'amitié joyeuse en franchira le seuil,
Tu sentiras couler dans ton âme vibrante
Le miel de la tendresse et le feu de l'orgueil.

Ah! puisses-tu liée à l'intime substance
Du haut pays de gloire où ta blancheur a lui,
Puisses-tu, dans son sein, noble pierre de France,
Vivre une vie inépuisable comme lui!

Et si tu dois, un jour des profondes années,
Subir à ton tour, toi qui brilles dans nos mains,
Le sort des temples chus et des roses fanées,
Si nous nous retrouvons poussière en nos chemins,

Souviens-toi de ceux-là qui dans cette belle heure
Te souhaitent, pieux, des jours presque éternels,
Et pour te confier une chère demeure
Te conjurent avec des regards fraternels!

Xavier de Magallon.

Le Problème d'Alsace

L'attention du pays est trop fortement concentrée sur des questions d'ordre vital, tant au point de vue extérieur qu'intérieur, pour qu'on ait pu mesurer à leur juste valeur la complexité et l'importance du problème que pose la suppression du commissariat général de Strasbourg. L'immense majorité de la population de l'intérieur a pu croire en apprenant cette nouvelle que désormais on n'avait plus qu'à mettre un point final au bas des pages de ces cinq années d'histoire alsacienne. Cette première impression n'a pu que se fortifier depuis lors, et l'on ne se tromperait pas beaucoup en disant que pour de très nombreux esprits, ces années vécues ne sont que du passé, et qu'elles n'empiètent en rien sur l'avenir.

Or, telle n'est pas assurément la situation ; et quiconque a examiné quelque peu le projet de loi soumis au conseil d'État a pu se rendre compte que ceux qui l'ont élaboré avaient, tout en hâtant l'assimilation, ménagé cependant des possibilités futures pour une étude plus approfondie et éventuellement pour une introduction dans la législation française de certaines dispositions de la loi locale. En effet, le projet établit, dans l'ensemble des lois à introduire ici, trois grandes divisions : les unes, de beaucoup les plus nombreuses, au nombre environ de cinq cents, « n'ont pu, dit le texte, être introduites qu'avec les ajustements nécessaires, soit

pour sauvegarder des intérêts, soit pour ménager des transitions ». Elles sont déjà en vigueur dans les départements recouvrés. — « D'autres, dit toujours le texte, présentent avec les lois locales de telles différences qu'il a paru dès l'abord qu'il y avait lieu d'en écarter l'extension » : telles sont, si je ne m'abuse, la législation concernant les avocats-avoués, les notaires, les pharmaciens et les vétérinaires. « Dans d'autres domaines enfin, continue le texte, les lois locales offrent, sur les lois françaises correspondantes, de tels avantages, qu'il a semblé préférable d'en assurer le maintien jusqu'à ce que notre législation s'oriente par elle-même vers les solutions dont bénéficient déjà nos compatriotes Alsaciens et Lorrains. »

C'est cette dernière partie qui est particulièrement intéressante : car plus l'on étudie non seulement la législation locale, mais encore *l'esprit* de cette législation, plus il me paraît que l'on peut distinguer deux parties dans cette catégorie qui constitue proprement ce qu'on est en droit d'appeler : l'expérience de l'Alsace. D'une part, en effet, les lois qui ne concernent que la pratique courante et qui ne touchent en rien aux questions de principe : certaines dispositions du Code civil, par exemple, concernant la tutelle, la puissance paternelle, la nature de la réserve, l'effet déclaratif du livre foncier ; ou bien la procédure locale, plus simple et plus pratique que celle de l'intérieur. Pour ces dispositions, il est évident que le code d'outre-Rhin, introduit en Alsace depuis 1900, a bénéficié de toutes les expériences accumulées au cours de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, sans pour cela mettre en jeu aucune question de principe. On peut encore ajouter certaines lois commerciales : celles qui concernent les sociétés à responsabilité limitée, la navigation intérieure, le contrat d'assurances, les banques hypothécaires.

Mais, il y a des lois qui sont plus particulièrement le reflet d'un état d'esprit en ce qu'elles expriment des conceptions concernant la vie sociale, politique, ouvrière et familiale. Ainsi, à la base des lois de prévoyance sociale, on peut retrouver la tendance à concevoir que l'État ou la commune prenne plus directement en main, d'un point de vue social, les intérêts de l'individu ; le principe profond qui prévaut dans la législation municipale locale, laquelle entraîne fatalement une élévation des centimes additionnels,

peut se ramener à ceci : il est préférable pour l'individu de verser une somme plus forte dans l'intérêt de la collectivité, ou pour l'entretien d'un lieu public dont il pourra jouir éventuellement. En ce qui concerne le statut local des fonctionnaires, étant donné les avantages qu'il offre aux intéressés, cette conception tend à considérer le fonctionnaire plutôt comme un soutien de l'État que comme le serviteur du public, et par suite à assurer un crédit plus élevé à sa fonction en même temps qu'une stabilité plus grande. Même remarque pour l'organisation de la vie artisane : par le fait qu'il existe encore ici des apprentis, des compagnons et des maîtres, que des examens et des diplômes consacrent chaque grade, non seulement la crise de l'apprentissage peut en grande partie être évitée, mais encore il en résulte pour les corporations elles-mêmes un meilleur filtrage dans le recrutement et un crédit plus grand attaché à la profession.

Que dire enfin — sans s'attarder sur les lois successorales que tout le monde connaît — de l'ensemble des organisations et des institutions qui constituent ce que l'on appelle le régime de décentralisation? Ne sont-elles pas l'expression de la personnalité puissante d'un peuple qui peut par là mieux développer, dans le domaine de l'art et de la littérature comme dans celui de l'industrie, toutes ses forces vives?

Voilà les éléments qui constituent à proprement parler l'expérience de l'Alsace. De cette expérience, nous pouvons sur certains points et dans une certaine mesure bénéficier. Tel serait d'ailleurs à nos yeux le rôle du sous-secrétaire d'État pour l'Alsace-Lorraine, rôle confirmé, semble-t-il, par le texte même du projet soumis au conseil d'État, puisqu'il est stipulé qu'il s'agit « d'une autorité pouvant utilement se faire entendre sur toutes les questions relevant de nos trois départements et qui, par sa présence même au sein du gouvernement, aura toute l'autorité nécessaire pour discuter avec ses collègues des intérêts alsaciens et lorrains, pour montrer les divers aspects des réformes étudiées, et pour prendre l'initiative de collaborer à d'autres modifications législatives qui paraissent possibles ».

Nous avons omis de parler jusqu'ici des lois scolaires, estimant qu'elles méritaient un examen spécial. Au moment où les esprits sont divisés et où la lutte bat son

plein, il importe plus que jamais de se placer à un point de vue aussi objectif que possible et de conserver durant toute cette controverse le visage tourné vers l'idéal national. Or il nous apparaît que deux éléments dominent et résument à la fois la situation actuelle : le premier ce sont les promesses officielles faites pour la première fois par le général Joffre à Thann en novembre 1914 et renouvelées par le maréchal en 1919. On a si souvent parlé de ces promesses, que l'on peut trouver inutile qu'on y revienne encore. Mais en réalité, nous y attachons une grande importance parce que la parole de la France elle-même y était engagée et qu'ici sur les bords du Rhin, la fidélité à la parole donnée est considérée comme un des traits éternels de l'idéal français. Si en effet on consulte le rapport officiel sur « l'organisation des territoires » alsaciens imprimé à Thann en 1917 sous le contrôle des commandants Poulet et Laurent-Athalin, on y voit que les instructions du généralissime avaient été soumises au gouvernement et approuvées par lui. C'était donc bien au nom de la France que Joffre avait fait ces déclarations.

Ces promesses sont-elles périmées du fait même de la volonté de ceux qui les ont reçues? Ou en d'autres termes, le sentiment de la majorité de la population est-il en faveur de l'introduction des lois scolaires de l'intérieur? Là encore il faut aller au fond des choses et examiner la psychologie alsacienne impartialement, car elle n'est pas — même celle de gauche — identique à celle du reste de la France.

En ce qui concerne le parti catholique, aucun doute n'est permis sur sa vitalité et sur sa force numérique : les réunions, les protestations, les meetings, qui depuis deux mois ont lieu dans le pays, que ce soit dans les grandes villes ou dans les villages, montrent suffisamment qu'il s'agit d'une organisation puissante et capable de résistance. Mais on se tromperait, je crois, si l'on ne tenait pas compte de certains éléments de gauche. On sait déjà que nombre de communistes, il y a quelques mois, ont publiquement appuyé les revendications de la droite en ce qui concerne l'école ; cela, il est vrai, dans un but purement politique ; mais, n'a-t-on pas vu aux dernières processions de la Fête-Dieu, dans certain village, des disciples de Lénine suivre le cortège religieux? Pour certains éléments socialistes, le cas est tout aussi curieux. *L'Alsace française* reproduisait dans

son numéro du 5 juillet une interview d'un Alsacien de droite : « Chez nous, disait-il, et surtout dans les milieux industriels extra-urbains, les ouvriers sont restés profondément croyants. Aucune discipline de parti ne les fera changer d'avis au sujet des problèmes qu'ils ont toujours considérés comme des questions individuelles n'engageant qu'eux-mêmes. Je prends l'exemple d'une commune que je connais bien : nous y avons 300 voix qui votent plus à gauche que le Bloc national... Il y a là-dessus 150 électeurs qui marcheront avec nous, en plus des nôtres, pour demander le respect de notre vie confessionnelle. » Ces paroles peuvent surprendre, mais elles me paraissent exprimer une disposition d'esprit plus répandue qu'on ne le croit communément. L'an dernier à Guebwiller, le conseil municipal en majorité socialiste avait voté une motion demandant la suppression du régime scolaire local ; lorsqu'on fit une pétition signée des pères et mères de famille, 70 pour 100 se déclarèrent en faveur du maintien de cette législation. A Soultz, on a même vu un conseiller municipal socialiste voter avec la droite à l'occasion d'une motion concernant le régime scolaire. Il suffit d'ailleurs d'écouter ce qui se dit dans certaines usines, surtout parmi les ouvriers d'un certain âge, pour se convaincre que beaucoup ne suivent pas la doctrine officielle de leur parti au point de vue religieux. Il ne faudrait pas, bien entendu, grossir outre mesure le nombre de ces éléments, mais nous pensons en toute impartialité qu'ils constituent une quantité suffisante pour qu'on doive en tenir compte. Et par suite, nous sommes d'avis que là encore, le sentiment de la majorité du pays est orienté dans le même sens qu'à l'époque où Joffre vint apporter le « premier baiser de la France ».

Enseignement précieux, d'ailleurs pour qui veut analyser profondément l'âme alsacienne. N'oublions pas que la tradition religieuse a joué de tous temps dans ce pays un rôle primordial : non seulement le mysticisme y eut de nombreux et illustres adeptes, mais encore on peut dire qu'il est rare de trouver sur une superficie si restreinte autant de croyances religieuses. La vitalité du protestantisme a contribué comme par émulation à maintenir le catholicisme à un niveau élevé ; de plus, nulle part l'éducation religieuse n'a exercé sur les âmes une emprise plus forte, soit par suite du long gouvernement des princes-évêques sur certaines

parties importantes du territoire ; soit par suite de l'instabilité de la situation politique de l'Alsace, qui a amené les esprits à se réfugier dans les asiles de la foi. Mais peut-être faut-il y voir la tendance à sauvegarder les droits de la famille en face de ceux de l'État : conception familiale plus autonome, plus indépendante qu'à l'intérieur.

Cependant le problème scolaire ne nous paraît pas encore complètement étudié. On sait en effet qu'une base d'accord avait été trouvée en avril 1924 entre l'Union populaire républicaine et d'autre part l'Union radicale et le parti démocratique et social ; aux termes de cet accord, l'enseignement religieux serait donné à l'école dans le cadre du programme scolaire par l'ecclésiastique de chaque confession. Que penser de ce moyen terme qui a, il y a deux mois, rallié de très nombreux suffrages? Je voudrais ici rapporter l'opinion d'une personnalité alsacienne catholique qui était avant les élections favorable à cette transaction : « La situation, nous a-t-elle dit, est en ce moment complètement modifiée ; avant le 11 mai, nous avions accepté cette formule par esprit de conciliation, avec l'idée que ce régime serait appliqué au reste de la France, ce qui pour les catholiques de l'intérieur représentait une grande amélioration sur le système scolaire actuel ; cette condition avait même été expressément indiquée dans l'accord conclu entre les deux partis qui ont marché avec nous aux élections. Aujourd'hui non seulement il n'est plus question de modifier le régime scolaire de l'intérieur, mais encore nous avons tout lieu de croire — étant donné l'esprit de la nouvelle législature — que cette formule ne serait qu'une étape, la dernière, dans la voie de la laïcité intégrale. Dès lors, vous le voyez, la portée de cette formule transactionnelle s'est complètement modifiée. »

En ce qui concerne les lois scolaires, il nous paraît que l'on doit laisser de côté toute question politique et ne considérer que le bien de la patrie ; jamais il ne fut aussi nécessaire d'élever nos esprits et nos cœurs et de nous placer, vis-à-vis de l'Alsace, dans une attitude d'affectueux désintéressement, absolument comme au lendemain de l'armistice. Aujourd'hui, une mesure radicale sur le terrain religieux risquerait fort — nous le déclarons en toute conscience — de réveiller les germes de *désaffection* qui sommeillent au fond de certains cœurs. En prononçant ce terme, nous croyons ne rien exagérer. Il faut avoir assisté à certaines réunions,

pour sentir combien le point de vue national a facilement tendance chez quelques-uns à passer au second plan. En agissant ainsi, on arrêterait la grande œuvre d'apaisement et de rattachement que de grands Alsaciens accomplissent depuis l'armistice avec le concours de leurs frères de l'intérieur. Loin de devoir s'hypnotiser sur ce point particulier du problème, sous peine de le grossir démesurément et le déformer, il nous paraît au contraire qu'une tâche plus grande s'impose et qui consiste à développer dans l'âme des Alsaciens les affinités profondes qui les unissent à la France et cela par un développement toujours plus intensifié de la langue et de la culture françaises. On n'a peut-être pas assez remarqué que lorsque, dans la dernière décade du dix-neuvième siècle, la conscience alsacienne voulut s'affirmer elle-même et s'opposer à l'emprise de la germanisation, elle commença par rechercher une expression de sa pensée et de ses sentiments en dehors de la langue allemande. Là se trouve la raison profonde de la création et du développement des sociétés de Théâtre Alsacien dans toutes les villes d'Alsace et surtout aussi de la fondation de la *Revue alsacienne illustrée* personnifiée par les noms de Bucher et de Dollinger. A qui lui reprochait de donner à la langue française une place prépondérante dans la *Revue*, celui-ci répondait en ces termes : « Assez de bonnes volontés s'empressent à faire bénéficier l'Alsace de la culture allemande ; les Alsaciens de langue française ont l'impérieux devoir *de capter la source fertilisante de la culture française* qui menace de se perdre. » Si nous avons tenu à rappeler ces paroles, c'est pour montrer le rôle primordial que joue la langue dans la culture d'un peuple : non seulement elle est le véhicule de la pensée nationale, mais encore elle constitue le premier des moyens de contact. L'on ne trouvera donc pas étrange que nous terminions cette étude par une rapide esquisse du problème linguistique en Alsace. Du fait des événements intérieurs et extérieurs, il prend aujourd'hui une place de tout premier ordre : peut-être est-il permis de penser qu'il est même le premier de tous les problèmes en l'état actuel des choses ; car le lien que les institutions peuvent créer entre les esprits n'est certainement pas aussi profond que celui qui est constitué par la langue et la culture.

Tout d'abord on peut admettre que le maintien du bi-

linguisme est très utile sinon nécessaire. C'est un principe reconnu juste par tous ceux qui veulent juger impartialement. Le bilinguisme permet non seulement, en effet, de profiter du bénéfice particulier que représente la parenté du dialecte avec l'allemand, mais encore et surtout d'avoir une connaissance exacte de l'esprit, ou mieux de la psychologie d'outre-Rhin ; et cela dans un but aussi bien d'utilité que de compénétration éventuelle. Mais lorsqu'il s'agit de mettre en pratique ce principe, il est nécessaire de préciser.

Il y a un point que nous croyons hors de toute contestation : c'est que la grande majorité d'une population ne peut pas penser également — avec autant de facilité, veux-je dire, — en deux langues. L'une des deux est toujours choisie de préférence à l'autre pour concrétiser la pensée. A plus forte raison, lorsqu'on sort du domaine des réalités concrètes, des termes de la vie quotidienne, dès que, en un mot, l'on veut généraliser et approfondir, on prend toujours une langue pour base et on traduit. On peut à tout instant s'en rendre compte ici en Alsace dans les milieux scolaires, où la grosse difficulté que l'on rencontre est une tendance spontanée à *traduire*. L'exceptionnel privilège de penser indifféremment dans plusieurs langues n'est réservé qu'à une élite, donc à une minorité. Aussi ne peut-on pas l'étendre à la généralité du peuple. Voilà le fait primordial d'où il faut partir et qui à nos yeux constitue un élément indispensable du problème.

Le deuxième élément découle naturellement du premier : il y a un lien intime entre la pensée et la façon dont elle s'exprime. Nous voulons dire que le langage sert par réaction à préciser la pensée, en fixant mieux les concepts ; de sorte qu'il est indispensable, à nos jeunes gens surtout, de penser fortement dans *une* langue, sous peine de voir les cadres mêmes de leur pensée manquer de fixité et de précision. Aussi longtemps qu'ils penseront tantôt dans une langue, tantôt dans une autre, il en résultera une imprécision regrettable dans les conceptions. En résumé, il est nécessaire de prendre *une* langue pour base de la pensée : cela est absolument nécessaire, si nous voulons avoir des cerveaux bien faits.

Mais nous voulons avoir aussi des cerveaux français ; et ici se place une objection qu'il importe, croyons-nous, d'exa-

miner, car elle a été plus ou moins inconsciemment à la base de nombreuses controverses ; il y a dans le problème linguistique un élément qu'on est trop porté à laisser de côté, c'est l'élément *affectif*. Nous voulons dire que lorsqu'on possède une langue à fond, cette langue ne parle pas seulement à l'intelligence, mais à l'être tout entier, à sa sensibilité comme à son cerveau. Or, pour beaucoup d'Alsaciens, la langue allemande, étant donné ses similitudes avec leur dialecte, possède cette propriété suggestive. D'où certains essais de placer la langue allemande sur un pied d'égalité avec la langue française. Mais si la langue a vraiment sur la pensée une influence profonde, un autre élément entre en jeu. Nous passons sur le terrain *national*. Or, l'Alsace est française ; elle l'est profondément par ses *affinités* et elle veut le demeurer. C'est donc en français que doivent penser nos jeunes gens s'ils veulent concevoir clairement et nettement les choses de la vie dans quelque domaine que ce soit et être parfaitement des citoyens français. Car la langue marque et oriente les esprits dans une certaine direction, et on ne participe pleinement à la vie d'une nation que lorsqu'on se sert de sa langue comme véhicule de sa pensée. Tel est, croyons-nous, le point de vue qu'il importe le plus de mettre en lumière à l'heure actuelle, et pratiquement ce qui doit constituer le but de nos efforts les meilleurs.

Tel nous apparaît le problème alsacien, autant du moins qu'il est possible de l'exposer en si peu de lignes. Nous voudrions seulement en terminant avancer deux idées en guise de conclusion : la première c'est l'intérêt qu'il y a, étant donné la complexité de la question, à ne rien juger *a priori* sans avoir vécu dans le pays même ; il ne faut jamais oublier que pour l'Alsacien, qui a connu tant de vicissitudes politiques, les formules nationales et politiques ne sont pas d'une rigidité telle qu'elles excluent toute intégration nouvelle. Et c'est pourquoi nous ne pouvons qu'encourager ceux qui veulent se renseigner sur l'état d'esprit du pays à faire ici même des séjours prolongés. En second lieu, nous demandons, au risque de nous répéter, que l'on fasse largement confiance à l'Alsace. Ce sera le meilleur moyen de tourner au profit de la France les merveilleuses qualités de cette race qui ne demande qu'à aimer la grande patrie.

ROGER DUMON.

François de Port-Hault [1]

IX

Du livre de raison...

189...

Retour au gîte, après trois mois passés à Paris, trois mois gais et rapides... A côté de Daste, que je n'avais pas vu depuis assez longtemps, car il ne vient plus guère, j'ai rencontré des compagnons de jeunesse, un peu oubliés de moi, comme moi d'eux... Chacun de nous, en regardant son camarade, s'étonnait à part soi de lui trouver imprimée la marque déjà sensible du temps. Celle que l'esprit en reçoit, pour n'apparaître qu'à la réflexion, n'est pas moins fort creusée...

On vieillit vite à brûler la vie... Mais cette ville est jeune ! Elle mêle à son labeur frénétique, à sa fièvre d'affaires et de plaisirs je ne sais quoi d'heureux, une grâce de belle humeur juvénile dont chacun se pare et prend l'esprit. Nous allons ici d'un autre pas sans beaucoup mieux nous aviser de nous-mêmes, et nous sommes moins gais ! Quel jeune homme, à respirer cet air vif, n'est parti là d'un génie léger vers quelque forme aimée de la fortune et de la gloire aussi?... L'une et l'autre sont femmes...

Je me suis mêlé en bon badaud à la puissante vie de la cité comme un curieux en vacances. Et ce fut un renouveau de jeunesse. Non

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 septembre et 1er octobre.

quant aux illusions, bien entendu, que j'y portai jadis. Splendeurs éteintes !

J'ai couru les spectacles, ceux du théâtre et ceux surtout de la ville, en suivant ses avenues et ses rues, ses places où tout un peuple dégorgé fourmille et va coulant... Je n'ai fait qu'en reconnaître la grandeur sans m'exalter ni penser beaucoup, tout heureux assez naïvement qu'elle me fût restée familière et de marcher là, passant quelconque, le long des quais, sur les ponts du fleuve, entre deux rivages de monuments... J'ai repris de l'air de ce pays, retrouvé goût à la flânerie vagabonde, lâché mes pensées et suivi mes yeux, souri à la grâce des jeunes femmes.

A quoi songer d'autre et pourquoi faire? C'est par les yeux que l'esprit vient là !... La majesté du lieu suffit bien, sans vaine méditation vite emportée, à imposer le respect de la plus illustre cité du monde, de la plus belle somme dans l'œuvre humaine, avec les souvenirs de notre histoire et le génie qui font corps. Vaillance et bonne humeur, en voilà l'âme !... Cela couvre et sauve après tout les misères, les tares endémiques, les contagions, l'artificiel, le vide et l'ennui de tant d'existences brillantes de loin, mais emportées dans le tournoiement d'un mouvement fou et sans merci, les passions âpres et pourtant futiles, car il n'y a qu'à rire de ce qu'elles veulent la plupart du temps, dans leur déshabillé, un peu de plaisir forcément commun, mais c'est la vanité qui l'avive... Mais voici l'envie d'en bas qui bouillonne, s'enfle et monte en haine à vue d'œil, les servitudes et l'automatisme d'un peuple agité là, revers d'une œuvre immense !

A la réflexion, rentré chez moi, c'est la grandeur qui reste !... Et je sais aussi qu'on y trouve tout, jusqu'à la paix dans le labeur solitaire et les vertus cachées, la qualité de loisir qu'on veut et la simplicité, d'autant plus belle qu'elle y est difficile, mais alors sans défaut... Dans ce fourmillement qui me revient aux yeux de trois millions d'hommes qui ne dorment guère, je me figure les courants divers qui les rassemblent et les disséminent dans un désordre apparent, vers tous les points, vers toutes les tâches et toutes les rencontres de la cité, usines, écoles, laboratoires, églises et palais, l'homme de bourse et l'homme des tréteaux politiques, l'oisif errant et le pauvre hère clos en colimaçon dans sa coquille derrière son grillage, entre les casiers d'un bureau, celui qui manie un budget d'État et dirige un peuple de subalternes, celui ou celle sur qui les yeux pointent et sont braquées toutes les jumelles, quand ils s'asseyent sur le devant d'une loge ou au balcon d'un théâtre, et celui qui est seul dans sa

pauvre vie, dans son œuvre, peut-être glorieuse demain, dans sa besogne ingrate ou féconde.

Ces courants enchevêtrés et nombreux figurent un réseau de canaux. Réseau moins compliqué qu'il ne semble, bien qu'il s'embranche sur l'autre dédale d'artères principales et de moindres rues, lacis vasculaire de la cité... Mais les chemins de la vie non plus ne sont pas si divers ! Et sans parler du terme où tous tombent, ce sont toujours les mêmes mobiles, les mêmes intérêts dirigés par nos sens, et plus ou moins subtilisés selon l'esprit ou pour le profit de nos cœurs, les mêmes ressorts des passions humaines qui meuvent leurs passants. Dans le fond, ne se ramènent-elles pas aux deux formes, simples et uniques, de l'égoïsme, dont nous avons le choix, qui se combattent en chacun de nous, nous tiennent tour à tour? le plus commun, qui est le rachitique, en voulant tout pour soi ; l'autre, docile et transcendantal, qui s'accomplit en donnant le plus de soi-même par des victoires remportées sur soi, comme Dieu l'a fixé !... Le spectacle de toutes les grandes villes, celui surtout de cette cité souveraine, me laisse ainsi la double impression d'une fatalité formidable, mais, par-dessus, d'un génie qui monte et donne sans compter. Il aura fait de notre nation la plus rude ouvrière de grandes choses, et de cette ville l'incomparable foyer de l'art, des nobles pensers et des grandes œuvres, où chacun aura rêvé d'avoir tâche, pour peu qu'il l'ait aimée...

Voilà pourquoi elle reste jeune, étant toujours vaillante, bien que son esprit s'altère un peu !... Le tout-puissant génie d'un Hugo fut seul égal à la beauté de la ville, à son rayonnement. Il en aura dit comme un autre Homère les fastes sans pareils, vivants encore sur les débris de sa ruine,

Quand nos fosses auront fait place à des sillons,

qu'un monde sera mort !...

Le génie non moins prodigieux d'un Balzac put seul percer jusqu'au fond ce monde et marquer les pentes de ce grouillement. Il vit courir les passions maniaques sur les routes de leurs âpres désirs. Il en suivit les chocs et combats jusqu'à l'apogée et la catastrophe, exact comme un greffier qui enregistre et comme un juge qu'on ne trompe pas, historien aux larges vues prophétiques et poète égal aux plus royaux !...

L'homme n'y diffère guère des autres hommes, mais il y paraît plus intéressant. Il lui faut s'évertuer là mieux qu'ailleurs, sur ce théâtre éclatant où ce que l'on convoite est d'un si haut prix, puisqu'il semble qu'il n'y ait nulle autre part de fortune qui vaille, et

de gloire non plus. Le triomphe enivre, là où il le faut prendre sur tant de rivaux infatigables, acteurs, spectateurs brassés ensemble et d'un génie moqueur. L'âme y paraît donc plus riche en nuances, qui semblent aussi plus délicates. Et le nœud plus difficile à dénouer de servitudes étroites et de passions ingénieusement impérieuses avec l'intime liberté des âmes, attache par un intérêt plus pressant...

J'avais passé quatre ans sans voir Daste, espace de temps pas long en somme, et qui a suffi pour accentuer nos différences, sans nuire à notre amitié vieille et jeune, de telle sorte que chacun de nous considère par moments son camarade avec un sourire amusé.

Je suis pour lui un lointain ermite, dont les idées sont curieuses. Et j'avoue qu'elles doivent forcément dater, par la distance, sinon par le temps, de vingt ou deux cents lieues, c'est tout un, hors du foyer solaire !... Il m'a frappé parfois sur l'épaule avec une affectueuse condescendance. J'ai admiré son esprit rapide et son enthousiasme toujours prêt pour quelque admirable nouveauté, éclose du matin, passée le soir... Il me concédait qu'on s'engoue vite...

— Par subtilité? lui disais-je... Par badauderie, ou scepticisme?...

— Un peu de tout cela, il le faut bien !

— Il me semble que oui... Je vois d'ailleurs que rien ne vous étonne, à juste titre, ma foi ! Mais ce serait une sagesse un peu trop sèche et dénuée de grâce si l'on en restait là !... Mieux vaut s'émerveiller, au bout du compte... ainsi que tu le fais...

— A trop bon compte, n'est-ce pas?

— Peut-être...

— C'est-à-dire oui ! Eh ! que veux-tu? C'est l'air de la ville et de l'époque... Une indulgence gouailleuse tempère nos jugements les plus stricts, comme il y a toujours dans nos enthousiasmes un grain salubre d'ironie, ou deux. Par là, nous décidons avec confiance si ce n'est justement... Dans les chefs-d'œuvre donc qu'on nous déballe, — il en faut un par jour, pour qu'on en cause, — nous savons de reste, parbleu ! qu'il doit se mêler pas mal de clinquant, du frelaté où nous arrivons à trouver le goût du naturel, et des vieilleries refardées, qui durent ce que dure le plâtre d'un visage. Mais on court chance de nouveautés délicates, par aventure d'une exquise saveur... Et puis, si l'on se trompe, la belle affaire ! Qu'importe, puisque le goût est flatteur?... Et puis, à chaque jour suffit sa peine, et son plaisir aussi...

— C'est péremptoire ! Tu ne te blaseras point, cher ami...

— Non, certes ! Nous varions trop bien nos plaisirs ! On passe de l'un à l'autre si prestement, qu'ils nous sont toujours nouveaux et divers... On prend le ton, ainsi qu'on le donne... Moutons de Panurge, me

diras-tu?... Où l'un a sauté, les autres sauteront, mais chacun croit qu'il y a couru des premiers, parce qu'il le voulait, et pour qu'on suive. Il faut donc se hâter !... Tant de cervelles excitées pétillent, qu'il y a comme un grésillement continuel d'idées plus ou moins lumineuses, mais partout répandues, où chacun allume ou bien ravive l'esprit qu'il a... Tu ris? Le jeu est charmant, vois-tu !

— Comme tu t'es bien acclimaté !

— Oh ! parfaitement et c'est facile ! Ce qu'on apporte ici de provincial s'y consume bien vite... J'ai perdu presque l'esprit de retour... Sauf quelque courte fuite, de loin en loin, à ma maison du bord de la mer, d'où me revient parfois, je l'avoue, comme un rappel furtif de souvenirs, un reproche amical d'eux, si tu veux, dans mes moments d'ennui.

— On s'ennuie donc chez vous?

— Oui, quelquefois... Ta vie de rustique doit te peser aussi.

— A des moments...

— J'aurais voulu te la voir quitter. Mais ma femme dit sérieusement que tu avais fait ton choix dès le berceau, que tout est bien ainsi, et j'ai fini par le croire... Tu te jugerais en exil chez nous, serait-ce dans le plus somptueux des hôtels, sinon même dans la plus riche cité de livres, et au cœur de la ville, près de Notre-Dame ou devant ce Louvre où nous avons passé de si belles heures, dans notre jeunesse d'hier... Es-tu sûr que tu n'aurais pas mûri mieux, donné mieux de toi-même, avec plus de facilité et d'éclat, et je ne dis pas plus avantageusement, ce qui est indiscutable? On trouve à choisir tout ce qu'on veut, dans cette ville inventive, la solitude à côté du monde et jusque dans le monde, où les gens aimables se devinent et savent se trouver, les esprits charmants et les esprits rares, qui sont chez eux ici, jusqu'à des amis vrais, puisque nous t'y voudrions... C'est l'un des beaux séjours de la terre et tu le dis toi-même... Tu as raison, je le veux bien, à ton compte, puisque tu mènes à souhait ta vie. Je n'ai pas tort non plus... Conviens donc, conclut en riant mon ami, que nous subtilisons à merveille. Trouve-moi un goût plus exercé pour une savante cuisine, une aussi libre facilité de plaisirs, les permis et les autres, un choix aussi commode, aussi large dans les relations, entretiens, dîners, concerts et spectacles de toutes sortes et pour tous les arts, et en amours donc !

Suite du livre...

J'ai revu chez ces amis leur cousine, que Daste m'avait voulue pour compagne. Je l'ai revue dans l'épanouissement de son être et

l'éclat de l'été. Six années de nos deux vies divergentes n'ont pas aboli quelque attrait du cœur, tout en accentuant les différences qu'eût fondues une affection plus profonde... Je ne l'abordais pas sans embarras. Mais elle est bonne, elle a de l'esprit, et m'a dit :

— Je suis ravie de vous voir. Ma cousine Daste, sincère Éliante, m'a donné de longue date une curiosité de vous qui fut vive, et qu'elle a teintée de son affection. Nous aurions pu faire bonne connaissance, à notre rencontre d'il y a six ans, mais votre départ fut si rapide !...

— C'est vrai, trop vrai !

— Oh ! vos raisons, je les connais bien, étaient bonnes, et elles étaient les miennes aussi... Savez-vous, mon beau monsieur, qu'elles me laissèrent un certain dépit? Point de fatuité ! Pas pour longtemps !...

— Quant au mien, madame, il a duré ! Mais ce fut contre moi.

— A la bonne heure !... Nous pouvons, je pense, à l'heure qu'il est, nous en expliquer en amis... Nous manquions de souplesse... Voyez un peu ! Supposez-vous plus flexible, vous vous convertissiez pour me plaire à l'existence où je fus formée en naissant, la seule que j'aime, la seule même que je puisse m'imaginer supportable. Et vous m'auriez pu, par degrés, conduire, si j'avais été moins imparfaite, à une autre forme de la vie. Je vous la concède bien mieux remplie, plus libre, plus riche en soi, plus belle enfin. Mais elle paraît, cette forme-là, d'un sérieux terriblement imposant à une femme telle que moi... Vous fûtes sage, m'a-t-elle dit en souriant.

— Il y a de sottes vertus, quelquefois !

— Peut-être !... Le malentendu, de vous à moi, aurait été une chose grave. Nous aurions dû naître plus près l'un de l'autre, je l'ai parfois pensé... Notre amitié, à défaut de mieux, se fût faite aisément... Et peut-être aussi un bel amour, comme on dit qu'il y en a !... Mais nous étions, hélas ! gens de raison... N'est-il pas singulier que je vous parle ainsi?... Pourquoi m'en cacherais-je? Il n'y a rien là qui soit pour nous exalter l'un ni l'autre, nous désoler non plus, rien d'où s'échappe un esprit troublant. Mes antipathies et mes amitiés sont pareillement sans équivoque... Resterez-vous longtemps parmi nous?...

— Peu de jours encore.

— Votre maison, vos champs vous rappellent?...

— Très instamment.

— La monotonie vous en est légère?...

— Je ne l'y trouve pas...

— Il est vrai que votre pays est très beau !... Et puis vous la

chassez loin de vous, rien de tel pour prendre intérêt aux choses et braver l'ennui. Mais ceci exige beaucoup d'esprit, je n'y pouvais prétendre... Nous parlons ici souvent de vous... Je vous ai suivi, cherché dans vos livres. On s'y peint, vous savez cela mieux que moi, ingénument ou complaisamment, et quelquefois d'une autre façon qu'on voulait. Il y a des portraits où l'on se pavane et qui sont à fuir. Il y en a qui sont curieux ou qu'on aime... Mon cousin Daste, qui dit vous connaître et vous aime, vous donne comme un homme particulier...

— Il exagère beaucoup !... Je ne prétends à rien de singulier, je vous assure, et serais fâché d'être inimitable... Chez vous, je me tais pour écouter... Mes houseaux, chez moi, ne me différencient de personne parmi mes voisins, pas plus que beaucoup de mes pensées, qui sont simples et appliquées à ma vie... S'il m'en vient de belles, c'est par hasard, au hasard du jour ou d'un sentier pris, et elles sont telles de leur naturel, la pure image ou reflet des choses regardées en chemin. Je les accueille aussi simplement qu'elles viennent et sans m'en savoir gré, curieux seulement de les parfaire, c'est d'ailleurs un souci...

— Mais si, vous êtes singulier ! m'a-t-elle dit... Eh bien ! ne changez pas ! Vous auriez tort, et de plus vous y seriez maladroit, mais je ne crois pas que cela vous tente... Il y a si peu de gens intéressants ! Ceux qu'on nous donne pour originaux sont la plupart du temps des prétentieux... Un honnête homme dans son naturel, la rencontre, je gage, n'en est commune en aucun lieu du monde ; elle est bien rare ici...

— Et pourquoi?

— Vous vous en doutez bien ! Il y a des gens charmants à foison, bon nombre même au-dessus du pair... On s'outre et l'on se farde malgré soi. Le voisinage des chefs de chœur, l'envie d'être noté au-dessus de la foule, l'esprit qui rend écho, les beaux yeux caressants excitent à une émulation qui n'est pas heureuse toujours, et qui multiplie les copies fades... Pour nous autres femmes, l'encens nous gâte, mais il est doux, si peu qu'il nous enivre, pour tant qu'on soit blasée et parfois même excédée !...

— Ennui de reine?

— Voudriez-vous me flatter?... Je fais une pauvre souveraine et qui s'ennuie parfois en effet : le monde est monotone ! Il m'arrive de me dire, à des moments intimes, que je vaux mieux que ma vie au fond, quoique je n'aie rien à en cacher, Dieu merci ! et pas même devant mon miroir, je veux dire quand je suis seule avec moi et les yeux dans les yeux. Je m'accommode à merveille, au reste, d'une

existence qui a des agréments, dont je ne puis me passer... Laissons cela ! Ne reviendrez-vous pas de loin en loin?

— Que sais-je? madame.

— C'est que vous avez ici des amis, je voudrais que vous n'en doutiez point.

— Comment pourrais-je en douter, madame? ai-je dit en baisant sa main.

— Il ne faut donc pas les mettre à l'épreuve d'une absence définitive ou trop longue. Ils vous en voudraient d'être oubliés...

Les paroles, le son de voix, la grâce et le visage de cette aimable femme m'ont suivi jusqu'ici... J'accueille et rends comme elle me fut donnée cette amitié délicate, peut-être fugitive et cependant teintée de tendresse, à coup sûr sans danger. J'y songeais au départ et, tout le long du voyage, avec une émotion reconnaissante et flatteuse à la fois, et cependant j'étais impatient d'arriver, heureux de mon retour. La maison s'est ouverte à moi comme elle fit il y a dix années dans la même saison et presque jour pour jour. Ma mère m'y attendait alors, avec mes vieux amis...

Ces amis me sont toujours attentifs. Je les trouve, aux heures, plus fréquentes qu'autrefois, où j'ai le cœur lourd de solitude et de tristesses passées ou actuelles. Au marquis, à M. Le Cervier, s'est adjoint Rustique, mon cher poète, de qui j'aimai le génie naissant, aujourd'hui mûr, en fleur et en fruit tout ensemble. Il a séduit par son esprit éblouissant le génie sévère de M. Le Cervier, l'esprit plus familier du marquis, l'un et l'autre par son beau caractère.

X

Trois années passèrent encore, semblables à celles qu'elles suivaient. Il en aima comme il avait fait la liberté quelque peu sauvage, les obligations et les plaisirs simples, sans être rebuté par le détail des tâches qu'il fallait marquer à ses manouvriers, des pensers domestiques, d'un voisin prolixe à écouter, d'avis ou d'instructions à rabâcher pour des cervelles obstinées ou dures, où les idées entrent peu à peu comme un coin dans du bois et par coups répétés. S'il y vaquait tantôt distraitement, tantôt avec ennui et impatience, il y trouvait au fond de l'intérêt, ainsi une utilité positive, selon la tradition paternelle.

Les travaux où il assistait de la terre s'ordonnaient en tableaux grandioses, en un poème de tous les moments, aux soins renaissants et toujours nouveaux, tissés par les saisons. La majesté de la Création

signifiait aussi la noblesse humaine, dans les plus pauvres visages qui passent et les plus humbles syllabes du livre. Il en trouvait la dignité mieux imprimée dans les traits rugueux, la face basanée des paysans, qu'aux figures vulgarisées de la ville, révélatrices de soucis plus ternes. Et le bouvier traînant ses sabots par les ornières d'un chemin bourbeux, quand il appelait à lui d'un grand geste, l'aiguillon pointé vers leur frontail, ses bœufs traîneurs d'un chariot rebelle, prenait vraiment visage de roi ; comme le laboureur aux mains pleines de grains paraissait porter dans ses paumes la loi de la terre, tout le passé et tout l'avenir, les grandeurs bibliques et pastorales et les idylles dans les épopées...

François avait pris foi en lui-même. Les nuées dont s'était obstruée sa pensée se dissipaient au contact des choses. Il voyait jusqu'où il pourrait atteindre au prix de l'oubli total de lui-même, et aussi d'une obstination nécessaire pour vaincre les difficultés du vrai une à une et s'y hausser légitimement. Il n'oubliait pas que de bien autres génies que le sien, aux prises avec les aspects superbes et l'esprit de la vie, ne font jamais qu'élever l'insuffisance à les dire. Mais il entendait de porter la sienne au plus haut point qu'il pourrait.

Mesurant ainsi l'œuvre entreprise et ce qu'il en réalisait coûte que coûte, il put se dire satisfait en somme. Dans quelque page qu'il avait tracée comme il eût fait d'un labour rebelle, ou notée sans aucune peine en marchant, la beauté du réel avait jeté le reflet ou l'ombre, si l'on aime mieux, des splendeurs... Et la connaissance facile des choses amassée jour à jour, des gens aussi dans leurs pensées vraies, lui venait d'elle-même... Comme François était jeune encore, il ne laissait pas de bâtir ses châteaux en Espagne. Dans sa vie franche et un peu rude au grand air, assez grave et même mélancolique à ses heures, du reste, n'en jouissait-il pas à plein cœur? — il aimait à projeter ses mirages : c'étaient, ainsi qu'en son plus beau temps, les fastes d'une existence toujours pareille et cependant élargie, éclatante d'œuvres et de bienfaits, mêlée au songe plus vague et plus doux de quelque tendresse fidèle, d'un amour rare et pourtant comme une plaine d'épis.

...Ces années furent fécondes. Il apprit à voir avec piété et par là perça plus profondément. Il goûta ainsi dans sa plénitude le contentement du labeur en ses moments heureux, se sentit dans son droit ! Moins que jamais il se soucia de la ville. Il put ne point s'affliger d'échecs, s'étonner du silence... Le monde n'était point là pour caresser une vanité toujours délicate ou la blesser au vif. Dans ce

monde où les rivaux sont en foule, chacun voulant pour soi tout l'éclat, parce que n'importe quel prestige y confère le privilège fastueux des plaisirs, nul doute qu'il n'eût souffert davantage à demeurer obscur. Il se fût mal défendu d'envie, tout au moins d'amertume, contre des rivaux plus favorisés classés naturellement à leur rang ; pour rétablir un juste équilibre, il se fût porté dans sa propre estime plus haut certainement qu'il n'est séant. De là, probablement, du ridicule, et du dépit chagrin !... Il lui manqua les échos flatteurs. Mais il fut touché par aventure d'un remerciement venu de loin. Quelque inconnu voulut témoigner d'avoir trouvé dans sa pensée le mot de sa pensée plus confuse, s'être ému dans sa tristesse ou sa joie, d'avoir vu par lui la beauté du monde...

Il allait souvent chez le marquis. La maison de M. d'Andouins, aujourd'hui passée en des mains quelconques, fait un castel modeste et pourtant d'un bel air. Ses murs ont pris la couleur de l'âge, là où le lierre ne les revêt pas... L'écusson sculpté avec la couronne et la devise des marquis d'Andouins : *Pain pour tous!* règne avec une hautaine mélancolie sur le cintre de la porte médiane, dans la façade de cette demeure, le plus souvent fermée. Ses grands toits de tuiles et ses trois tourelles, ses croisées à mascarons et meneaux attirent le regard.

On l'a bâtie sur une terrasse façonnée de main d'homme, aux quatre talus en rectangle, au milieu d'une lande et sur un vaste plateau. La vue est ample autant qu'on le peut souhaiter. Le regard s'en va du Levant au Nord, sur l'étendue du Pont-Long, au couchant sur les collines houleuses. Et cela figure quelquefois la mer, dans les crépuscules nuageux de novembre ou quand les brumes couvrent les basfonds...

Mais le Midi fait le plus beau du royaume : là sont les monts plus lointains, plus grands, rangés sur un plus vaste hémicycle, avec des premiers plans de coteaux abaissés, des vallées plus profondes, qu'on ne les voit régner de Pau même, de sa terrasse fameuse... La lande unie offre quelques plis en son manteau de bruyères roses et d'ajoncs d'un vert-noir, qu'étoilent leurs milliers de fleurs jaunes. Et des champs clos de haies, des prairies fermées d'arbres, quelques îlots de pins élancés en parsèment la superficie, étendent plutôt qu'ils n'atténuent la nudité et l'ampleur du site... Le plus beau palais semblerait petit, plus mesquin même par prétention de grandeur que les métairies cossues ou chétives qui fument çà et là... Quant au manoir, ce plateau sévère qui tombe en promontoires sur l'autre lande et les vallées sous-jacentes, ces monts sublimes sur cet horizon infini

réduiraient à rien ses murs pourtant hauts et son architecture qui a sa beauté, sans les chênes de deux avenues parallèles qui mènent aux terrasses et dont il est encadré, sans les massifs, le parc qui l'étayent...

François y allait chercher le réconfort d'une affection quasi paternelle et la bonne humeur d'un hôte attentif. Le marquis d'Andouins n'avait rien perdu d'une grâce d'esprit à l'épreuve des ans. S'il consentait à vieillir, c'était, disait-il, par ses dehors, n'appelant point vieillir l'amitié devenue plus grande de sa demeure et le goût d'une réflexion plus intime, ni de se retirer peu à peu du monde, en appelant ses amis à soi... Ainsi sa maison restait ouverte et sa table entourée, sa conversation toujours amène, sur un fond plus sérieux. Il se portait à merveille et soignait sa personne ainsi qu'il est séant... Il assurait qu'il saurait se clore un jour s'il devenait pénible à supporter par quelque infirmité répugnante, ou trop morose ou quinteux d'humeur, mais qu'il opposerait le plus loin qu'il pourrait la figure d'un gentilhomme aux disgrâces de l'âge...

François faisait plus de cas, peut-être, de l'intelligence puissante et réfléchie de M. Le Cervier que de l'esprit charmant du marquis. Il s'épanchait plus familièrement avec l'un, écoutait mieux, répondait à l'autre avec un intérêt plus profond. Dans l'amitié qu'il avait des deux, dans le respect égal, entraient de même plus d'abandon avec l'un et d'attention envers l'autre. Il n'était pas loin d'admirer la vie austère de M. Le Cervier comme un exemple imposant. Il voyait comment ce médecin se mêlait activement aux hommes et l'accord, penché sur leur souffrance à leur chevet de fièvreux, de la compassion, du savoir en lui. De même accordait-il sa foi avec sa science, sa philosophie avec l'une et l'autre, et non point sur quelque échafaudage d'arguments superposés avec art, mais par des vues de bon sens. Il n'oubliait jamais qu'il touchait la terre, tout porté qu'il fût à subtiliser par fécondité, qualité d'esprit. Les biens, qui font en somme, par-dessus nos maux, l'état de la vie, s'équilibraient en son esprit sage avec ces maux à guérir, et c'était tout naturellement qu'il remplissait l'entre-deux, selon une fameuse pensée... De même encore avait-il appris à rabattre les hauteurs d'un caractère superbe sous l'humilité du chrétien.

François menait avec le marquis des entretiens un peu différents, mieux chargés de mémoire, de par un cousinage lointain étendu à plaisir, et surtout de par la familiarité fraternelle qui avait lié M. d'Andouins et M. de Port-Hault. Il aimait à feuilleter avec lui ses archives de famille, à revoir à travers les souvenirs de son vieil

ami les figures des siens, de qui personne que celui-ci ne parlait à François, depuis sa mère morte... Le marquis savait aussi mille choses de leur pays qu'ils aimaient tous deux, de son histoire, traditions et légendes, qu'il recueillait pieusement pour les enchâsser, comme en un reliquaire, dans le rythme de quelque chronique d'épée ou dans les stances d'une églogue facile. A ce génie gracieux de poète, plus touché par le sourire des choses, M. d'Andouins avait de tout temps le souci noblement altier de lui-même, avec une imposante bonhomie... Il offrait ainsi le curieux visage et l'attitude d'un gentilhomme qui resta un peu à l'écart du siècle, non par inintelligence, ou dépit, mais parce qu'il n'y pouvait s'utiliser par des moyens, pour des fins vulgaires, et qu'il n'eût pas voulu !... Son génie lui interdisant les grands actes comme les sublimes pensées, disait-il en souriant, au moins pratiquait-il, du mieux qu'il le pouvait, les traditions amènes et l'élégance lettrée d'un temps peut-être pas meilleur que nos jours un peu ternes, mais où il y avait des loisirs aimables et de l'esprit du plus fin... Ainsi, dans son langage et ses manières, son attitude et ses goûts, réalisait-il avec aisance le type un peu convenu si on veut, cependant si beau dans ses vrais modèles, et qui fut si facilement héroïque, du Français de cour et de terroir...

Chez lui donc, François vivait à sa guise, comme en sa propre maison. Il y contentait, le temps qu'il voulait, son double dessein de retraite et d'agréable entretien. Il y allait quand il était las d'être seul, quand il voulait se reposer d'un travail poussé jusqu'à son terme ou pour en ébaucher un nouveau, pour se distraire, pour se souvenir et quelquefois oublier !... Il s'enfermait dans l'appartement, dans une haute et vaste bibliothèque à quatre baies, nantie en toutes sortes de livres et surtout en *Mémoires*. Il y pouvait passer sa journée, s'il n'aimait mieux courir les guérets à la chasse, ou arpenter en ses songeries les terrasses et les avenues devant le plus beau des paysages, de manger dehors et sur le pouce, pour mieux s'attarder le soir en propos, à la table toujours bien servie du marquis... Il s'y plaisait surtout en hiver, tout se faisant austère et plus grand, pour ses yeux, toujours épris des espaces qu'illimitent les nuées et les brumes, attentif au dessin puissant, quoique estompé, des bois roux et sombres, à la structure et au port royal des vieux chênes qu'accuse la nudité des branchages, immobiles comme une ramée de granit.

Là tout ensemble, il était charmé par la grâce qui persiste sous cette âpre grandeur, des mousses sur le chaperon d'un mur qui penche ou sur la margelle d'un puits, des lierres qui enlacent quelque tronc d'arbre mal étouffé, vivace en sa gaine, ou qui tombent sur

l'auvent d'un portail... Dans ce pays de chemins tournants, à l'écart de la ville, dans ce castel blasonné sur ses pierres et hâlé des murs comme un vieil homme, en ces salles aux boiseries sévères ou aux tentures noblement fanées, parmi les portraits des seigneurs morts, près de l'hôte amical, François éprouvait le charme étrange d'une solitude quasi légendaire, regardée ainsi qu'en un poème, et d'un retour des temps... Il retrouvait en rentrant chez lui, une autre solitude plus familière et toujours bonne, par des chemins mieux aimés encore, le bon train rustique de sa demeure, ses habitudes fidèles et le ménage des champs...

XI

Un soir, vers le milieu de septembre, il s'en revenait à la maison. François se trouvait las et mal en esprit..., assez triste, il n'aurait su dire pourquoi. Il y a de ces jours où la vie pèse comme un ciel sans lumière, par tous les ennuis ramassés d'elle, deuils anciens, désillusions et soucis, nuées qui se font opaques sur l'âme, pluie de cendres dont elle est offusquée...

C'est pourquoi il était allé à la chasse. Tout jeune, il l'avait aimée passionnément, depuis le temps où, petit garçon, il y suivait son père : chasse pédestre, telle qu'on la pratique en ce pays divers et montueux, chasse familière ainsi qu'il sied en nos bois sans gardes et sans clôtures, en nos champs où travailleurs et passants s'abordent et s'attardent à deviser dans le langage natal ; c'est celui qui sonne à nos foyers, par les rues des villages, dans nos jardins et sur les sillons béarnais ; nous la pratiquons tous... La chasse donc, d'aller devant lui sans chemins, d'aérer ses pensées, l'ampleur des tableaux, la beauté des sites, agissaient presque toujours sur François, en ses tristesses ou ses moments ternes, à la fois comme un calmant et comme un tonique souverain pour le remettre en lui...

Il ne cachait pas ce goût de rustique ou de braconnier, comme on voudra. Il avouait que l'arrêt du chien sur une proie patiemment suivie dans les lacis de sa fuite, d'un coq de perdrix poussé au ferme, d'une bécasse qui ruse en piétant, lui faisait encore battre le cœur, son carnier rempli le comblait d'aise, de même un beau coup double ou un coup de longueur... Mais la chasse restait pour lui, avant tout, une claustration en soi vagabonde, la liberté du rêve à l'essor, des pensées butineuses, la contemplation joyeuse ou grave et l'intimité avec la nature, la vie affluant à lui de partout, dans sa grandeur tranquille...

Il disait que son fusil et ses chiens l'avaient conduit en des coins sauvages où son bâton de marche ne l'eût pas fait, par les ravins où un ruisseau tinte entre des murailles de fourrés, de marche en marche, sur l'escalier des sentiers... La chasse l'avait penché sur des fontaines, pour y boire à longs traits, arrêté devant les grands espaces, et enivré d'air et de solitude, de méditation et de mouvement... Il y avait appris aussi bien des choses sur l'existence paysanne, à s'entretenir avec tel vieil homme bien instruit des mœurs des animaux, de la vertu des plantes et dans la science des présages du temps, vivant récepteur de ces recettes, oracles et proverbes, où se formule la sagesse rustique. Il avait aimé d'être accueilli, s'il y frappait pour s'abriter d'une ondée, en quelque maison au bord du chemin dans un pli de colline, capitale du plus paisible royaume, entre son champ, sa vigne et son pré... S'il avait surpris là du sordide, ou deviné des misères, il avait vu mieux dans la plupart, à savoir que la vie est partout belle de ses largesses pour tous, que nous la compliquons bien pauvrement, et ce qui peut tenir de bonheur et quelquefois de noblesse d'âme entre quatre murs blanchis à la chaux, devant un âtre d'argile ou de pierre enfumée... Tel matin d'août, où il avait erré par la plaine, au son des cloches sonnant pour les messes, dans les villages voisins, lui avait donné un contentement de liberté heureuse et de paix, satisfait jusqu'à la plénitude...

Mais en vain avait-il marché ce jour-là, impuissant à secouer son atonie d'âme. Il pensait à sa jeunesse, échappée presque entière et sans qu'il y eût pris garde, sans incidents ni bonheur non plus, depuis que sa mère l'avait quitté, à son labeur qu'il trouvait lourd et stérile, aux justes tendresses qui lui manquaient...

La pesanteur d'un jour monotone endormi sur les choses, et si morne qu'il avait semblé crépusculaire, dans un gris-vert stagnant, l'accablait de tristesse... Il errait pas à pas, peu pressé de rentrer, sans autre souhait que de gagner la nuit, de dépêcher enfin cette journée léthargique, telle qu'on en rêve sur quelque planète sans joie.

Un vieil homme qui gardait des bestiaux se rencontra près d'un bouquet d'arbres :

— Serviteur, monsieur de Port-Hault ! dit-il.

— Salut, Michel ! répondit François.

Ils se tendirent la main... François, sans doute, aurait préféré de brusquer la rencontre, dans l'esprit où il était, mais il lui fallait répondre à des paroles civiles, et du reste il faisait cas de cet homme, qu'il connaissait très bien...

C'était un paysan de haute taille et d'un grand air de dignité simple, tel qu'on n'en voit plus guère. Il frappait par l'autorité de son âge, ses cheveux blancs, et ses yeux gris-bleu qu'ombrageaient des sourcils touffus sous le béret avancé, sa face rasée et son fin sourire, le calme du langage et du maintien. Ce vieillard tenait bonne préséance au village prochain, avec un foyer bien établi, et des champs qu'on vantait, chef patriarcal d'une famille dont les cadets et les filles avaient essaimé l'un après l'autre, dans les meilleures maisons d'alentour... Il gardait la haute main dans la sienne, tout en laissant faire son fils aîné, qui la gouvernait avec sagesse, en le consultant et rendant compte. A cet homme, qui avait dirigé pendant longtemps sa commune, connu et débrouillé plus d'une affaire, on attribuait une renommée d'arbitre aussi probe qu'il était sûr et le don du juste commandement... Il était en effet d'un temps où les hommes de son état et de son caractère étaient suivis avec déférence. Il vieillissait ainsi... François lui trouva l'air d'un roi d'Homère, à le voir grand et droit dans la plaine, son aiguillon tenu dans la main comme un sceptre, au milieu de ses bœufs.

— Je suis content de vous voir, fier et ferme toujours, tel qu'un arbre sur qui les vents n'ont pas prise, lui dit-il avec cordialité.

— Oh ! l'arbre sonne creux, dit le vieillard. Il ne faudra pour l'abattre ni beaucoup de vent ni beaucoup de temps... Quand Dieu voudra ! fit-il avec calme... Je marche encore bien, grâces lui soient rendues, pour un homme qui est sur ses quatre-vingts !... Vous n'avez pas fait mauvaise chasse?...

— Assez bonne, en effet, dit François.

— J'aimais aussi la chasse, en mon temps ; je tirais assez bien ! Mais j'ai pendu le fusil au clou voilà bientôt vingt années, quand la vue a baissé... Il y a vingt ans, au temps des passages, trente cailles, c'était une prise facile, sans compter le lièvre ou le perdreau, dans une journée de chasseur. En mon jeune âge, c'était mieux encore. Et j'en ai fait des enjambées et des tours, en long, en large, sur le coteau et la plaine, sans préjudice du travail, au reste : *Jamais chasseur de son métier ni pêcheur de ligne n'ont acheté ni champ ni vigne.* Vous savez le proverbe?...

— Pour vous, vous aurez fait bonne maison, dit en souriant François.

— Mon père a bâti, j'ai agrandi... Mon héritier continue... Tout nous est venu bien, en prenant peine, avec l'aide de Dieu.

— Voilà de la sagesse, elle devient rare, dit François.

— Que faire de bon, d'abord sans cette aide, sans prendre peine et sans prévoyance? dit le vieillard, en hochant la tête. Mais les

temps changent et les hommes aussi !... Déjà votre père me disait, or il y voyait clair, ne trouver plus beaucoup de gens vrais, d'hommes simples, comme il les appelait.

— Oui, la simplicité disparaît, et la reconnaissance avec elle... Nous aurons vu passer bien des choses, des meilleures, des mieux éprouvées par le temps. On les remplacera mal, lui dit François, non sans amertume !...

— Il reste du bon, s'il y a du méchant, dit le vieux !... Qu'est-ce qui l'emporte, et qui peut savoir?... On vit plus facilement, mieux qu'autrefois, à peu près tous atteignent au pain. Aussi ne partage-t-on plus un œuf ni une sardine grillée, comme je l'ai vu faire, poursuivit-il... Le travail s'est rendu, c'est vrai, plus facile, mais l'aime-t-on?... Il y a des machines pour faucher, faner, pour couper le froment, et le laboureur peut se promener derrière la charrue sans avoir à la gouverner de ses bras, pourvu que ses animaux soient bien conduits... La terre rend-elle plus? On dit que oui... J'ai vu pourtant de fières récoltes, des années plus sûres, et des champs d'épis qui mûrissaient devers la Saint-Jean, comme une gloire de Dieu... Nous donnions tout ce qu'elle demande à la terre, trouvée basse aujourd'hui. Nous l'aimions, nous autres, et maintenant?... Les champs sont bons pour les imbéciles, pour les endormis, ceux qui ne savent pas, qui n'ont rien lu ! L'Amérique, la ville, à la bonne heure !... Voyez comme la valetaille est arrogante !... Ah ! pour commander, tous sont bons ! Tous sont libres, ils vous jettent au nez ce mot-là, et si tu n'es pas content, « bonjour maître, il y a des places ailleurs... » Que dire à ces gens qui en savent tant, comme à ceux qui les flattent?... Alors, nous autres, nous étions des ânes bons à bâter?...

— Je crois sans peine, dit François, que votre temps valait mieux...

— Il y avait plus de crainte. Les enfants se taisaient lorsque le père avait à parler et l'un suivait qui savait conduire... On riait avec cela, on chantait fort et l'on vivait au mieux entre voisins... Gagner sans travail, courir le monde, envier et grimper sur le dos d'autrui, comme on veut maintenant, est-ce donc être habile?... Toute crainte s'en est allée de chez nous, poursuivit le vieillard, à commencer par celle qui maintient tout, celle de Dieu qui est pourtant le Maître, qu'on le reconnaisse ou qu'on le nie... Témoin ce qu'Il donne et ce qu'Il retire, les fruits qu'Il fait croître, ou qu'Il ménage, témoin nos misères, témoin les fléaux et témoin la vigne !... Comme elle est malade !... Jusqu'aux chênes dont le feuillage moisit, dont les rameaux se dessèchent. Quand les chênes

dépérissent au bois, tout n'est pas bien dans les os de l'homme... On trouve des remèdes? C'est très bien fait. Mais le remède monté sur le mal, survient un autre mal qu'il faut combattre, et mal sur mal, ce n'est pas santé, comme on dit...

— Mais c'est le progrès ! dit François...

Ils se turent. Le vieux laboureur, qui se piquait de sagesse, souriait à ses dires complaisamment, et François, qui l'approuvait au surplus, suivait sa propre pensée. Après un silence, l'autre reprit :

— J'ai plaisir à parler avec vous de ces choses, comme je faisais avec votre père, M. de Port-Hault ! Nous nous entendions bien... J'étais son homme pour plus d'une affaire. Il renvoyait à moi pour les accorder les gens de ma commune, quand ils avaient quelque différend, j'étais son expert accoutumé, l'arbitre qu'il désignait dans les débats de famille et les projets de partage. Je l'informais sur les gens, les choses, et je prenais ses avis. Il voyait juste en tout...

— Il m'a manqué bien tôt ! dit François.

— Il semblait fait pour une longue carrière, mais nos jours à tous sont marqués d'avance. Il serait content de vous, monsieur François, toutefois sauf un point, dit le vieillard en souriant.

— Et lequel, Michel?

— Vous vous en doutez bien !... Ni lui ni votre mère, cela est sûr, n'aimeraient vous voir seul...

— Bah ! dit François, je vis bien ainsi... Rien ne presse...

— Assurément, quant à mal choisir, c'est toujours trop tôt, repartit le vieux, mais pourquoi tarder, pour un bon choix? Excusez-moi de parler ainsi... Il me semble que vous devez avoir la volonté de transmettre un nom comme le vôtre et de peupler la maison. Vous êtes jeune, c'est le bon moment, on voit ses enfants grandir et, si l'on vient à l'âge où je suis, je vous assure du contentement que l'on a de réunir dans les jours de fête une belle tablée de famille, surtout si l'on a su, mais ça devient difficile, la tenir en accord... J'étais marié à vingt-quatre ans... Vous en avez trente-six, je pense?

— J'y touche, en effet, dit François.

— C'est ce que je comptais... L'été de l'âge !... L'homme est alors en esprit et force, il sait ou doit savoir ce qu'il peut faire. Il garde encore quelques belles années devant lui, sans en avoir cependant à perdre, c'est le temps d'être heureux !... Comme je parlais à votre père, je parle à vous familièrement, trop peut-être, mais vous le prendrez bon... Si j'osais?...

— Quoi donc, Michel?...

— J'en sais une, dit-il en pesant ses mots... J'en sais une, répéta-

t-il lentement... C'est une enfant que j'aime, elle n'est pas de bien loin... Je ne vois que vous pour lui convenir ; elle est si délicate et si fine ! A plus d'un gros huppé qui la recherche, elle a dit non sans examiner... Pense-t-elle, dans le plus caché de son cœur, à quelqu'un qui vous ressemblerait ?... Peut-être bien, monsieur de Port-Hault !... C'est une personne secrète, mais les yeux laissent échapper quelquefois ce que garde la bouche...

— Que voulez-vous dire? dit François, surpris...

— Je dis que ce serait une bonne chose, pour elle et vous... Je dis que j'y ai pensé plus d'une fois, par amitié pour elle et grande estime de vous. Et puisque nous nous sommes rencontrés... Justement... Sans vous commander, reculez un peu, monsieur François, avec vos chiens, plus près des buissons...

François recula machinalement. Une jeune fille venait vers eux qui ne les voyait pas, et il eut le temps de la considérer à son aise, car elle marchait lentement par un sentier dans la plaine et lui sembla pensive. Un chapeau de paille pendait à son bras. Un rayon de soleil horizontal, filtrant entre deux nuages, se jouait dans sa chevelure brune opulemment tordue et sur l'ovale d'un visage délicat animé par la marche. Assez grande et très svelte, son pas semblait glisser, si peu vite qu'il fût. Elle baissait un peu la tête, attitude probablement habituelle, mais ses grands yeux, par moments dérobés sous leurs cils, regardaient avec tranquillité. Elle semblait unir la vigueur nerveuse à la grâce de sa personne un peu mince, mais parfaitement harmonieuse, comme elle unissait, disait-on d'elle, à une réserve peut-être excessive ou timide, un esprit de décision lucide et de ferme raison. Elle s'arrêta court devant le vieillard puis, plus surprise encore, devant François subitement découvert. François salua, le chapeau à terre. Le vieillard, en portant la main à son bonnet avec une affectueuse bonhomie, sourit et dit :

— Salut, mademoiselle !...

Elle répondit :

— Bonsoir, Michel ! inclina la tête devant François et se déroba, émue peut-être...

François suivit d'un regard pensif la silhouette rapide qui s'éloignait :

— Voilà un aimable visage ! dit-il.

— N'est-ce pas, monsieur?... Je l'avais vue passer tout à l'heure, et je savais qu'elle allait revenir... Et voilà pourquoi je vous ai retenu au risque d'être importun ; elle a des champs et une métairie près d'ici où il faut qu'elle aille assez souvent. Soyez sûr que si

elle avait cru de vous rencontrer avec moi elle aurait pris par un autre côté... Je pense que le cœur lui bat un peu...

— La douce figure ! répéta François.

— Ne l'aviez-vous jamais vue?

— Jamais de si près, répondit-il... Cependant son air m'avait frappé à nos rares rencontres... Mais je la croyais non pas moins jolie, mais plus brune, plus grande et plus forte, d'un port de tête plus haut...

— Vous confondez avec sa sœur morte... La mort est entrée par trois fois chez elle, dans ces dernières années. Il y a des maisons où elle est familière, dit le vieillard.

— Ah ! je sais trop cela ! dit François.

— La voici seule avec sa mère, à présent...

François se tut, en effet frappé par l'air de mélancolique gravité, d'ombrageuse fierté, entrevu sur cette furtive figure. Il savait d'elle la vie de recluse près de sa mère âgée et l'extraction à demi paysanne, comme l'irréprochable dignité. Il lui vint un désir étrange de mieux connaître une âme pressentie profonde et limpide, sereine, mais peut-être un peu triste...

— Comment n'est-elle pas mariée? demanda-t-il.

— Je vous ai dit qu'elle est très délicate... Et je répète qu'elle pense peut-être à quelqu'un. A celui-là, je dis hardiment qu'il ne sera pas trompé de la prendre !... Je l'avertis aussi qu'il sache voir, et qu'il doit aller le premier vers elle, qui enferme ce qu'elle porte dans le cœur...

— C'est difficile ! répondit François.

— Oui, ce serait s'engager à fond... Mais je n'ai qu'une chose à dire d'elle, c'est qu'elle est bien née...

François se taisant :

— Il y a des différences, poursuivit le vieux... Je sais bien qui vous êtes... J'ai appris beaucoup près de votre père : nous parlions ensemble de beaucoup de choses, je me suis assis à sa table, il faisait cas de moi... Ses pensées, si justes qu'elles fussent et si simplement qu'il les eût dites, m'échappaient quelquefois. Alors, je sentais ces différences, je ne les oublie pas... Réfléchissez donc, monsieur François !... J'ai de l'amitié pour elle et vous... J'ai assisté à des conversations de votre père avec des messieurs de son éducation et de son rang, au moins à juger sur l'apparence. Il y en avait que je voyais être plus loin de lui que je l'étais moi-même, et vous me comprenez... J'aurai ouvert le sillon près d'elle et quoi qu'elle m'ait imposé silence et défendu de vous en rien dire, je l'ouvre près de vous... C'est que je pense que vous êtes faits l'un pour l'autre selon la vérité, conclut-il.

— Merci, Michel, et de tout mon cœur, dit François. Je suis de votre avis, et ce n'est pas d'à présent, sur ce qu'il faudrait faire... Il n'est pas plus beau qu'il n'est bon de vivre toujours seul et pour soi seul, c'est chose assez pauvre ! Ma mère me le répétait comme vous, et moi-même je me fais souvent des exhortations et des reproches sur l'état où je reste... Avec cela le bonheur me manque ! Quand des amis l'ont cherché pour moi, je les ai laissés faire, mais je m'y prêtais trop négligemment et j'en ai perdu des occasions qu'on m'a dit que je ne retrouverai pas... Mais je fis bien, peut-être, sans le savoir ! Merci donc encore !... Je connais vos jugements pour solides, et l'amitié pour cette jeune fille, je la présume facile et bien douce : il suffit d'avoir rencontré ses yeux... Mais ceci est très délicat ! Je ne voudrais pour rien au monde troubler sa paix inutilement, et vous ne voudriez pas que je le fisse. Évitez de lui parler de moi ! Passez sous silence notre rencontre avec notre entretien, et laissez-moi y penser...

— Bon, laissons mûrir ! dit le vieillard. Je suis content de m'en être ouvert avec vous, puisque rien ne peut sortir de là que de bon, s'il vous plaît d'être heureux, rien de fâcheux, si vous ne voulez pas donner suite, elle n'en saura rien... Serviteur donc, monsieur de Port-Hault !... Le cœur lui aura sauté quelque peu, en nous voyant ensemble, j'en suis bien sûr... Mais je l'en crois dans le fond heureuse et qu'elle s'endormira cette nuit avec la main dessus... Le bonsoir donc, voilà le soleil qui se cache. Il faut rentrer chez nous.

François le regarda s'éloigner... La couverture qu'il portait sur l'épaule en prévision d'une ondée, à la façon d'un manteau ployé, grandissait la stature demeurée ferme du bouvier patriarcal. Il cheminait d'un pas lent mais sûr, le dos courbé à peine et le chef droit, poussant ses animaux devant lui.

François se dit, en le suivant des yeux et tout en songeant à ses confidences, que cette figure était vraiment belle et frappée du sceau divin noblement. Enfant, il le voyait venir en effet plus d'une fois chez son père et il savait la haute estime où le tenait M. de Port-Hault. Lui-même appréciait la bonhomie tempérée de réserve, la politesse innée, l'esprit juste et le fin langage de cet homme resté simplement religieux dans sa sagesse limitée sans doute, mais pénétrante et sûre. Il s'était montré juste en sa vie comme il l'était dans ses dires. Avec quelques travers et préjugés, il retenait les qualités solides ou foncières, à les qualifier mieux, du terrien, sans les tares communes ; cela par un triple accord des plus rares, d'un cœur droit et d'une intelligence avisée avec l'état stable et respecté, avec l'ai-

sance héréditaire et presque l'opulence paysanne où il avait vécu. S'il n'avait point de pensées abstruses, il s'entendait en hommes... Si ce vieillard regardait en son existence, il devait la voir telle qu'un labour qu'il avait ouvré de ses mains patientes, fil à fil, sillon à sillon. Si l'ombre est toujours mélancolique des jours qui sont venus sur nos épaules, le fardeau ne l'en accablait point et cette ombre ne déposait dans son âme qu'une tranquille gravité d'attente...

François s'arrêta donc pensivement à ce conseil et cette ouverture inattendus qu'il eût laissés tomber comme proposés avec une méconnaissance totale de lui, s'ils lui étaient venus de tout autre. Il s'étonna d'y songer avec une étrange complaisance et que son cœur en fût presque ému... La tristesse qui avait pesé sur lui tout le jour s'en allait de son âme. Elle s'en allait de même du ciel, chassée avec les nuées en dérive...

Comme il advient chez nous très souvent, le couchant se faisait serein sur le soir. Le soleil large et sans rayons venait depuis un moment d'apparaître en une bande de lumière étroite, mais limpide comme un fleuve vermeil... Elle grandit, gagna dans l'espace à vue d'œil, le vent des hautes régions refoulant comme un radeau vers le sud, incurvant, creusant le long rivage et les fissures des nuages disjoints. Ce jour, si gris et lourd jusqu'à son terme, mourait en des splendeurs d'apothéose !... Dans la plaine, toujours si belle en sa grandiose ordonnance et amplifiée par le crépuscule, passaient des bergers et des troupeaux, hautes silhouettes sur des lignes blanches qui cheminaient avec rectitude... François se reconnut de là plus que jamais, de ces chaumes et de ces champs de maïs alternant autour des clochers par *campagnes*, ainsi que nous disons, et foulés tant de fois par son soulier de chasseur. Il se dit être du village là-bas, de sa vieille abbaye, et que cela, qui attachait son cœur, devait modeler son existence !... Combien souvent, en des soirs soucieux, les murailles de la bonne maison, plus belles sous les lueurs de l'occident à l'heure du retour, l'avaient ramené vers leur asile, comme un enfant repris !...

XII

Il rentra, s'assit à sa table et mangea de bel appétit, comme il faisait toujours, après une journée de fatigue. L'équilibre rétabli dans ses facultés par un repas abondant, car il n'était pas de ces gens qui se vantent d'être au-dessus de la nourriture, comme il disait plaisamment, remis par le repos, il s'entretint des travaux à

faire pour le lendemain avec ses domestiques, puis s'en alla songer à son aise par les allées du jardin...

Ce qu'éprouvait alors François de Port-Hault se résume dans l'étonnement. Il s'arrêtait en quelque sorte devant lui-même, en se disant qu'il fallait laisser ses pensées agir. Encore ne savait-il pas ce qu'elles lui proposeraient avec précision, s'il aurait à les écarter ou à les suivre, enfin s'il en pourrait augurer rien. Le terme même d'indécision ne convient point pour cette rêverie, confuse, mais où passaient, telles des brises d'avril, les effluves du bonheur qui vient.

Une jeune fille venait de paraître, à qui, certes, il était loin de penser, l'instant d'auparavant. Il connaissait son visage à peine, son origine et son nom, quelques dehors de son existence... Mais vraiment, et à s'interroger en conscience, n'avait-il pas songé à elle?... De rares rencontres, telles que celle-ci, non moins inattendues, non moins rapides, ne lui avaient-elles pas laissé le regret d'une vision aimable et fuyante?... Il s'effaçait pour laisser passer, en saluant bas, comme il venait de le faire, et le signe de tête était le même aussi, dont elle avait répondu... Rien de plus ! Le son de la voix restait le secret des lèvres closes, le regard s'était dérobé sous les cils...

Devinait-elle alors, puisqu'on disait qu'elle cachait des pensées émues, devinait-elle qu'en ses yeux à lui qu'elle sentait la suivre, une lueur brillait avec un sourire, et que peut-être lui venaient au cœur — qu'en savait-il lui-même? un souffle, une ombre, un rien d'amicale douceur, rêve léger ou subtil présage, quelque chose de mieux que l'agrément d'une silhouette qui passe et d'un visage attrayant?...

Il s'était cru loin d'elle... L'était-il tant?... Dans tous les cas, en quelques minutes, venait-il de faire bien du chemin !... Leurs autres rencontres lui avaient laissé une émotion crue fugitive et d'une amitié présumée légère, mais il s'avoua qu'il avait aimé d'y revenir avec une songeuse complaisance... Ce n'était rien qu'un mirage encore, peu différent d'autres où il se jouait aux moments où il s'échappait en soi-même par des souhaits flatteurs, s'il était las d'isolement ou d'étude, s'il se forgeait des bonheurs possibles, mirage déjà choyé cependant, fantaisie demi-aérienne et sérieuse, où les dissemblances résolues dissolvaient les obstacles.

C'est donc là qu'il s'était bercé en silence, quand on lui avait parlé d'elle, car d'autres que son vieil ami l'avaient fait, s'il l'avait vue de loin, si le contraste de quelque précieuse personne ou si plutôt une ressemblance fortuite venaient à rappeler le visage doucement familier?... Il aurait voulu la mieux connaître, surprendre d'elle la vie

favorite, l'habitude intime de la pensée... Mais il n'allait jamais plus avant, ni n'eût voulu l'essayer, en sorte que chacune de ces rêveries s'évaporait en léger regret, sur un charme de plaisir et de peine...

François s'interrogea jusqu'au fond. D'où venait que la tristesse du jour et que le poids de la solitude eussent été levés tout d'un coup et qu'en sortît son cœur dilaté, ouvert mieux que jamais pour accueillir les grâces essentielles de la vie avec une tendre reconnaissance?... Il n'avait eu d'affection profonde que pour les siens et ses amis proches. Il n'avait pas autrement aimé!... Il avait pu sourire à des belles, poser son désir sur des passantes. Aucune femme n'avait pris pour elle ses tendresses concentrées par un attrait exclusif, ni unifié des désirs errants. Aucune encore qui fût la figure du bonheur...

Il regarda sa vie et la vit telle qu'il l'avait voulu façonner en somme, sauf l'éclat qu'il en résignait sans tristesse et sans dédain aussi. Il la voulait simplement féconde et ne lui cherchait plus d'horizon que celui de son toit. C'est là qu'il avait son œuvre à faire et son sillon parfois pénible à creuser, labeur peu différent dans sa pensée de celui qu'accomplissaient dans leur champ ses voisins de semailles. Il fallait qu'il fît de son mieux comme eux tous, afin que son grain fût acceptable, pour gagner son bonheur...

François, en songeant à son amie, — il la nommait déjà telle ! — songea aussi à leurs deux lignées... La sienne, ainsi qu'on dit, fort ancienne et parée d'un beau lustre, l'attachait par plus d'un rameau à l'armorial de deux provinces. François savait ce que cela vaut, soucieux avant tout de l'essentiel dans une tradition impérieuse. A remonter le plus haut possible en ses vieilles archives, il rencontrait des pasteurs... Ces pasteurs, en descendant aux vallées, s'étaient faits laboureurs. Ces laboureurs avaient eu lignée de soldats, de magistrats et de médecins...

Mais ceux-ci tous, dans le tracas de la ville, se gardaient enracinés du cœur à leurs champs. La maison natale était leur arche, où ils revenaient vieillir. Le plus fameux d'entre eux, à l'apogée de sa gloire, se préparait une retraite à Port-Hault, aux *Pénates*, ainsi qu'il l'écrivait, n'espérant plus, au bout d'un illustre labeur, qu'à se débarrasser des fatras...

La ville et la cour l'importunaient ! Il avait soif du vin de sa vigne et de l'eau de son puits. Il voulait voir danser, le dimanche, les Ossaloises, dans leurs beaux atours. Il avait fait planter des allées pour y entendre, lisant ou méditant sous les tilleuls, le tic-tac du

moulin... Il voulait des truites dans son vivier et des pigeons dans son colombier, et que la grande prairie adjacente fût à ses vieux chevaux leurs Invalides, où il disait qu'il aimerait les garder...

Le père de François, François lui-même, avaient vécu de leurs champs. Ils en savaient les biens, les travaux, les contentements, les soucis divers, les usages, sagesses et préjugés. Ils en parlaient le langage, aimaient frayer avec leurs voisins... Si leur tradition particulière, les beaux souvenirs qui s'y attachaient, si quelque hauteur d'intelligence ou de caractère, salutaire en somme avec réserve, les isolaient un peu, — si la qualité surtout d'un travail jugé communément improductif, par conséquent oiseux, portait François à se tenir clos en lui-même, ainsi qu'en un retrait mélancolique, assez altièrement, pour lui comme à peu près pour tous les siens, la médiocrité de la fortune établissait le contact...

De là, la juste idée de la vie, qu'obscurcit l'opulence... De là, la grande amitié des choses avec le respect des servitudes. N'est-ce pas de nos servitudes accessives mais vaincues, qu'est faite la magnificence des plus beaux actes, et conséquemment des plus beaux spectacles, pour une bonne part?... De là, la foi dans le labeur et le fruit, cette première des vertus humaines!... Nul homme ne paraissait à François plus utile, plus noble et libre en soi, plus enviable, plus digne enfin de ce grand nom d'homme, pourvu qu'il en connût la dignité, que tel beau gars dans la maturité de sa force et jeunesse fécondes, labourant un champ bien préparé, dans l'allégresse de l'âme, de concert avec sa Cérès paysanne épousée de la veille, que tel vieux maître pareil à Michel... Il savait trouver de tels anciens fondateurs et mainteneurs de maison, parmi ses vieux aïeux. Plus d'une aïeule à lui avait filé le lin et la laine sur la quenouille ou le rouet, suivant la tradition des paysannes et des reines jadis. Plus d'une, en bonne maîtresse rustique, avait aimé plonger ses mains fluettes dans une huche pleine de farine, dans les corbeilles de grains...

Ainsi le vieux Michel avait su voir, sous des dissemblants de race, d'éducation et d'aspirations, entre François et sa jeune amie les ressemblances profondes. N'en jugeait-il pas selon la raison, par une exacte connaissance d'elle et vraisemblable de lui? Il la lui avait dite intelligente, insensible à des séductions vulgaires de richesse et de vanité, timide, aimante et fière en silence, telle enfin que François pressentait de reconnaître en elle plus d'un trait de lui-même... Aussi, sans savoir encore où il irait, glissait-il d'une sympathie grandissante à la tendresse déjà, sur la foi de ce visage limpide, de ces grands yeux qui s'étaient baissés devant lui mais

dont il gardait la clarté pensive, de cette vie transparente, bien que cachée strictement, fidèle dans la simplicité quotidienne à la tradition d'une famille sans lustre, mais non pas sans honneur...

Même tradition que la sienne propre, formée de même par l'obéissance à la loi des tâches acceptées rigidement, de bonne grâce accomplies. Aïeux en somme pas bien différents !... Les uns et les autres, dans le passé, avaient pétri de leurs mains la terre. Les uns et les autres, plus récemment, à travers la diversité des fortunes, avaient tenu par toutes leurs fibres à cette terre, mère des vertus comme des hommes, bonne nourrice de justes pensées. Ils n'étaient point tombés au servage, les uns de l'atonie et de l'orgueil, les autres à celui de l'avarice et de l'astuce sordides... Pour elle, il la savait fille d'une mère en qui toutes les honnêtetés étaient encloses, selon un beau terme d'autrefois, qui avait été stoïque dans ses deuils, restée bonne dans les tristesses qui durent. Pour son père, son origine était autre, de vieille race appauvrie... L'intelligence avait été grande, le caractère égal... Ainsi travail, probité, ménage, largesse en assistances diverses. Honneur des deux côtés, deux noblesses qui pouvaient joindre leurs mains...

La nuit était sombrement limpide, où François songeait, dans cette allée de jardin creusée sous ses pas de chaque jour, devant sa maison près de s'endormir. Un souffle doux, venu du Midi par haleines, avait chassé du ciel les nuées, avivé les étoiles. Elles palpitaient, innombrablement belles et telles que des esprits de lumière, dans l'azur obscur du firmament... Si l'effrayante majesté du monde tombe dans l'âme éperdue sous elles avec le vertige de l'infini, leur rayon l'aimante pourtant et rassure, parce qu'il est un regard. Et ceux qui méditent, et ceux qui aiment ont toujours cherché ce regard sublime, afin d'aimer et voir...

Il levait donc les yeux tour à tour, les ramenait à la terre. Elle répondait, par ses souffles tièdes et le parfum de ses fleurs, par sa respiration répandue dans le langage en sommeil des feuilles, par ses voix qui passent, ses eaux et ses cloches, ses nappes de silence et ses fleuves de bruits, au silence immense, mais vivant du ciel... Il aima donc ces constellations, où si splendidement se concrétise la lumière, élément des globes et fluide ou essence de toute vie, dans ces tribus en voyage, Cassiopée et le grand Chariot, déclinant déjà, car l'heure avançait, dans l'infini nocturne, et cette couronne d'étoiles qui règnent au zénith de l'Occident entre le Chariot et Orion, et le Lion qui veille, à côté d'une pyramide d'astres étincelants, sur le rivage du Sud...

Il se rappela que là même, six ans s'étaient écoulés depuis, par une nuit de juillet pareille, il avait épanché sa rêverie imprécise et tendre, comme une subtile mélodie de l'âme, dans la rêverie de la nature. On venait de lui proposer du bonheur ! Et celle qui hantait alors sa pensée, sans qu'il l'eût vue encore, émouvait son cœur jeune et confiant. Il l'avait vue, et si, prudemment, ou parce que ne le voulait pas leur étoile, il avait hésité près d'elle, elle l'avait tenté d'amour cependant, et lui restait amie.

Il rapprocha sa brillante image, par une instinctive comparaison, de son amie nouvelle. La première eût laissé tomber sur celle-ci, si un hasard bien invraisemblable les eût posées face à face, un coup d'œil distrait ou dédaigneux... Il ne l'avait pas revue récemment sans un renouveau de complaisance et de regret peut-être? Complaisance sans équivoque d'ailleurs, car l'un ni l'autre n'en voulait entre eux, et regret à fleur d'âme... Par respect de soi ou hauteur intime, cette jeune femme s'était interdit de descendre aux faiblesses vulgaires. Cette mondaine adulée pour sa beauté, choyée pour son esprit, enviée de partout, restait inattaquable, et François le savait...

Il la plaignit, de par cette amitié toute pure, sur cette existence de souveraine où elle était captive : réseau qu'elle eût inutilement voulu rompre de relations tyranniques et d'habitudes qui enserrent, de vanités, d'éternels plaisirs ! Il l'y trouvait d'ailleurs à son aise, encore que par instants, assis près d'elle, il eût surpris des pensées plus vraies, une envie furtive de bâillement dans le pli du sourire, et que, sous l'attention rapide à tout, la réplique à chacun, dans l'empire de soi, dans l'excès des hommages, il eût saisi la distraction dédaigneuse, la fuite d'un esprit qui rêve ailleurs, elle en avait convenu !... Ces belles qualités d'intelligence et de cœur dans le fond, dont elle était dotée, se gaspillaient dans les bavardages de la vie d'apparat. Cette intelligence en restait futile et ce cœur sans emploi... Un mari meilleur que nombre d'autres, assoupli galamment, y tenait sa place sans l'emplir trop... Ses enfants, qu'elle s'imaginait aimer bien, mais peut-être trop jeunes pour l'attacher davantage, l'occupaient aux moments perdus de ses journées encombrées !... Elle avait la religion bienséante et des amitiés du premier choix !... Demi-épouse et demi-mère, peut-être n'avait-elle pas de foyer, à coup sûr de souvenirs à entendre ; où aurait-elle pris le temps d'écouter?... ni de pensées bien à elle... Mais sa maison, où il était flatteur d'être admis, se peuplait à des jours choisis comme une galerie de brillantes figures, ce qui en flattait aussi la souveraine, sans beaucoup d'illusion...

Certes, plus humble était l'autre amie !... Moins de beauté, non pas moins de grâce, et une grâce meilleure ! Point d'éclat pour éblouir, point de luxe dans la pensée ni la vie, aucune sorte d'art dans la personne, mais non plus rien d'artificiel ! Les peines et les jours l'avaient bien façonnée, comme les plaisirs simples. François la pressentait mélancolique, mais aussi qu'au souffle du bonheur, cette âme repliée et craintive un peu mûrirait ses richesses. Cette intelligence, belle de soi, miroir sensible et doux, n'attendait pour s'ouvrir grande et recueillir les belles et bonnes choses de l'habitude, qu'un peu de ce bonheur pressenti, l'avril, l'aide appelée de l'amour...

Il ne formait point de projets précis... Il n'y avait là que bonheur possible, paisibles et belles formes de l'avenir. Eh ! que savait-il d'elle et de lui-même?... D'elle, jalouse de garder son cœur ; de lui, moins indécis qu'étonné? Ne faisait-il que passer trop vite d'une méditation qui l'avait accablé, à un rêve très doux?... N'y avait-il là qu'illusion, mirage, un de ces désirs où l'âme se jette, toujours habile à se décevoir et détendre au sortir des tristesses, par instinct d'équilibre?...

Mais quoi !... Il s'y abandonnait tout entier !... Porté pour ainsi dire à pleines voiles vers le bonheur certain... Car il n'en doutait guère, dans son for, et s'y voyait aller. L'avenir s'ouvrait tel qu'il se propose, alors qu'on y bâtit à son désir...

Ainsi lui eût-il voulu ouvrir ses bras, pour qu'elle y fût rassurée... Ainsi leur isolement résolu ne serait plus ce désert de l'âme où elle risque de s'atrophier et morfondre, car tout bonheur n'est-il pas d'aimer?...

Arrivé là, le cœur et l'esprit sont rapides, François fit halte pour regarder où il en était. Il se vit porté dans ses pensées à un moment de son existence probablement décisif, au terme et faîte où il avait à l'accomplir en la continuant dans les meilleures de ses habitudes.

Il pénétrait, par une prescience équivalant à la certitude, dans cette âme inconnue de lui en apparence et familière en réalité. Il se disait que le bonheur étant là, il fallait se l'assurer tout de suite, et qu'allant à elle de tout son être, elle était sienne ainsi !... Il n'entrait là ni orgueil ni doute, pas davantage d'ivresse exaltée, mais une joie sans mélange, celle de la plus sûre des décisions, la vision claire des années aimantes, l'embarquement pour ce monde et l'autre, et déjà, de cette reconnaissance d'eux-mêmes et des cœurs unifiés, la gratitude suprême...

Charles de Bordeu.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

APRÈS LONDRES, APRÈS GENÈVE

Qu'on se retourne comme on voudra, il n'est plus discutable que la *Société des Nations* a pris une importance considérable dans les affaires de ce monde. Le temps n'est plus où l'on mettait en doute son fonctionnement même. L'arbitrage de la question silésienne, en 1921, l'arbitrage de l'occupation de Corfou, en 1923, l'ont acclimatée définitivement en Europe et dans l'univers. De plus en plus elle se trouve faire corps avec un ensemble immense de difficultés chroniques, d'intrigues sans cesse renouées ; tantôt elle constitue le noyau, tantôt la queue de ce réseau de conférences filandreuses, spasmodiques qui, depuis 1918, promènent de ville en ville l'inquiétude internationale. Ce sont les mêmes hommes, les mêmes tendances, les mêmes répulsions qui se rencontrent à Genève, à Paris, à Londres. Ce qu'ils commencent ici, ils le ratent là et inversement.

C'est que la *Société des Nations* bénéficie d'un immense héritage. A l'origine de son activité, il faut mettre ce *Directoire européen*, émanation indirecte de l'entente antifrançaise de 1814, qui, par l'accession de la France en 1821, incarna bien vite les intérêts de la paix générale. Devenue ce qu'on appela d'un mot vague le *concert des grandes puissances*, elle mourut en 1914, se survivant toutefois d'une façon souterraine dans les conseils interalliés, dont la *Société des Nations* n'est en principe que l'élargissement et la prorogation. La résistance allemande, le gâchis oriental, la détresse financière, ont accru déme-

surément les occupations de la Société. Je crains qu'elle ne fasse plus de bruit que de besogne. Mais elle représente trop de crédulités agglomérées pour qu'on puisse la négliger de parti pris. La niaiserie collective est un fait, surtout s'il est organisé. Que représente donc la *Société des Nations?*

Elle représente d'abord un *jurisme.* Les relations d'État à État sont toujours accompagnées d'un déploiement juridique. Il faut bien prouver qu'on a raison, même quand on a raison. Quand on a tort, il faut le prouver deux fois. Dans le chaos contemporain, il y a tant d'occasions d'avoir raison, d'avoir tort, que le nombre des professionnels du juste et de l'injuste a pris de formidables proportions.

Ajoutez à cela que les dirigeants des nations modernes se recrutent de plus en plus parmi la classe des robins, le développement du jurisme s'explique de lui-même. Ce n'est pas pour rien qu'un avocat s'est trouvé à la tête de la République américaine, à un moment où l'appoint américain faisait de lui une sorte de manitou. Il en a profité pour convertir le monde en société de secours mutuel.

Voilà donc maintenant le jurisme idéologique en possession d'un centre et d'un asile. Quand on sait quelle importance le matériel a sur le spirituel, on ne s'étonne plus de voir toute une religion de la forme et de la formule enrober la vénérable action diplomatique de nos pères. Pour justifier leur existence, les bureaux de Genève vont se mettre à fabriquer en série des idées et des idéologies, de telle façon qu'un cercle vicieux, dont on ne verra jamais le bout, déroule ses anneaux sur toutes les parties de la planète.

Cela étant, le jurisme a pour envers une *fiscalité.* Nos divers budgets ne s'en aperçoivent que trop. La fabrication des idées coûte cher. Tout autour de la grande table, où les dieux de l'Olympe genevois balancent le sort des empires, une multitude de principicules et de dactylos entassent les bureaux et les dossiers, les archives et les bordereaux. A côté des questions extraordinaires et majeures qui font les frais de séances d'apparat, une foule d'intérêts obscurs et de recherches souterraines, hygiène, poids et mesures, computation du temps, statistique du chômage et du travail, occupent une véritable armée de subordonnés. Bientôt les différents immeubles affectés à ces services, dont l'importance a presque sextuplé depuis 1920, déborderont l'enceinte genevoise, et, de proche en proche, gagneront Nyons, gagneront Ouchy, Vevey, Territet, Chillons, escaladeront les pentes de la Dent du Midi.

Nous n'en sommes encore qu'à la préparation de ces vastes convoitises. Fiez-vous aux fonctionnaires du dieu nouveau pour veiller à la pompe de son culte. Telle qu'elle apparaît déjà, la *Société des Nations*,

de par sa fiscalité, constitue une force redoutable. Comme les gouvernements ordinaires, elle dispose de places et de missions, d'indemnités et de contrôle. Il lui faut du monde et de l'argent pour surveiller la Sarre et Dantzig, pour vérifier les gestions autrichienne, hongroise, pour maintenir les postes d'écoute au milieu des minorités nationales gémissantes. Ces multiples fonctions créent de multiples organes, d'autant plus à craindre qu'ils sont insaisissables. Avec la *Société de Genève*, une nouvelle espèce de fonctionnaire, le fonctionnaire international, extraterritorialisé, est apparu à la fois plus souple et plus inattaquable que le fonctionnaire de type courant. Le moment viendra peut-être où cette caste nouvelle jettera l'interdit sur les pays indociles à payer leur lourde cotisation. Ils en feront des espèces d'agresseurs malgré eux, sur qui dégringoleront tous les arsenaux de Jupiter.

Ainsi donc une énorme, imposante et dispendieuse mise en scène préside aujourd'hui, avec ses magasins d'accessoires infiniment vastes, au développement du jurisme international. Cela, je le répète, est hors de doute. Ce qui est également hors de doute, c'est l'inefficacité de tout ce tremblement obligatoire ou facultatif.

Entendons-nous. Il y aurait peut-être ici une distinction à faire entre les pièces de résistance et les hors-d'œuvre. Ce qui me paraît le plus sérieux de tout cet appareil, c'est ce dont on entend le moins parler et que le vulgaire ne connaît pas : ces spécialistes modestes, ces faiseurs de courbes statistiques, ces rapporteurs de choses techniques, pratiques, utiles, réforme du calendrier, circulation de l'immigration et de la main-d'œuvre. Il y a là de la compétence et des spécialités, il y a là des services rendus. Ils coûtent cher, ne visent pas Aldébaran, mais ils existent.

Ce qui n'existe guère, c'est le rendement des grandes séances. On a beau s'évertuer, renouveler tous les huit jours l'étalage des grands sentiments et retourner les quatorze points sur toutes leurs coutures, on n'arrive qu'à des résultats médiocres. De méchants esprits ont même fait courir le bruit que si la *Société des Nations* avait *réussi* les affaires de Haute-Silésie et de Corfou, c'est qu'elles étaient arrangées d'avance et que le *Conseil* de la Société avait tout juste reçu la permission de servir de paravent à deux retraites concertées.

Depuis qu'elle existe, la *Société* passe ainsi par des phases extraordinaires et de prétention et de dépression, de mésestime et de plus-value. Si sa vitalité, si son prestige s'incarnaient dans des valeurs négociables, on assisterait à des sautes de cours peu banales. Il y a deux mois, les actions étaient à la hausse. Réunis à Genève, les promoteurs du plan Dawes étaient en train de sculpter — tâche difficile,

d'autant plus méritoire — un *Quos ego* dont on disait merveille. M. Macdonald, en Père Éternel, posait pour les journalistes et répétait les plus grands morceaux du répertoire :

Au seul son de ma voix, la mer fuit, le ciel tremble.

Aujourd'hui les baissiers triomphent. Un vent formidable, venu du Pacifique, a jeté bas les cartes genevoises, en dépit de l'unanimité de quarante-sept voix.

D'abord, le plan Dawes, dont M. Clémentel fait si candidement état dans son budget, le plan Dawes inspire les inquiétudes les plus vives. On se demande s'il ne restera pas en plan, ce qui est, pour un plan, la pire des mésaventures. Les souscripteurs se laisseront-ils aguicher par le désir de relever l'Allemagne de ses ruines? Première inquiétude : même s'il traversait heureusement la première période de son hypothétique existence, le plan Dawes est déjà déclaré inapplicable par ceux-là même qui en vantèrent les bienfaits pour faire échec à la Ruhr.

La manœuvre, dont nous sommes les victimes (inexcusables) depuis 1918, se répète donc. On nous montre un espoir pour desserrer nos dents de dessus les réalités. Une fois nos dents desserrées, l'espoir s'éloigne, s'évanouit. M. Herriot est en train d'en faire une fois de plus l'expérience. L'Allemagne n'accepte visiblement le plan Dawes que comme une « hypothèse de travail » destinée à lui procurer des délais. Le jour où ces obligations prendront corps, ses objections et son inertie de mauvaise bête prendront corps également et nous forceront à examiner de très près les divers protocoles que les aspirations internationales et les désirs de rapprochement de M. Herriot viennent de nous conduire à signer.

Ce plan Dawes n'est donc que le premier pas dans une direction dont le terminus pourrait bien être :

1° La revision de toutes les obligations, non seulement fiscales, mais territoriales de l'Allemagne.

2° L'écrasement du commerce français sous le poids réuni des convenances ou des rivalités anglo-allemandes.

3° La substitution aux créances françaises et peut-être même belges, d'un privilège américain, le privilège du prêteur. Déjà des voix s'élèvent, parmi les financiers germano-américains de Wall Street, disant : « Après tout, puisque c'est nous qui allons fournir les fonds au relèvement européen, allemand, français, pourquoi ne prélèverions-nous pas, avant tout paiement, une part destinée au service de la dette française vis-à-vis de l'Amérique? »

De cette sorte, le problème des dettes interalliées pourrait bien se

nouer au problème des réparations d'une façon inattendue. Faute de l'avoir lié à l'exécution de la Ruhr, nous nous exposons à le voir lier à l'exécution des engagements germaniques. Jurisme, ce sont bien là de tes coups.

Pourtant le gouvernement français se devait à lui-même de connaître un peu mieux les réalités. Pour cela, il lui suffisait presque de s'analyser entièrement. Il se rendrait vite compte que les discours de Genève correspondent très peu essentiellement au son qu'ils rendent. On a très bien discerné que les pays faibles ont repris tendance à s'abriter derrière des combinaisons internationales, qui ne sont que la projection de leurs craintes ou de leur contentement. On peut aller plus loin dans cette voie. Au fond, l'alliance anglaise n'a jamais remplacé pour nous l'alliance russe. Parmi les héritages sentimentaux et positifs dont bénéficie la *Société des Nations*, il faut compter ce « vague à l'âme » du gouvernement français désireux de colloquer n'importe où l'affection intéressée qu'il portait à la Russie, depuis que la Russie, *sa* Russie, a disparu.

Une comédie à peine dissimulée se joue donc à Genève de notre part comme de la part des Alliés, des adversaires, des neutres, une comédie dont la finale est toujours la même : aggravation de la puissance financière cosmopolite. La nomination d'une haute commission de la *Société des Nations* à Vienne est momentanément complétée par celle d'un haut commissaire à Budapest. Sous des formes plus atténuées, plus indirectes, la même opération se poursuit vis-à-vis de l'Allemagne et peut-être plus encore de la France. Le contrôle des financiers germano-américains et anglo-saxons s'exerce sur notre budget d'une façon moins brutale qu'en Autriche et qu'en Hongrie, mais peut-être plus opérante. C'est le Cartel des gauches qui s'est fait le délégué — on voudrait croire bénévole — de leurs désirs en ce qui concerne nos armements et notre puissance d'expansion. De contrôleurs de l'Europe Centrale, nous passons tout doucement, depuis le 11 mai, au rôle de contrôlés. Que de chaînes ! Il ne suffisait pas des traités. Il nous faut maintenant des protocoles.

Pendant ce temps-là, l'Allemagne se refait : « Le revenu de l'Allemand moyen, écrivent les *Daily News*, a décuplé, grâce à la stabilisation monétaire. Les Allemands recommencent à engraisser. L'immense classe moyenne revient à la vie. Les anciennes vertus reparaissent. Les gens se lèvent de grand matin, ils travaillent, ils font des économies, ils préfèrent le concert au music-hall, les livres sérieux aux romans. Si les industriels et les hommes d'affaires britanniques venaient en Allemagne, ils y constateraient les préparatifs gigantesques qui se font en vue de conquérir le commerce mondial. De quelque

côté que l'on se tourne, on discerne l'esprit d'initiative. Les écoles techniques et commerciales refusent plus d'élèves qu'elles n'en peuvent instruire. Dans tout le pays, des conférences commerciales, des expositions de propagande, des foires d'échantillons, attirent des millions de gens. Il y a deux mille ingénieurs et spécialistes des chemins de fer à Berlin pour l'Exposition ferroviaire. »

Il faut toujours en revenir à ces constatations-là. La conséquence la plus nette du mouvement de bascule du 11 mai, c'est ceci : une Allemagne géante qui se réveille, étire ses membres puissants. Une France à qui l'on impose un budget de pays vaincu, un budget record, un budget de 32 milliards. Alors que les dépenses de particuliers pour un même train de vie ont quadruplé, celle de l'État, chiffres en main, ont quintuplé. En Allemagne, relèvement, économie. En France, dilapidation, gabegie. Le mark remonte, le franc baisse. Pendant ce temps, la question vitale entre toutes, celle de la sécurité, n'est pas plus assurée qu'elle ne l'était — théoriquement — il y a cinq ans, avant la conclusion du traité de Versailles. Théoriquement... car pratiquement elle a reculé de beaucoup. Vis-à-vis de l'hostilité allemande, la tactique officielle reste la même qu'en 1914, donne des gages de bonne volonté, recule de dix kilomètres. Ce n'est pas d'une souris qu'accouche la montagne de Genève, avec son « assistance » facultative, ébréchée par les réserves japonaises. C'est d'un moustique.

Pendant ce temps aussi, en Chine, en Russie, au Japon, en Amérique, en Arabie, en Turquie, au Caucase — pour ne rien dire de l'Allemagne — s'amassent silencieusement les réserves dont sortira le prochain conflit mondial. Aux discussions qui entourent les confections des articles du protocole, on peut juger des « cas de conscience », des interprétations dont ces articles, en cas de besoin pressant, seront l'objet ! Suivant la meilleure interprétation, chaque gouvernement nommera un comité d'experts pour tirer des conventions internationales un sens acceptable pour son jeu. C'est ce qui nous attend, en cas d'agression allemande. Il aura suffi d'autre part qu'un pays quelconque ait notifié des réserves pour infecter du tout au tout le contrat original.

Bref, la *Société des Nations* incarne cette tendance à la parole que le recrutement actuel des hommes d'État parmi les idéologues, les intellectuels, accentue tous les jours, et elle n'incarne malheureusement que cela. Le premier coup de canon à travers cette toile d'araignée aux irisations chatoyantes n'en laissera pas subsister le moindre fil. Le réveil sera dur.

René Johannet.

La psychologie d'un révolutionnaire : Vladimir Ilyitch Ulianov dit Lénine.

Un homme vient de mourir usé avant d'avoir atteint la soixantaine, non par la débauche, mais par l'excès de travail et qui, pourtant, ne laisse après lui qu'un formidable monceau de ruines, car son activité n'aura été appliquée qu'au mal. Alors que d'autres construisent, il n'aura, lui, fait que détruire.

En cet homme, on a déjà reconnu Lénine. Un de ses admirateurs qui est, en même temps, par définition, un ennemi de la France, puisque correspondant à Moscou de la presse Hearst, Isaac Don Lévine, vient d'en publier une biographie enthousiaste (1), révoltante par moments, surtout pour nous Français, mais neuve et complète, telle enfin qu'il nous est facile grâce à elle de reconstituer de façon très précise la psychologie de ce mystique révolutionnaire et de comprendre, en même temps, les causes de son succès.

On a écrit qu'il appartenait par sa famille et par sa tradition à la petite noblesse russe, c'est une erreur. Son père, Ilia Ulianov, était né à Astrakan de parents pauvres et roturiers. Seule la générosité d'un frère aîné permit à Ilia Ulianov de prendre ses diplômes de sciences physiques et mathématiques à l'université de Kazan. Inspecteur, puis directeur du service des écoles rurales dans le gouvernement de Simbirsk, il reçut à la fin de sa carrière, en sa qualité de haut fonctionnaire de l'enseignement primaire, la décoration de Saint-Vladimir qui conférait la noblesse héréditaire. Noble de par les registres de l'état civil, Lénine appartenait donc en réalité à la classe moyenne et, de par ses origines, était tout près du peuple. Par ailleurs, sa famille était d'opinion avancée ! Nous ne savons rien de bien précis sur son père qui mourut jeune, mais un de ses frères aînés, Alexandre, fut pendu pour avoir fomenté un complot en vue d'assassiner le tsar Alexandre III ; une de ses sœurs, Maria, bolchevik notoire, fut un moment secrétaire de rédaction de la *Pravda*, organe du parti.

Des opinions des siens, Vladimir Ilyitch Ulianov allait, avec une logique féroce et qui méprisait les faits, tirer les plus extrêmes conséquences. C'était un esprit mathématique, comme son père et comme son frère Alexandre qui eût, dit-on, été un génie en ces matières. Son directeur d'école le représente comme « donnant les plus grandes espérances de développement pour les sciences » et, en fait, il eut toujours sur ces questions les meilleures notes. Ajoutons qu'il resta jusqu'à la fin de ses jours un remarquable joueur d'échecs. On sait comment cet esprit mathématique peut être funeste à ceux qui, dépourvus par ailleurs de sens critique, croient pouvoir, en partant

(1) Un volume chez Plon. Collection *les Problèmes d'aujourd'hui.*

de quelques principes abstraits, résoudre les problèmes infiniment complexes que nous offre la vie, problèmes dont notre ignorance méconnaît toujours quelque donnée.

Quelles que fussent ses dispositions pour les mathématiques, c'est à la faculté de droit que Lénine, rêvant sans doute déjà de jouer un rôle politique, se fit inscrire à la sortie du gymnase. De cette formation juridique, il garda toute sa vie un grand respect pour la loi écrite, pour la loi bolchevik bien entendu. « C'est ainsi, écrit son biographe, qu'on l'entendra dire : « En cette affaire, il y a une résolu- « tion du parti établissant... » ou bien : « Il y a un décret du parti « daté de... demandant que... » ou encore : « Le quatrième congrès « a passé une résolution à cet effet que », et quand il a cité les diverses résolutions, les multiples décrets du gouvernement soviétique, il sent qu'il n'est pas nécessaire de chercher d'autres arguments. »

Esprit mathématique à formation juridique, d'aspirations démocratiques et révolutionnaires, Lénine devait trouver dans *le Capital* de Karl Marx la formule même de ses croyances, de ses aspirations et de ses vœux. Le marxisme, si nous osons cette métaphore, descendit en lui comme la grâce. *Le Capital* fut son Évangile, le socialiste et doctrinaire allemand son Dieu, la société future son Paradis : « A vingt ans, lisons-nous sous la plume d'Isaac Don Lévine, Lénine a embrassé la foi marxiste. Depuis lors, il n'a jamais conçu aucun doute sur cette croyance ; en vérité, il est incapable d'en concevoir aucun. » « C'était, écrit un autre de ses biographes, un dévot tout entier consacré à son culte, un ermite plongé dans ses vœux. »

Croyant au marxisme, Lénine croyait à la révolution ; croyant en lui-même, il estimait être celui qui devait déchaîner ce mouvement de révolte d'où sortiraient les temps nouveaux : « Lui seul, dit encore son plus pénétrant analyste Abramovitch, peut comprendre Marx tout à fait ; lui seul, par conséquent, a le droit, parmi les socialistes, de déclancher la Révolution ; c'est chez lui une conviction profonde, indestructible, aussi tenace que celle d'un fou furieux. » Sa phrase favorite et qui répondait à tout était : « Nous sommes des marxistes inattaquables. » C'est, sous une autre forme, le *magister dixit* du moyen âge avec toute la différence qu'il peut y avoir entre le génie lumineux, universel, d'Aristote et le raisonnement étroit et sec de Karl Marx.

On sait que la doctrine de ce dernier professe que la concentration des moyens de production en quelques mains obligera un jour l'Etat, composé de plus en plus de prolétaires, à exproprier par la force les capitalistes tout-puissants. Nous voyons bien, en effet, cette prédiction réalisée en partie dans l'Allemagne moderne et en Amérique, mais il n'en va pas de même dans les autres pays et partout, même dans le Reich, le développement de la petite propriété rurale donne au marxisme le démenti le plus formel. Comme tous les mystiques, Lénine ne voit de la réalité que les parties qui concordent avec

son rêve et ce qu'il a constaté en Allemagne et en Amérique lui suffit à affirmer que les temps prévus par le Maître, sont révolus.

La Russie, pourtant, est vraiment trop arriérée pour qu'un Lénine même puisse s'y tromper ; comment parler d'évolution capitaliste dans un pays presque exclusivement agricole? Tout entier à sa passion. Vladimir Ulianov passe outre à cette objection, et c'est ainsi que, dans la préface d'un livre allemand publié en 1907, il écrivait : « La révolution russe, bien que pleine d'erreurs, poussera l'Europe en avant. »

Dix ans plus tard, au moment de quitter Zurich par le fameux wagon plombé qui devait lui permettre d'aller fomenter la révolte en Russie pour le plus grand profit de l'Allemagne, il précisait sa pensée sur ce point dans une lettre adressée aux socialistes suisses : « Nous sommes loin de considérer que le prolétariat russe est le peuple élu entre tous les peuples ; nous savons parfaitement qu'il est moins organisé, moins préparé et moins éclairé que celui des autres nations. La Russie est une contrée de paysans, les plus arriérés de l'Europe ; le socialisme ne saurait y être actuellement victorieux ; mais, étant données les énormes réserves de la noblesse en ressources terriennes, ce caractère du pays peut donner une impulsion gigantesque à une révolution démocratique en Russie, faisant de cette révolution un prologue, un pas en avant vers la révolution sociale universelle... »

L'homme qui était ainsi incapable de voir les démentis que les faits portaient à ses croyances et qui, estimant que son pays n'était pas mûr pour l'effroyable aventure, l'y précipitait cependant de sang-froid, parce qu'il avait besoin d'une étincelle pour allumer l'incendie universel, cet homme-là, en dernière analyse, était un fou ivre de fausse logique et d'orgueil, et c'est là, d'ailleurs, l'impression qu'il a donnée aux gens de bon sens qui se sont rencontrés avec lui. Nous avons déjà cité l'opinion d'Abramovitch ; Minsk de son côté l'appelle « un des fous les plus audacieux, les plus adroits et les plus opiniâtres de notre temps ». David, un des chefs du socialisme allemand, le qualifie tout crûment d'aliéné. Nous serions curieux de savoir ce qu'en pensent réellement tels de nos leaders communistes.

Il reste maintenant à expliquer le triomphe de ce fou. A coup sûr, il ne le doit point à son courage. Pendant les désordres, il se terre et seuls quelques rares initiés connaissent son refuge. A la suite des émeutes du mois de juillet 1917, il préféra se cacher plutôt que de risquer un emprisonnement qu'il savait devoir être anodin et qui lui eût permis de répondre à ceux qui l'accusaient d'être vendu à l'Allemagne. Dans un meeting, tenu à Moscou, croyant que Korontzoff, chef du parti populaire socialiste, n'assistait pas à la réunion, il en profita pour l'attaquer avec la dernière violence. Apprenant, à sa descente de la tribune, que son adversaire était présent, il s'enfuit plutôt que de l'affronter. Trois cents menchéviks ayant, en Suisse, pénétré dans

une salle où se tenait une conférence bolchevik, Lénine tremblant de peur, et qui était seul d'ailleurs à avoir cette attitude, suppliait le président de lever la séance. Celui-ci s'y refusa et les mencheviks s'en allèrent d'eux-mêmes.

En réalité, Lénine a triomphé surtout parce qu'à une époque et dans un pays où personne ne savait ce qu'il voulait et où personne surtout n'osait vouloir, il avait, lui, un but et y tendait de toutes ses forces. Au lendemain de la chute du tsar, il était seul de son opinion, mais il était le seul aussi à avoir vraiment une opinion ; peu à peu, il devait, par la force même des choses, y rallier tous les autres.

La certitude qu'il avait de sa supériorité lui donnait par ailleurs une autorité considérable sur ses camarades veules, incapables de prendre une décision. Simple membre du Soviet du gouvernement, il n'admit jamais d'attendre son tour régulier pour prendre la parole et, en dépit des règlements, les présidents de séances, dominés par son ascendant, lui cédaient toujours.

Ailleurs qu'en Russie, il ne l'eût point emporté si facilement. Kérensky, ne l'oublions pas, est un type spécifiquement russe et commun là-bas. L'homme d'action, le demi-Tartare, car il en avait l'aspect physique et était d'ailleurs originaire d'Astrakan, sur les bords de la Caspienne, a eu facilement raison de ces rêveurs, dont la caractéristique est l'indécision et l'éternelle inquiétude.

Ajoutons que Lénine s'était préparé de longue date à diriger la révolution. Dans des instructions datées du 21 octobre, veille du soulèvement, il en avait formulé la théorie et il y déclarait notamment qu'il fallait « agir, après que le mouvement est déclanché, avec la plus grande décision et assurer l'offensive sans hésitation et sans fléchissement ». Tout était par lui prévu depuis longtemps et telle éventualité qui affolait ses camarades, ne le surprenait même point.

Son idée fixe avait aboli en lui tout scrupule, comme aussi tout patriotisme. Persuadé de la grandeur et de la nécessité de sa mission, il était parfaitement indifférent à la moralité des moyens à employer pour parvenir à son but. Le mensonge, la calomnie étaient ses armes, l'intérêt du pays n'existait pas pour lui. « Quand on combat un ennemi, professait-il, il est toujours nécessaire de soulever dans le public les pires soupçons. » Pris en flagrant délit de falsification de la vérité, il répondait cyniquement : « Il me fallait un argument, j'ai choisi celui-là. » Il changeait couramment les votes des assemblées pour les plier à ses intérêts et à ses désirs. Même absence de scrupule vis-à-vis de l'Etat. Il approuvait les assauts à main armée contre les fonds publics, il aida à l'impression de faux billets de banque. Dès son retour de Russie, il commença sa propagande défaitiste et seul de son avis, au début, il préconisait la paix à tout prix avec l'Allemagne. Quand, à Brest-Litovsk, l'état-major ennemi adressa à la Russie son ultimatum écrasant, Lénine, sachant qu'il risquait de provoquer devant l'ennemi la plus effroyable des crises, menaça, si on n'acceptait

point ces conditions déshonorantes, de quitter le Soviet : « Ces conditions, déclarait-il en parlant des termes de l'ultimatum, n'affectent en rien la puissance soviétique, je ne conçois pas la plus petite ombre d'hésitation. » Il avait déclaré peu avant : « Les Allemands prendront la Lettonie et l'Esthonie, mais nous pouvons les abandonner pour sauver la révolution. Si même nous leur laissons la Finlande, la Lettonie et l'Esthonie, la révolution ne sera pas pour cela perdue. » De l'intérêt du pays, pas un mot, il ne le soupçonne même pas.

D'ailleurs, admirablement désintéressé, ce maniaque, victime d'une idée fixe qui ensanglantera son pays et multipliera les exécutions, n'avait pas de vices, aucune cruauté, pas même de besoins et d'ambition personnelle. Cette indifférence, qui constitue évidemment une grande force à quelque époque que ce soit, est un élément de réussite plus important encore dans une période révolutionnaire, où se déchaînent les plus bas appétits et où un homme sans scrupules, mais intègre, peut tenir tous les autres, sans être tenu par eux.

Enfin, ces opinions extrêmes, qui au début lui nuisaient, assurèrent par la suite la durée de son succès. La loi des révolutions veut que l'on soit toujours renversé par un plus révolutionnaire que soi ; personne ne pouvait être plus révolutionnaire que lui. Poussé par sa logique délirante, il avait été dès le début jusqu'aux conséquences les plus lointaines de sa doctrine.

Car, ne l'oublions pas et ceci répond par avance aux partisans de cette reprise des relations avec les Soviets dont on nous menace actuellement, le bolchevisme tel que le conçoit Lénine n'est rien de moins que le bouleversement universel, le prélude au renversement de toutes les valeurs sociales. La devise du parti, proclamait Lénine, est la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Dans ces conditions, c'est proprement jouer avec le feu que de renouer les relations avec le gouvernement des Soviets, au moins autant que celui-ci sera inspiré de l'esprit de son fondateur, lequel absolvait par avance « toute guerre qui pourrait être utile aux intérêts révolutionnaires ».

Il est impossible de savoir ce que deviendra la république de Russie après la mort de celui qui en était l'âme et le chef absolu. Trouvera-t-elle un maître, ou les successeurs d'Alexandre se battront-ils pour se partager son empire? Reviendra-t-elle peu à peu vers la forme normale des Etats modernes, ou au contraire continuera-t-elle à se débattre dans le chaos jusqu'à ce que surgisse un nouveau Lénine, aussi autoritaire que l'autre, mais travaillant à reconstruire ce qu'a démoli le premier. Tout cela est le secret de l'avenir :

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet.

Qui oserait prédire ce qui mûrit actuellement dans le bourbier sanglant de la Russie?

E. Gascoin.

LES LETTRES

LE PREMIER LIVRE DE MARCEL PROUST

Lorsqu'ils parurent, en 1896, ornés d'une gracieuse préface d'Anatole France, *les Plaisirs et les Jours* passèrent à peu près inaperçus. Si les ouvrages, comme les hommes, ont leur destin, il faut estimer satisfaisant pour l'imagination que ce livre dédié à un mort, et que la figure de la mort, présente presque à chaque page, traverse distinctement jusqu'à trois fois, ait attendu que Marcel Proust ne soit plus pour nous revenir après quelque vingt-cinq ans d'oubli, et nous restituer les traits vivants de sa jeunesse.

Il est bien aisé d'être prophète après l'événement. Pour moi, si délicat que soit ce recueil d'un art exquis et bien qu'à nos yeux maintenant avertis tout le génie de Marcel Proust y semble justement préfiguré jusqu'en ses traits les plus singuliers, je préfère ne pas m'étonner que ses premiers lecteurs n'y aient pas vu l'annonce d'une grande œuvre. « Ne lire qu'un livre d'un auteur, observe quelque part Marcel Proust, c'est voir cet auteur une fois. Or, en causant une fois avec une personne, on peut discerner en elle des traits singuliers. Mais c'est seulement par leur répétition, dans des circonstances variées, qu'on peut les reconnaître pour caractéristiques et essentiels. » Davantage, il se pourrait que l'importance que nous attachons à une œuvre, et la beauté même que nous lui reconnaissons, fussent pour une part affaire de réussite ; aucune ne se révèle pleinement qu'à ceux-là dont elle a formé les désirs à la mesure de ses dons ; il lui faut des lecteurs faits pour elle, et c'est-à-dire : qu'elle

se soit faite. Si parfait soit-il, un seul ouvrage suffit rarement à cette perceptible modification de nos goûts. Imaginez les *Fleurs du mal* réduites à une douzaine de poèmes, j'entends choisis parmi les plus beaux, et que ni Verlaine ni Mallarmé ne soient venus conduire ce lyrisme d'espèce nouvelle à ses conséquences éloignées : ces merveilles isolées nous seraient en quelque sorte inappréciables ; nous connaîtrions trop peu Baudelaire pour mesurer exactement la ferveur de leur plainte ; nous pourrions moins encore évaluer l'étendue de leur promesse, et l'extraordinaire valeur des possibilités qu'elles ouvraient à la poésie française.

Et je ne veux pas faire entendre par là qu'il n'y ait dans *les Plaisirs et les Jours* rien de plus que des promesses ; mais bien que l'entière portée de ce premier livre, et de celles même de ses pages dont la réalisation est le plus achevée, seul nous permet de l'apprécier le complet développement de l'œuvre qui devait le suivre et dont il était comme l'esquisse déjà minutieuse et poussée.

Les esquisses plutôt. En effet, ce premier livre n'est pas une œuvre, mais le recueil des pages de tout ordre qu'un jeune homme doué pour les lettres s'est plu à écrire, pour mieux écouter son âme, pendant les loisirs de sa vie mondaine. Rien de plus révélateur que ce caractère fragmentaire et dispersé : il semble que Proust ne soit pas tant incertain de ses dons que de leur meilleur usage. A la fois curieux de se divertir à des personnages et désireux de donner à ses remarques sur les sentiments la portée de « lois », il hésite entre le traité et le roman ; tour à tour, il s'essaye à l'un et à l'autre, brièvement ; au hasard des pages, ce sont des portraits et des nouvelles, des essais et des poèmes en prose et jusqu'à des vers ; parfois de saisissants contes symboliques. Il n'a pas encore reconnu que, seule, la forme des « mémoires » (du tout imaginaires, ou seulement plus ou moins romancés, ce n'est pas la question), en le mettant délibérément au centre de son œuvre lui permettrait d'y admettre les plus diverses richesses et de les ordonner souplement par rapport au développement de son être.

Il n'importe : dans ces fragments où il fait ses gammes avec une jolie maîtrise, et parfois délivre gravement son âme, tous les thèmes essentiels de son œuvre future sont posés. Comme il n'a que vingt-deux ans, l'observation est encore un peu mince ; on devine que sa mémoire n'a pas encore eu le temps d'amasser le trésor d'anecdotes et de traits significatifs qu'il fera si merveilleusement fructifier plus tard. Pareillement, la construction des caractères est encore quelque peu inconsistante : ni Mme de Breyves, ni Baldassare Sylvande, et non pas même cette jeune fille dont la confession est si émouvante,

ne s'imposent à nous avec cette autorité d'un baron de Charlus ou d'une Françoise qui nous rend capables d'imaginer celles même de leurs actions qui ne sont pas décrites par l'auteur. Mais déjà l'art est exquis, plus attentif peut-être comme il convient dans des « morceaux » qu'il ne le sera ordinairement dans la suite, sinon aussi libre. Quant à sa clairvoyance intérieure, il pourra l'étendre davantage, en varier plus subtilement les objets, il ne la rendra pas plus aiguë ; elle est parfaite dès ses premières manifestations.

Il n'est pas jusqu'à ses *Pastiches* futurs à quoi ce livre juvénile ne semble préluder. Je ne pense pas seulement aux deux études intitulées *Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet* où la lourdeur de Flaubert est agréablement raillée. Mais, tout à côté, dans des pages d'un art bien plus délicat, voici une imitation qui pour n'être pas avouée n'en est pas moins si minutieusement fidèle qu'il est difficile de ne pas la croire voulue : n'étaient la touche un peu plus grosse du style et la délicatesse supérieure de l'analyse, plusieurs des *Fragments de comédie italienne*, qui datent de la vingtième année de Proust, sembleraient écrits par La Bruyère : mêmes artifices visibles à l'œil nu pour attirer et retenir l'attention, même art de présenter un portrait comme une énigme dont le mot de la fin apportera la solution en faisant admirer un auteur doué de tant d'esprit.

Simples jeux de lettré? Non : tout au plus des exercices d'école, pour se faire la main (et plus tard, la souplesse acquise, Proust quittera complètement ce maître moins soucieux de ce qu'il dit que d'une façon piquante de le dire), mais sur un thème qu'il ne se lassera pas de reprendre : le snobisme. Dira-t-on qu'on imaginerait aisément de le retrouver dans les *Caractères?* Peut-être ; pourtant l'épigraphe d'Emerson donne à réfléchir : « De même que l'écrevisse, le bélier, le scorpion, la balance et le verseau perdent toute bassesse quand ils apparaissent comme signes du zodiaque, ainsi on peut voir sans colère ses propres vices dans des personnages éloignés... », phrase que nous rapprocherions volontiers de telle remarque des *Jeunes filles en fleurs :* « Il semble que notre attention, toujours attirée sur ce qui nous caractérise, le remarque plus que toute autre chose chez les autres. » Du coup, voilà posé l'un des thèmes fondamentaux de *la Recherche du temps perdu*, mieux encore, expliquée sa raison profonde.

Mais voici dans ce même livre, qui ne semblerait d'abord que gracieux, des vues qui annoncent avec une grande précision la caractéristique essentielle de la psychologie de Proust, s'il est vrai qu'elle réside plus encore dans l'importance accordée à l'imagination et dans l'analyse de ses effets que l'investigation délicate du subconscient.

L'ambition enivre plus que la gloire ; le désir fleurit, la possession flétrit toutes choses... » Et ailleurs : « L'amour malheureux nous rendant impossible l'expérience du bonheur nous empêche encore d'en découvrir le néant. Mais quelle leçon de philosophie, quel conseil de la vieillesse, quel déboire de l'ambition passe en mélancolie les joies de l'amour heureux ! Vous m'aimez, ma chère petite ; comment avez-vous été assez cruelle pour le dire? Le voilà donc, ce bonheur ardent de l'amour partagé dont la pensée seule me donnait le vertige et me faisait claquer des dents ! » Proust a poursuivi toute sa vie une « théorie des passions » ; voilà à ses yeux une des « lois » qui régissent nos sentiments : la possession d'un bonheur nous émeut moins que son rêve, parce que tout bonheur réel est limité, par le fait même de son existence, tandis que le rêve réunit librement des possibilités contradictoires. Plus tard, Proust illustrera cette idée de la rencontre de Marcel (nous pouvons depuis *la Prisonnière* donner ce nom au narrateur de *la Recherche*) avec la Berma, de ses désirs de voyage de son amour pour la duchesse de Guermantes ; plus tard encore, dans certaines pages de *la Prisonnière*, que l'on est tenté de tenir pour les plus récentes, il *l'appliquera*, de façon peut-être plus systématique qu'intuitive, et cet ouvrage où la soirée chez les Verduron est d'une vie saisissante, en recevra par endroits la vanité de certaines analyses qui fonctionnent à vide (c'est, par là, peut-être que l'œuvre de Proust pourrait vieillir)... Il n'est pas sans intérêt de voir que cette vue profonde, dès *les Plaisirs et les Jours*, Proust l'avait formulée avec une netteté de langage qu'il ne surpassera pas.

Mais entre toutes, une nouvelle se détache de ce recueil, et fait rêver longuement. Que l'on songe que l'un des traits les plus tristes de l'œuvre de Proust est son absence à peu près complète de conscience morale. Il lui arrive de conter d'ignobles misères avec autant de détachement que s'il notait ses observations sur les mœurs des insectes : nulle apologie, certes, nulle « prédication » ; il ne nous propose pas le baron de Charlus en exemple, il nous le dépeint seulement sans prendre parti pour lui ni contre lui. Et Proust est une intelligence si perpétuellement clairvoyante que l'on ne peut même pas dire que la qualité de son observation en soit faussée. Elle en est du moins étrangement restreinte : il règne en maître dans son domaine, et ce domaine est vaste, mais certaines régions de l'âme et les plus hautes, lui sont interdites. Au seul point de vue esthétique, on ne peut nier que son œuvre, si prodigieusement riche, ne rencontre là une de ses limites les plus graves. Le plus effrayant, pourtant, ce n'est peut-être pas cela : c'est qu'en même temps qu'il tenait, au sujet de ses personnages, la balance si parfaitement égale entre le vice et la

vertu, Proust ait fait preuve, à tous les autres égards, d'un désintéressement et d'une bienveillance incontestables, portant la délicatesse et la bonté à des raffinements inaccoutumés. Il serait assurément plus simple de voir en lui un immoraliste brutal : cette image sommaire serait fausse du tout au tout. Mais alors n'avait-il pas le sens du péché?

Il l'avait, ou, du moins, il l'avait eu : la *Confession d'une jeune fille* en demeurera l'attestation irrécusable. Je ne sais si dans toute notre littérature, *Phèdre* et les *Fleurs du mal* exceptées, on pourrait citer une œuvre où le remords parle à voix plus distincte. N'y cherchons pas la peinture complète de l'héroïne : ce don essentiel du romancier, de dresser devant nous ses personnages, Proust pourra le posséder plus tard à un haut degré, nulle part *les Plaisirs et les Jours* ne l'attestent encore. Mais déjà il excelle à suivre la lente croissance d'un sentiment dans une âme, sans que l'analyse dessèche ce qu'elle éclaire : et l'alliance rare de l'émotion et de la lucidité fait de la *Confession d'une jeune fille* un chef-d'œuvre. Mais surtout aujourd'hui que nous avons *la Recherche du temps perdu*, ces pages ont le tragique d'une pierre tombale : elles attestent et recouvrent pour toujours une noblesse à jamais perdue.

Ce n'est pas cependant vers elles que s'attarde ma pensée au moment de quitter ce livre exquis et fort, mais plutôt vers un conte dont je ne me souviens pas qu'on ait nulle part signalé l'émouvante signification. Un soir, près du feu, Dominique attend ses compagnons de plaisir. Survient un visiteur inconnu, qui lui demande de l'inviter à souper, mais seul : il faut choisir entre eux et lui. Sans force pour rompre l'esclavage, Dominique préfère ses convives habituels.

« Et l'étranger, l'étranger qui déjà disparaissait, lui dit :

« L'habitude à qui tu me sacrifies encore ce soir sera plus forte demain du sang de la blessure que tu me fais pour la nourrir. Plus impérieuse d'avoir été obéie une fois de plus, chaque jour elle te détournera de moi, te forcera à me faire souffrir davantage. Bientôt tu m'auras tué. Tu ne me verras plus jamais. Et pourtant tu me devais plus qu'aux autres, qui, dans des temps prochains, te délaisseront. Je suis en toi et pourtant je suis à jamais loin de toi, déjà je ne suis presque plus. Je suis ton âme, je suis toi-même. »

Il semble qu'on lise à nu dans cette page émouvante le drame de la jeunesse de Proust : sa vie mondaine le détournait de soucis plus profonds, toute cette dissipation risquait de l'empêcher d'écrire jamais son œuvre. Plus tard, il est vrai, la maladie, en le condamnant à l'isolement, vint lui ménager ces loisirs nécessaires pour se mettre

à la recherche de ce temps qu'il avait cru *perdu*, et que son art retrouvera pour l'éterniser. L'œuvre fut sauvée, et c'est sans doute la création romanesque la plus diverse et la plus riche qui ait paru en France depuis Stendhal et peut-être depuis Balzac. Mais quel démon de l'analogie, me soufflant la parole du *Mystère de Jésus :* « Je te suis plus un ami que tel et tel », m'oblige de donner à ce débat un sens plus pathétique? Jusqu'où cette reconquête de son âme conduisit-elle Proust? Et qui dira si l'étranger imprudemment écarté jadis reparut à son lit de mort pour l'accueillir? Pour ceux qui aiment Marcel Proust sans l'avoir connu, le livre charmant pose la plus angoissante des questions ; et c'est en vain qu'ils en interrogent avidement les pages pour lire sur les traits de sa jeunesse le vrai visage de son âme.

HENRI RAMBAUD.

Correspondance entre Schiller et Gœthe[1].

Les meilleurs écrivains d'aujourd'hui, et qui sont le plus aptes à goûter les chefs-d'œuvre, désespèrent d'intéresser le public aux maîtres qu'ils admirent, autrement qu'en tournant leur vie en une fiction romanesque. Aussi ne faut-il pas être surpris qu'il ait été publié en langue française un des monuments qui font le plus honneur à la noblesse de l'homme, sans que son apparition ait ému un cercle plus étendu que celui des spécialistes et des curieux : je veux parler de la *Correspondance entre Schiller et Gœthe*, dont nous n'avions aucune édition complète et qui profitât des travaux de l'érudition moderne. M. Lucien Herr a préfacé cette publication avec un soin pieux. A une époque où la connaissance des langues étrangères semble être devenue le moindre souci des traducteurs, on ne saurait assez s'émerveiller de la souple exactitude de son texte. Ceux-là seuls qui s'y sont attelés savent quelle tâche presque insurmontable c'est de faire passer dans un texte français le mouvement, le ton d'un texte allemand, sans violenter le génie même de notre langue, sans que l'accent familier, le laisser-aller se guindent sous les oripeaux solennels d'un style tendu. Notre idiome est malpropre à rendre fidèlement les autres langages. Peut-être est-ce pour cela que nos écrivains ont tendance à mésestimer le travail du traducteur. Ce Gœthe et ce Schiller en savaient les difficultés, qui, à l'époque même où leur génie s'épanouissait avec le plus d'abondance, traduisaient et Racine, et Voltaire, et Diderot.

Leur correspondance défie le roman. Du 25 juillet 1794 au

(1) Quatre volumes. Plon-Nourrit.

27 avril 1805, deux hommes, qui sont les plus grands de l'Allemagne, échangent un millier de lettres. Ce sont des années, certes, où le pouls de l'Europe bat plus vite que de coutume. Mais Gœthe est à Weimar, conseiller d'une petite cour, plus concentré d'ailleurs en lui-même qu'en aucun temps, par l'effet de sa liaison avec Christiane Vulpius et de l'ostracisme mondain qui en est la conséquence. Schiller habite d'abord à Iéna, à vingt kilomètres à vol d'oiseau, et même — malheureusement pour la postérité à laquelle les colloques des deux amis n'ont point laissé de traces — vient s'installer près de son ami à la fin de l'année 1799. Le plus voyageur des deux, Gœthe, ne dépasse guère Francfort et Stuttgart. L'autre, Schiller, est cloué chez lui par la maladie. Ils ne parlent quasi jamais des événements du vaste monde. Leur univers est en eux seuls. Et leur personnalité suffit à relever la petitesse des intérêts dant ils s'entretiennent : événements littéraires bien oubliés, publication des revues dont ils s'occupent, représentations du théâtre de Weimar ou de Lauchstaedt.

La correspondance de Gœthe est immense : il a écrit à toutes sortes d'hommes, à toutes sortes de femmes, de toutes les humeurs, de toutes les qualités. Mais il y a presque autant de Gœthe que de correspondants de Gœthe. Il possédait, à un rare degré, le don de s'adapter à un interlocuteur. Ses lettres à Christiane Vulpius sont quasi enfantines. Et l'on se demande toujours, quand il cause avec Eckermann, s'il ne montre pas avec complaisance une face un peu trop prudhommesque de son génie (à moins que la déformation ne soit l'œuvre de l'excellent Eckermann). C'était chez lui un sens exquis de la sociabilité, qui lui faisait toujours chercher la conciliation, fuir la contradiction. Et peut-être ce trait de son caractère, si on l'examine attentivement, semblera-t-il une transposition de l'utilitarisme familier aux Allemands, qui, dans leurs rapports avec les autres hommes, cherchent toujours à profiter, à *profitieren*, comme dit, dans *Faust*, le ridicule Wagner. « Avec cette exquise créature du bon Dieu, ainsi parlait Wieland à propos de Gœthe, rien ne se perd. » Et Gœthe lui-même, beaucoup plus tard, en 1811, s'exprimait ainsi sur Sulpice Boisserée, l'amateur des primitifs, dont les soucis devaient pourtant lui paraître singulièrement étrangers : « Une personnalité importante sait toujours se faire valoir à nos yeux, et, en reconnaissant ses mérites, nous laissons tranquillement de côté ce que nous trouvons problématique en elle ; ce qui ne nous convient pas entièrement dans ses manières de voir et ses idées ne nous est pas hostile, car chacun doit être considéré dans sa particularité. » Toute sa vie, Gœthe a été un génial profiteur, attiré vers ses semblables à la fois par une sympathie naturelle et par le sentiment de son utilité propre.

En tout état de cause, avec ce caractère, il eût probablement mis sa coquetterie à conquérir Schiller. Car, bien que la première démarche — une demande de collaboration à la revue *les Heures* — vienne de ce dernier, c'est, dans les premiers temps de leurs relations,

surtout Gœthe qui fait les avances, lui, l'aîné, l'écrivain arrivé, qui célèbre le plus volontiers les avantages qui doivent résulter d'une collaboration, lui qui accueille avec une bienveillante diplomatie la franchise de Schiller, que l'on sent parfois prête à tourner à l'importunité. Mais, s'il y eut calcul de sa part, le calcul ne dura pas longtemps. Les premiers ouvrages de Schiller avaient de quoi lui déplaire, ils lui déplaisaient. Peut-être n'attendait-il pas grand'chose de relations avec cet exalté, ce révolté, dont l'esprit se mouvait dans l'abstraction et le cœur dans une passion construite. Or, il dut éprouver exactement la même surprise que les lecteurs de Schiller, lorsqu'ils font connaissance avec l'homme qu'il fut. Schiller, — mais il faut songer qu'il mourut à quarante-six ans, peu de temps après avoir pénétré dans une maturité lentement acquise — est plus grand que son œuvre. La rhétorique généreuse, l'emphase bourgeoise de celui que Nietzsche appelait le *Moraltrompeter von Säckingen*, on les excuse, parce qu'elles sont l'expression naïve d'une âme parfaitement noble. Si noble, qu'il n'y a qu'un mot pour caractériser cette noblesse, celui de candeur. Ce Schiller, qui, d'avance et de loin, comparait sa situation de malade et de pauvre à celle de son heureux rival, qui le jalousait, qui ne se gênait point pour le dire, du jour qu'il a connu Gœthe, n'a pas eu un mouvement de basse envie. Il y a eu d'autant plus de mérite que, dans la société même de Weimar, Gœthe ne manquait pas d'ennemis qui s'efforcèrent de dresser la renommée de Schiller en face de la sienne. A ces cabales, Schiller n'opposait pas une indignation affectée, mais il les décourageait beaucoup plus efficacement par la seule droiture. Aussi, Gœthe, à cet interlocuteur chez qui il trouvait et la sécurité et une intelligence digne de le comprendre, a-t-il montré son moi le plus familier et le plus grand. Trois œuvres jalonnent sa longue vie et racontent l'histoire de son esprit : *Poésie et Vérité*, la *Correspondance avec Schiller* et les *Entretiens avec Eckermann*. *Poésie et Vérité* révèle souvent un peu d'apprêt. Les *Entretiens* souffrent d'Eckermann lui-même. La *Correspondance avec Schiller* est probablement le document le plus vrai et le plus pur.

« Il faut nous dire qu'à nous deux, écrivait Gœthe en 1795, nous occuperons une belle largeur de route, si, d'une main, nous nous tenons fraternellement unis, tandis que nous étendrons l'autre aussi loin que le permettent les dons naturels qui nous sont échus en partage. » Il exprime ainsi le bénéfice purement matériel que les deux amis pouvaient attendre de leur liaison. Mais ce pacte offensif et défensif contre le public et les littérateurs contemporains, cette alliance, à laquelle on doit les *Xénies*, ne lui attribuons pas une importance exagérée. Deux esprits comme ceux-là avaient le droit d'exiger l'un de l'autre des services d'une qualité supérieure. L'amitié de ces hommes, dont l'un avait quarante-cinq ans, et l'autre trente-cinq, fut, dit M. Lucien Herr, « le don volontiers, volontairement offert de deux hommes mûrs d'âge, façonnés par la vie ». Gœthe avait

eu tout de suite l'intuition que le point de départ devait en être la connaissance exacte de leurs caractères. « Une fois que nous nous serons mutuellement renseignés sur le point précis où nous en sommes parvenus l'un et l'autre, à l'heure présente, il nous sera d'autant plus aisé de travailler en commun en un accord ininterrompu. » Ainsi écrit Gœthe dans la lettre qui porte le numéro cinq du recueil. En réalité, c'était moins une opposition de théories qui les séparait, qu'une opposition de natures. Schiller, dans le temps que leur amitié était bien confirmée, a donné de cette opposition une formule que sa brièveté rend précieuse : « De jour en jour, vous me déshabituez davantage de cette disposition native... qui me porte à aller de l'universel à l'individuel, et vous me guidez en sens inverse des cas individuels aux lois générales. » Un penchant naturel à l'abstraction, le goût des grands métaphysiciens allemands, ses contemporains, plus encore peut-être, la solitude où le reléguait un état de santé constamment ébranlé, contribuaient à écarter Schiller des réalités vivantes. Il sentait mélancoliquement son infériorité forcée et qu'une attitude tendue, guindée, comme celle de plusieurs de ses contemporains, comme celle qui avait été longtemps la sienne, tenait en partie au défaut d'influences extérieures. Ce que j'ai dit de la sociabilité de Gœthe, du profit qu'il tirait de ses relations avec les autres hommes, suffirait à montrer combien cet éloignement du réel était contraire à sa nature. On a le plus grand tort en France de n'attacher que peu d'importance à l'activité pratique du conseiller à la Cour de Weimar et aux travaux du savant. On voit Gœthe à travers les obscurités que présentent plusieurs de ses ouvrages. Au vrai, aucun homme ne fut si doué pour une préhension directe et totale de la nature, qui faisait l'étonnement de son ami. Cette perception simultanée des détails et de leurs pouvoirs réciproques le rendait défiant pour tout ce qui risquait de compromettre l'unité de sa vision. C'est pourquoi il détestait la métaphysique. « Je me fais un bien singulier effet, écrivait-il, lorsque je me surprends à faire de la théorie. » Les constructions spéculatives de son ami l'effaraient un peu, mais, s'il les considérait avec quelque indulgence parce qu'elles venaient de lui, il ne les pardonnait pas aux autres. « A quelque point de vue que je me place, écrivait-il de Fichte, je ne parviens pas à trouver dans bon nombre d'axiomes fameux, autre chose que l'expression d'une individualité particulière. » Cette négation allait si loin qu'elle indignait de temps à autre Schiller : « Eh bien, il faut que je vous l'avoue, écrivait-il, à propos de *Wilhelm Meister*, il est un peu fort qu'à notre époque de spéculation métaphysique, on puisse écrire un roman de ce type et de cette immense étendue, et que l'*unique chose qui soit nécessaire* s'y trouve expédiée ainsi, dans une incidente, silencieusement. » Et, au fond, sa révolte n'était pas injustifiée lorsqu'il ajoutait : « L'attitude proprement esthétique de votre pensée est inaccessible au besoin de ces raisons consolatrices qu'on ne peut obtenir que de la spéculation. »

Mais c'était un singulier bienfait pour Schiller que de rencontrer une nature de cette trempe. « Ce qui me manquait, écrivait-il dès sa seconde lettre, c'était le contenu réel et concret à donner à diverses idées théoriques. » La sérénité de son ami lui arrachait cette exclamation : « Je ne saurais vous exprimer à quel point il m'est souvent cruel, après avoir considéré une œuvre de cette dignité, de reporter les yeux sur les choses de la philosophie. » A ce contact, il sentait s'accomplir en lui un mûrissement : « Il ne m'arrive jamais de me séparer de vous sans que quelque germe fécond ait été planté en moi. » Et ce progrès, il en est soudain ébloui, lorsqu'il se trouve en face de la première grande œuvre qu'il ait réalisée depuis le début de leur amitié : *Wallenstein* : « J'ai l'impression qu'il saute aux yeux que je me suis surpassé moi-même, et *je le dois à mon intimité avec vous.* » De fait, si l'on considère les progrès de Schiller dans le sens du naturel et de la vérité, tels qu'ils se découvrent dans ses grandes œuvres, *Wallenstein*, *la Pucelle d'Orléans*, *Guillaume Tell*, *la Fiancée de Messine*, les fragments de *Demétrius*, toutes écrites sous le signe de cette illustre amitié, si l'on envisage la transformation de ses idées, à la fois dans ce qu'il exprime et dans sa participation pratique à la direction du théâtre de Weimar (qu'on songe que ce contempteur du théâtre français traduisait Phèdre à la fin de ses jours), on reconnaît que son amitié avec Gœthe a été l'événement capital de son existence d'artiste, et que la mort a interrompu ses travaux au moment même où cette amitié allait produire tous ses fruits.

Reste Gœthe. La qualité de l'influence que Schiller a exercée sur lui est beaucoup plus délicate à discerner. Lorsqu'ils se connurent, il était parvenu depuis longtemps déjà à la maîtrise de son génie. L'art qu'il avait en face de lui était un art pour lequel son admiration était fort mitigée. Il jugeait assez durement Schiller et, même après la mort de l'homme qu'il chérissait, sa sévérité n'a jamais tout à fait désarmé pour l'écrivain. D'ailleurs, il n'était pas de ceux sur lesquels il est facile de prendre barre. Alors que Schiller, nerveux, toujours frémissant d'impatience, lui communique fragments par fragments les œuvres qu'il écrit, Gœthe demeure un peu mystérieux dans la composition. Il ne fait connaître à son ami que ce qui est achevé, malgré les plaintes timides de celui-ci, et c'est avec bonhomie, mais avec une bonhomie nettement évasive qu'il accueille les critiques et les conseils qui lui sont prodigués : il faut bien dire que Schiller, avec sa manie de constructions aériennes, excelle à refaire à son goût les œuvres des autres.

Cette attitude un peu olympienne a sa cause profonde dans la méthode de composition de Gœthe. « J'estime, écrivait-il, que tout ce que le génie fait en tant que génie se passe dans l'inconscience... On ne conçoit pas qu'aucune œuvre du génie puisse être corrigée, expurgée de ses fautes par la réflexion et par la vertu de ses effets immédiats ; mais le génie peut, à force de réflexion et de volonté, se

hausser petit à petit jusqu'à produire finalement des œuvres qui soient des modèles. » Lorsqu'il parle de la genèse de ses œuvres, les comparaisons qui reviennent sans cesse sous sa plume, il les emprunte aux phénomènes de la nature, sa production apparaît ainsi comme aussi fatale et inéluctable. C'est le fruit qui mûrit, le flux qui suit le reflux. C'est l'essaim de champignons qui surgit du sol, à la surprise du monde. C'est la barque que pousse le vent vers l'une et l'autre rive. C'est aussi le tas de bois que l'on prépare et que l'on fait sécher, mais qui s'enflamme de lui-même à son heure.

Cependant, on ne réfléchit pas assez à quel point cette espèce de passivité fait dépendre un Gœthe du milieu qui l'entoure. Le même écrivain a pu écrire que toutes ses poésies étaient des œuvres de circonstances. C'est vrai d'une certaine manière. Les mouvements de l'âme d'un Gœthe n'ont point tout à fait la périodicité réglée des mouvements du soleil ou de la lune. Les ébranlements qui lui viennent du monde extérieur ne le laissent pas indifférent. Or, la société de Weimar, dont il ne faut pas dire trop de mal, qui, à une certaine distance, apparaît extrêmement policée et exquise, est tout de même un milieu bien limité de goûts et d'ambitions. On y aime le facile plus que le beau, « le milieu, dit Gœthe, le plus vide de toute pensée ». Or, dans une pareille ambiance, Gœthe, de par la pente même de son esprit, a un terrible adversaire : c'est lui-même. Apparenté probablement au sens concret qu'il a des choses, le prosaïsme l'emporte aisément en lui. Ses occupations matérielles, auxquelles il s'adonne avec le plus grand soin, son goût de la physique et des sciences naturelles le distraient de la poésie. Dès lors, on voit très nettement quel service, indirect, mais immense, lui a rendu Schiller : il a constitué pour lui une atmosphère propre à la création littéraire, en réveillant en lui, par la direction qu'il a donnée à ses pensées, le poète endormi : « Vous m'avez, a reconnu magnifiquement Gœthe, ramené de l'observation trop rigoureusement objective du monde extérieur et de ses lois au repliement sur moi-même... Vous m'avez procuré une seconde jeunesse, et vous avez à nouveau fait de moi le poète que j'avais autant dire cessé d'être. »

Voilà ce qu'écrivait Gœthe à Schiller le 6 janvier 1798. N'est-ce pas assez pour réconcilier avec l'auteur de *Guillaume Tell* ceux qui n'apportent à son œuvre qu'une admiration sans chaleur?

Pierre du Colombier.

LES SCIENCES

LES « AMATEURS » DE SCIENCE

Il se passe, en ce moment dans les milieux qui s'intéressent à la Télégraphie sans fil — à la « T. S. F. », comme l'on dit en abrégé — un événement assez sensationnel pour faire l'objet d'une courte étude. Voici les faits :

Aux débuts de l'admirable découverte dont le génie de Branly a doté le monde, les transmissions radiotélégraphiques se bornèrent à des essais timides. Marconi, qui fut le premier à faire entrer dans la pratique les idées de notre illustre compatriote, débuta par des messages envoyés par-dessus la Manche, puis par des communications entre Nice et la Corse. Ce ne fut qu'à partir de 1901 que les transmissions se firent sur des distances de plus en plus grandes, pour arriver, comme on le réalise aujourd'hui, à obtenir des ondes qui, émises à Paris, atteignent la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire « les antipodes ». A mesure que la T. S. F. progressait à pas de géant, les théoriciens de la nouvelle télégraphie, se basant sur de longs et savants calculs, arrivèrent à cette conclusion : que les longues portées ne pouvaient être obtenues dans la pratique qu'avec des ondes d'une longueur énorme, atteignant plusieurs dizaines de kilomètres, et émises par des stations extrêmement puissantes. Alors, on a construit, surtout pour les messages transocéaniques, des stations formidables, pourvues d'antennes immenses, comme celles de la Croix-d'Hins et de Sainte-Assise, et employant une longueur d'onde de 23 000 mètres. Ces longueurs d'onde correspondent à une « fréquence d'oscillation » qui n'est plus très éloignée de celle des sons que l'oreille peut entendre directement.

et l'on pouvait presque se demander si les émissions de Sainte-Assise n'allaient pas bientôt pouvoir être reçues à l'oreille sans le concours d'aucun détecteur.

Ainsi, on arrivait, en T. S. F., à des « longueurs d'ondes » de plus en plus grandes : naturellement, on abandonnait de plus en plus les ondes courtes, dont on démontrait « mathématiquement » l'incapacité à franchir de longs espaces. Pendant ce temps-là le nombre des « amateurs » de T. S. F. augmentait sans cesse ; ne pouvant tout de même pas leur interdire indéfiniment l'usage des ondes, l'administration, sur l'avis de ses conseillers techniques, leur concéda l'usage des ondes courtes, de 200 mètres, ou moins, comme on donne à un pauvre les vêtements usagés dont on ne veut plus se servir.

C'est ici que l'histoire commence à devenir intéressante.

Dès que les amateurs des États-Unis — et ils sont fort nombreux — se virent en possession légitime de ces ondes de 200 mètres, il leur vint à l'esprit l'idée de leur faire traverser l'Atlantique. Cela fit sourire les théoriciens : n'avaient-ils pas *démontré* que les ondes courtes ne pouvaient réaliser de longues portées ni franchir de longues distances?

Mais les amateurs, par le fait même qu'ils sont « amateurs », sont patients. De nouveaux essais furent faits, et, en janvier 1922, une trentaine de leurs postes purent être « entendus » en Europe. C'était le triomphe écrasant de l'expérience bien conduite sur la théorie abstraite. En 1924, le succès fut plus grand encore ; non seulement les ondes de 200 mètres purent franchir l'Atlantique dans les deux sens, mais encore les ondes de 100 mètres le faisaient encore mieux ; et il se trouva que des postes de faible puissance transmettant des messages avec des ondes très courtes étaient entendus pendant la nuit, avec plus d'intensité que des postes commerciaux, transmettant à forte puissance avec des ondes de très grande longueur. Les amateurs avaient, une fois de plus, raison.

Ils devaient avoir raison une troisième fois encore.

Les théoriciens, par leurs formules, démontraient que des ondes de faible longueur ne pouvaient être utilement émises que par de petites antennes, rigoureusement « accordées » avec elles. Mais ces incorrigibles amateurs, aujourd'hui groupés en cohorte sous l'impulsion du docteur Corret, ont « prouvé », non plus par des calculs mais par d'indiscutables expériences, que les petites ondes s'émettaient fort bien à l'aide d'une grande antenne non accordée.

Alors, devant ce nouveau succès, l'attitude des savants officiels de la T. S. F. vis-à-vis des amateurs se modifia ; ils comprirent que, tout de même, au lieu de manier des formules, les amateurs maniaient des faits ; ils ont fini par se souvenir du vieil adage des philosophes d'antan : *contra factum non valet argumentum.* Et il se pourrait que ces travaux des amateurs eussent comme consé-

quence une modification profonde dans la technique de l'émission des postes transatlantiques et dans la construction des puissantes stations qui les constituent.

Ainsi, l'effet persévérant de simples « amateurs » s'est montré plus efficace que les conceptions, uniquement théoriques, de techniciens formés à l'enseignement doctrinaire des grandes écoles ou des universités.

Qu'est-ce donc, au juste, que l' « amateur? » Que signifie exactement ce terme dont les professionnels d'une science se servent si souvent, non sans quelque dédain, pour désigner ceux qui, sans titres ou fonctions officielles, ont l'audace de s'occuper d'une chose qui devrait rester l'apanage hermétique de quelques-uns? Et ce qualificatif doit-il être compris comme diminuant la valeur scientifique de celui auquel il est adressé?

Nous allons voir que non.

Dans une profession quelconque, en général, on désigne sous le nom d' « amateur » celui qui la pratique librement, bénévolement, sans lui demander les moyens d'existence nécessaires à la vie, uniquement parce qu'il l' « aime », comme l'indique si joliment l'étymologie du mot.

Il est aisé de voir que, dans ces conditions, des « amateurs » peuvent atteindre et dépasser la valeur des « professionnels ». Nous ne citerons que quelques noms qui brillent à notre époque. Ainsi le comte Arnaud de Gramont, qui s'est adonné toute sa vie à la spectroscopie qu'il a fait progresser d'une façon étonnante par ses magnifiques travaux personnels, et que la mort vient d'enlever il y a quelque mois, était aussi un « amateur » : il faisait, pourtant, autorité dans la physique et siégeait à l'Académie des Sciences. Le prince Roland Bonaparte n'avait pas besoin, pour vivre, de faire de la géographie et de la physique du globe : cependant, tant par ses recherches que par son immense érudition, il symbolisait, chez nous, la science géographique et siégeait également à l'Académie des Sciences. Le comte de la Baume-Pluvinel a consacré sa fortune et son activité à l'Astronomie « militante » et à l'étude des éclipses de soleil : il est une des lumières de l'Astronomie et fait partie du bureau des Longitudes. Enfin, le prince Albert de Monaco, choisissant le chemin sévère de la Science de préférence à celui, plus séduisant, des plaisirs mondains, a scruté le fond des mers au cours de trente années de croisières pénibles mais fructueuses ; il a fourni, par des travaux inégalables, la matière de l'enseignement que l'on donne dans cet institut océanographique qu'il a fondé, et mérité le titre de créateur de l'océanographie dont il fut, pendant toute son existence si laborieuse, l'autorité mondiale.

A l'occasion du jubilé de la Société belge d'Astronomie, il y a trois ans, l'ingénieur Flamache, son vice-président, a, dans un magnifique discours, donné la physionomie de l'amateur de sciences:

« L'amateur, disait-il, c'est d'abord l'homme intelligent et instruit, qui, séduit par le côté grandiose des phénomènes offerts par les grandes divisions de la nature, veut retrouver dans les résultats de la science positive tout ce que les recherches modernes ont enlevé à la poésie de l'univers. »

Des amateurs de ce genre, on en trouve, dans toutes les sciences, qui s'efforcent, en connaisseurs et en dilettantes, à en goûter les beautés et à en admirer les conquêtes les plus nouvelles. En astronomie, notamment, la pléiade des fervents de la science du ciel est nombreuse. Quoi de plus beau, en effet, même au point de vue esthétique le plus restreint et le plus impersonnel, que les nébuleuses spirales, formées de poussières dont les grains sont autant de Soleils? que les aurores polaires? que les éruptions des volcans? que toute la vie, en un mot, de cet être prodigieux et agissant : l'Univers? Ajoutez-y, pour l'homme instruit, le point de vue de la science pure, le sentiment de la difficulté vaincue pour arriver à « connaître », la compréhension des efforts passés et présents, le sentiment de ceux qui restent à réaliser : et l'on comprendra que l'esprit le plus vaste puisse toujours trouver dans la culture des sciences un champ plus vaste que lui.

C'est dans ce milieu d'élite que se rencontre l' « amateur », ce « curieux des choses », dont la sympathie enthousiaste compense la froideur, l'indifférence, l'hostilité même que témoigne trop souvent la foule à l'endroit des sciences qui, selon son jugement à courte vue, « ne rapportent rien », au moins immédiatement, et qui exigent, pour être étudiées, des sacrifices pécuniaires dont les préoccupations électorales d'une politique inférieure étouffent, trop souvent hélas ! la nécessité.

Mais il y a une autre catégorie d'amateur :

« C'est celui — je cite toujours M. Flamache — qui, par ses efforts personnels, concourt à l'effort général ; celui qui, avec des moyens restreints, rudimentaires même, luttant à armes inégales avec les observatoires ou les laboratoires officiels, fait des choses utiles et, souvent, arrive à des résultats égaux et supérieurs aux leurs. »

Parmi ces amateurs-là, certains s'élèvent aux premiers rangs des savants illustres. Tout à l'heure, nous citions quelques gloires contemporaines, mais le passé nous en montre également d'aussi brillantes. Rappelons le musicien Herschell, organiste d'église, construisant lui-même ses miroirs et ses télescopes, et obtenant des résultats que les travaux les plus modernes n'ont jamais déclassés. Dans toutes les sciences, nous voyons des exemples analogues : le bourgmestre Otto de Guéricke, le conseiller Fermat, le philosophe Pascal, lord Ramsay, et cent autres, sans oublier ces rois d'Espagne et de Portugal, ces califes de Bagdad, ces rois d'Égypte qui ont protégé la Science et l'ont même, comme Ptolémée, pratiquée avec honneur.

Mais c'est surtout dans les recherches collectives que l'amateur devient un artisan merveilleux du progrès. On l'a bien vu dans les expériences de T. S. F. sur les ondes courtes : le nombre et la persévérance des observateurs ont triomphé de l'indifférence un peu hostile des milieux « officiels » et ont établi l'existence de faits dont les théories démontraient l'impossibilité. Et en astronomie ! Cent observateurs de bonne volonté, même munis d'instruments médiocres, peuvent aborder des problèmes devant lesquels un observatoire ou un laboratoire unique, eût-il l'outillage le plus perfectionné, demeurerait tout à fait impuissant.

Certes, beaucoup de ces amateurs, s'ils ont tous le « feu sacré », manquent parfois d'instruction scientifique première, et de ce fait, ils sont, comme l'on dit en langage sportif, « handicapés. » Mais, en revanche, leur moindre connaissance, leur moindre respect des théories, si elles leur ménagent souvent des déceptions, leur laissent une liberté d'esprit, une indépendance de pensée plus grandes. N'ayant pas d'idées préconçues, ils peuvent essayer ce que d'autres déclareraient impossible... et nous venons de voir qu'ils réussissent où d'autres échouent.

Et, surtout, les amateurs constituent une véritable armée d'expérience et d'observation ; grâce à eux, la science peut disposer d'un nombre d'observateurs dont aucune université, dont aucun État ne pourrait trouver l'équivalent, même en y consacrant des budgets introuvables aujourd'hui. Leur ardeur pour l'étude de la Science qu'ils « aiment » les conduit à fournir des sommes de travail, des efforts que l'on n'obtiendra jamais de gens qui ne sont que des « fonctionnaires ». A-t-on réfléchi aux longues veillées des astronomes bénévoles, exposés au froid de l'hiver pour observer des étoiles ou des nébuleuses? Se représente-t-on le nombre de nuits passées, de chaque côté de l'Atlantique, par les militants de la T. S. F. cherchant à saisir l'arrivée de l'onde courte partie de l'autre rive de l'Océan?

Les savants officiels commencent à comprendre et à apprécier ce rôle de l'amateur en matière de recherche scientifique. Déjà, ils ne le considèrent plus comme un gêneur, comme un importun « qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ». Les esprits supérieurs — il s'en rencontre parfois, même dans l'Académie — font aujourd'hui bon accueil aux « amateurs » en qui ils voient, non plus des parasites ou des rivaux, mais des collaborateurs utiles et nécessaires. Car la caractéristique du travail de l'amateur, c'est qu'il est à la fois enthousiaste et désintéressé.

Enthousiasme et désintéressement ! Ne sont-ce pas là deux des qualités essentielles qui ont toujours distingué les savants français?

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ANDRÉ ANTOINE

Un jour de l'année 1888, *les critiques de ce temps-là furent invités à venir entendre une compagnie de comédiens amateurs, dans une salle ignorée, au fond du passage de l'Elysée des Beaux-Arts. Bien entendu, les critiques restèrent chez eux. Un seul, on ne saura jamais pourquoi, eut l'idée d'aller voir. Peut-être s'était-il querellé avec sa femme ce soir-là. Deux jours après, un article d'Henri Fouquier, en tête du* Figaro, *annonçait* urbi et orbi *la naissance du Théâtre-Libre.*

Les autres critiques vinrent à leur tour; bientôt, ce fut un concert; toute la presse vilipendait à l'envi le révolutionnaire, M. André Antoine.

Pendant des années, ce nom fut pour les bourgeois quelque chose comme l'équivalent de Ravachol. M. Antoine passa pour un anarchiste et son théâtre pour un mauvais lieu où l'on entendait des gros mots et où l'on voyait des inconvenances. C'était la gloire. Fondé pour durer trois soirs, le Théâtre-Libre dura sept ou huit ans. Quand son fondateur le quitta, ce fut pour aller prendre la direction du Théâtre national de l'Odéon. Il n'y resta point, à vrai dire. Mais ce trait montre l'importance prise par le novateur qui crevait ainsi le plafond et s'imposait même au monde officiel.

Cette destinée paraît plus étonnante encore quand on mesure d'où était parti M. Antoine. En 1888, *il était employé à la Compagnie du Gaz aux appointements de* 150 *francs par mois. Il n'avait d'instruction que celle qu'il s'était donnée sur ses loisirs. Bourreau de travail, il trouvait le moyen de tout lire et passait ses dimanches à faire des copies*

pour augmenter ses ressources, ne s'accordant que de loin en loin le temps de rouler une cigarette, parce que ça perdait du temps. Belle école pour un caractère! Quand lui vint l'idée étonnante de fonder un théâtre dans ces conditions, il n'avait pas d'argent pour affranchir ses lettres d'invitation. Il alla les porter à pied, lui-même, toute la nuit, et il joua le soir. Ce sont les hommes bâtis sur ce calibre qui transportent les montagnes.

M. Antoine entreprenait, en effet, de déplacer une montagne. Cet employé du Gaz s'était mis dans la tête que le théâtre des Scribe et des Augier, des Dumas et des Sardou était aux antipodes du naturel; il avait décidé qu'il l'y ramènerait, et il l'y ramena.

L'intelligence était chez lui de la même étoffe que le caractère : d'une solidité et d'une trempe magistrales. Ce qu'il ne savait pas, il le devinait. Extrêmement fin, connaissant parfaitement son fort et son faible, il prit ses défenses en se composant une légende de bourru instinctif. Ce révolutionnaire est, comme tant de révolutionnaires, un homme d'autorité. Il a de l'autorité, non seulement le goût et le don, mais l'intelligence. Il est allé à gauche comme il est allé au naturalisme, parce qu'il a paru sur la scène du monde en 1888. *C'est un tempérament de jacobin créateur et administrateur*

Miracle des décisions de la nature, il arrivait quand il fallait. La réforme qu'il entreprenait était indispensable. On conte qu'au moment où il parut, les acteurs avaient le bas de leur pantalon régulièrement brûlé par la rampe du gaz devant laquelle ils venaient débiter leur couplet, face au public. M. Antoine joua le dos tourné et les mains dans ses poches. Il voulut que l'acteur se tînt sur la scène comme il ferait dans la vie. Il voulut que tout fût exact et vrai, le jeu, le décor et les accessoires. Dans une pièce où figuraient des paysans, il eût volontiers fait venir de vrais paysans, avec leur culotte et leurs outils de tous les jours.

Sa réforme ne s'arrêta pas là : l'autorité de son caractère et de son esprit s'imposèrent aux auteurs; un genre littéraire sortit du Théâtre-Libre. En réaction contre la pièce trop bien faite de Dumas et d'Augier, les auteurs chers à M. Antoine prétendirent reproduire la souplesse et la liberté de la vie. Les prédécesseurs avaient trop bien noué leurs pièces, les réactionnaires (un révolutionnaire est toujours le réactionnaire de quelqu'un) ne voulurent plus que poser les unes à côté des autres des scènes telles qu'on en voit se succéder dans le train quotidien : des tranches de vie, comme on disait. Bien entendu, on alla à l'excès. On oublia que l'art transpose, stylise, généralise. Il n'y a pas d'art classique sans naturalisme; mais il n'y a pas d'art classique sans sentiment des proportions. M. Antoine comprend parfaitement tout cela. Il a dit un jour : « J'ai cru que Zola me guérirait du romantisme; il était

encore plus romantique que moi. » Il ne faut pas dire sans discernement que les fautes d'une génération rendent fatals et légitimes les excès de la suivante, mais il y a beaucoup de vrai dans cette vue. Pour juger une révolution, il faut regarder aux fruits.

La révolution naturaliste a coïncidé, au théâtre, avec la plus riche de l'art dramatique depuis l'âge classique. Ce qui veut dire qu'elle l'a engendrée; ce n'est jamais par hasard que les grands fleuves passent par les grandes villes. Les bons auteurs ne sont pas sortis directement du Théâtre-Libre. La nature procède par des voies plus subtiles et, quand on y regarde, plus raisonnables. Les novateurs tendaient aux écrivains des genres assouplis et surtout vivifiés. Le Théâtre-Libre avait créé un courant, un puissant mouvement d'intérêt et de curiosité en faveur de la forme dramatique. Tel, qui n'eût jamais pensé à écrire pour la scène, y pensa parce que toutes ces batailles échauffaient l'esprit. L'exemple-type est celui de M. de Curel. On sait que ce riche amateur hésitait entre la forme dramatique et la forme romanesque quand la pensée que M. Antoine était là pour accueillir ses pièces le décida. Il écrivit trois drames et les envoya au Théâtre-Libre sous trois noms différents. L'histoire a été mille fois contée; il reçut un jour trois lettres enthousiastes annonçant aux trois auteurs supposés que leurs trois pièces étaient reçues. C'est aux influences conjointes de M. Antoine et de M. Maurras que les lettres françaises doivent le théâtre de M. de Curel.

Cette découverte est un titre littéraire : M. Antoine en a bien d'autres. Il en a les bras chargés. A l'occident de sa carrière, il peut se vanter de n'avoir laissé passer qu'un seul des auteurs marquants de sa génération, M. Maeterlinck, qui n'a évidemment rien à voir avec le naturalisme. Tous les autres ont subi, de près ou de loin, d'une manière ou d'une autre, la puissante influence de M. Antoine.

Les auteurs de la génération du Théâtre-Libre s'appellent MM. de Curel, Lemaître, Donnay, Feydeau, Capus, Courteline, Mirbeau, sans compter les contestables comme M. Porto-Riche, les opposants en réaction comme Rostand et M. Maeterlinck, et les minores comme MM. Brieux, Lavedan, Hervieu, et sans oublier que Bourget, Barrès, France, Loti ont, au moins une fois, cédé à la tentation d'écrire pour la scène. Quand le mouvement fut au bout de sa logique, la source sembla tarir; la génération modelée par le Théâtre-Libre avait été riche, la suivante fut pauvre comme si, l'élan passé, la doctrine n'était pas assez solide pour durer. Cependant, l'action de M. Antoine n'était pas encore épuisée. A l'Odéon, où il revint en 1905 et où, cette fois, il tint pendant sept années, il découvrit et lança tous les jeunes auteurs qui sont devenus les tête de file de la génération d'après la guerre : c'est lui qui reçut et monta la Mort de Pan, de M. Arnoux, le Pacha, de M. Benjamin,

et l'Armée dans la ville, de M. Romains. Quand il se trompe, ce n'est que par excès de confiance et de générosité.

Toute sa vie, il a travaillé et fait travailler les autres comme il travaillait lui-même : d'arrache-pied, du matin au soir. Il ne pensait pas plus à l'argent qu'il ne prenait garde aux insultes : il allait devant lui, tout entier à sa passion. En affaires, il est plus que désintéressé, il est innocent. Toute sa vie, il s'est débattu au milieu des complications matérielles et des histoires d'argent. Il ne sait pas compter. On raconte qu'un jour, au Théâtre-Libre, voyant arriver une traite un jour d'échéance, il s'écria : « Il n'y en aura donc jamais une qui se perdra? » Inutile de dire qu'il a été volé, aidé aussi, car dans l'humanité, il y a le mal et il y a le bien. Tout compte fait, quand il quitta le Théâtre-Libre, il avait 100 000 francs de dettes; quand il quitta le Théâtre-Antoine, 300 000 ; quand il quitta l'Odéon, le chiffre passait le million. A un commerçant, on en ferait grief. Mais qui irait appliquer les règles du code de commerce à cet homme qui avait dépensé à l'Odéon 6 millions en décors? il aurait pu en mettre une partie dans sa poche; il le prodiguait en mises en scènes somptueuses, en tentatives magnifiques et, sitôt transformé en décor, cet argent aussitôt dépensé que gagné devenait propriété de l'Etat. Quand M. Antoine quitta l'Odéon, il n'avait pas un sou vaillant.

Pour couronner cette faillite d'un genre si particulier, on nomma M. Antoine officier de la Légion d'honneur. Ruiné, il se mit à faire du cinématographe. M. Benjamin l'a montré déchaîné, remuant tout, grondeur, brutal, bienfaisant; au demeurant non seulement animateur, mais organisateur. Et ceux qui ont vécu dans son intimité se demandent si M. Benjamin a assez poussé en lumière un trait essentiel de son caractère : la cordialité bienfaisante. Comme tous les bourrus, il a le cœur sur la main. Son ancien rival, M. Carré, qui lui a soufflé la Comédie-Française, est-il en difficulté, il se précipite au secours de M. Carré. M. Copeau a-t-il des ennuis, il se précipite au secours de M. Copeau. Sans parler des services qu'il rend sans crier, et qui le font vénérer par tout le monde des théâtres, même par ceux qu'il a étrillés. Dans sa maison du Pont-Neuf, une des plus belles demeures historiques de Paris, où il habite, au second étage, un appartement simple d'où l'on jouit d'une vue sublime, chaque dimanche, à portes ouvertes, il reçoit le même peuple artisan du théâtre. Tout cabot sans engagement, toute ouvreuse dans l'embarras vient lui demander son aide. L'audience est invariable. Il commence par crier, très fort. Et puis il demande : « Enfin, qu'est-ce que vous voulez que je fasse pour vous? »

L'âge venant, il a renoncé au cinématographe et il est devenu journa-

liste. Il ne se plaint pas, au contraire. Il dit : « C'est mieux ainsi, et la courbe est complète. » Dans ce nouveau métier, il apporte son expérience de trente années, son instinct des choses du théâtre, son intelligence de toute chose avec ses partis pris, son intransigeante honnêteté, une conscience professionnelle et un amour de l'art dramatique poussés au point d'être admirables. Quand tout le monde a l'air de s'ennuyer, il écoute et n'affiche jamais le mépris. On ne l'a jamais vu partir avant la fin d'une pièce. On le paie pour rester, il reste. Ce qui n'empêche que nul n'est plus indépendant en ses jugements. Il est un des doyens de la presse théâtrale et nul n'a conservé cette jeunesse, cette fraîcheur d'impressions. On peut être souvent d'un autre avis que lui et même ne pas partager souvent son avis. On ne peut pas ne pas le respecter et l'aimer. Le « père Antoine », c'est trente années de l'histoire du théâtre français.

Son amour du théâtre rappelle une des nouvelles de Maupassant les plus réussies : dans un salon, on conte l'histoire tragique de deux frères qui aimaient la chasse d'une passion exclusive. Un jour, en courant un loup, l'un heurte une branche et se fracasse la tête; l'autre met le cadavre en travers de sa selle, force la bête, étale le corps sans tête le long d'un arbre, marche au loup les mains ouvertes et l'étrangle en criant au mort : « Tiens, Jean, regarde. » Quand le conteur a fini, il y a un froid dans la salle; puis, au milieu du silence, une petite voix de femme dit avec douceur : « C'est égal, c'est tout de même beau, des passions pareilles. »

***

Le Théâtre : *Le Geste.*

La plupart des théâtres du boulevard ont rouvert coup sur coup avec des pièces nouvelles. Rien n'est plus médiocre ni plus indigne d'intérêt que cette production. Une seule œuvre vaut qu'on s'y arrête ; elle porte pour titre *le Geste* et elle a pour auteurs MM. Donnay et Duvernois.

Encore M. Duvernois? Nous avons déjà parlé de lui la quinzaine passée, il est vrai. M. Duvernois a publié il y a quelques mois un recueil qui comprenait trois nouvelles, publiées sous le titre de l'une d'elles, *Gisèle*. Sitôt que le volume eut paru, M. Dieudonné vint proposer à l'auteur de transposer à la scène l'une des trois nouvelles : ainsi naquit *la Guitare et le Jazz-band*. Un gros personnage, M. Donnay, proposa ensuite de tirer une pièce d'une des deux nouvelles qui restaient : ainsi naquit *le Geste*. Les deux pièces, cousues à peu près en même temps, viennent au jour à peu près en même temps. Voilà pourquoi nous parlons deux fois de suite de M. Duvernois.

Déjà, l'an passé, d'une nouvelle de M. Duvernois intitulée *Morte la bête*, M. Guitry avait tiré une pièce fortement dramatique ; le signe, on le voit, est constant ; il atteste que M. Duvernois possède le don d'imaginer et de charpenter fortement un récit. Cependant, on remarquera qu'il est relativement beaucoup plus aisé de tirer une pièce d'une nouvelle que d'un roman. Le roman, long et lent par essence, ne fournit pas volontiers l'action tassée et rapide qu'exige la scène. La nouvelle, au contraire, est courte et va vite. Elle noue, le plus rapidement et le plus fortement possible, une intrigue qui frappe. Comme elle n'a pas le temps d'analyser, elle condense les traits. Elle est donc beaucoup plus proche du genre dramatique que le roman, et bien plus facilement transposable.

Pourtant, dans la plupart des cas, il restera des difficultés presque insolubles, des échanges difficiles. Ainsi, dans le cas présent, la nouvelle originale offrait une situation exceptionnelle, il est vrai, et plus propre par là au simple ton dramatique qu'au grand ton tragique, mais tout à fait vraisemblable, et, d'autre part, très forte et très touchante. Mais il y avait, comme dirait M. Donnay, l'autre danger : dans un récit, il est très aisé de montrer tour à tour deux couples qui agissent séparément, des parents qui agissent sans songer à leurs enfants, des enfants qui regardent agir leurs parents, qui en souffrent et qui en reçoivent les sentiments qui sont le ressort même de l'action. Il suffit de pousser plus ou moins en lumière l'un et l'autre couple pour obtenir les plans, le dégradé, l'unité qu'il faut. Tandis qu'au théâtre, les deux couples se succèdent nécessairement sur la scène, ce qui est d'abord assez laborieux à combiner, et, tort plus grave, au moment où ils sont là, ils accaparent toute l'attention. Si bien que les deux actions, dont l'une était subordonnée à l'autre dans la composition du récit, ne paraissent plus sur la scène que juxtaposées. Si habile qu'on soit, si heureux que soit le sujet, on n'évite jamais tout à fait le péril de la confusion des genres et une bonne intrigue de nouvelle ne donne pas exactement une bonne action dramatique.

Le grand mérite du *Geste* est la qualité du dialogue : souple, naturel, il fait l'effet d'être transparent. Quoi qu'il ait à véhiculer, fine observation comique ou pathétique du sentiment, on ne le voit point ; jamais il ne charge la matière d'un ornement qui tire l'œil, vienne en avant ou fasse écran. Nous sommes trop résolument ennemis de toute littérature superflue pour ne pas accorder son juste prix à cette belle touche lisse et limpide, qui maintient dans le droit fil de la plus ferme tradition ce drame d'une composition si souple qu'il pousse la liberté à la limite. Ce mélange du familier et du pathétique, du léger et du grave, du comique et du poignant est dosé, frappé d'une main aussi sûre que légère. Un tour de trop, tout se dénouerait. Mais l'auteur d'*Amants* et l'auteur de *Gisèle* savent ne pas donner un tour de trop. Le premier acte montre tour à tour les

deux couples, en une suite de scènes qui ne nouent point, à proprement parler, une action, mais dont chacune vaut en soi par le crayon léger des caractères : Lucien Daumailles, qui se fait appeler d'Aumailles, type réussi d'homme d'affaires aventureux, cynique et inconscient ; il a tous ces défauts, mais il les porte avec légèreté, une sorte de grâce ; aux abords de la cinquantaine, il est encore fort séduisant, et il travaille à séduire Mme Vallier. C'est la femme d'un savant, vieux et distrait comme sont les savants au théâtre ; elle a du cœur et peu de tête, elle touche l'âge fatal de la maturité ; on sent qu'elle est tout de suite en danger de céder.

A côté d'eux, leurs enfants. Philippe, fils d'Aumailles, et Gisèle, fille de Mme Vallier. Ils ne ressemblent point à leurs parents. Ils sont sérieux, graves, méditatifs. Ils ne prennent point la vie ni les sentiments à la légère. Tout de suite, ils se sentent attirés l'un vers l'autre, et, chez eux, ce ne sera point un jeu.

Le second acte est divisé en deux tableaux ; le premier montre Aumailles qui, à la campagne, achève sa conquête et est au point de triompher de la sensible Mme Vallier. Les enfants poursuivent de leur côté leur innocente idylle. Les scènes sont encore un peu juxtaposées, jusqu'au coup de théâtre qui, d'un coup, lie le faisceau et fait chavirer la pièce : une innocente curiosité a poussé les enfants dans le pavillon où leurs parents viennent cacher leur jeu périlleux ; surpris, ne redoutant que d'être grondés, ils se dissimulent un instant et cet instant est celui où la mère de Gisèle s'abandonne aux bras du père de Philippe.

Les deux enfants ont l'âme non seulement très pure, mais très haute. Tous deux sont blessés au cœur, mais de manière différente. L'homme, après le premier vertige, reprend l'aplomb parce qu'il sent que son amie a besoin d'être protégée. Mais celle-ci est brisée. A l'âge de l'illusion, elle ne peut plus avoir une illusion qui ne soit souillée. La source la plus profonde des sentiments féminins est chez elle empoisonnée. Un être prédestiné par la finesse native et par l'éducation ne peut vivre sans poésie et les femmes placent la poésie dans l'amour et Gisèle ne peut plus songer à l'amour qu'avec horreur. Des enfants se tuent pour moins qu'un tel malheur, et Gisèle, au troisième acte, reçoit l'un après l'autre deux coups qui achèvent de l'abattre. Avec la lucidité que donne la douleur, elle voit sa mère attachée au séducteur qui la dupe et la méprise, et qui s'abaisse afin de retenir un instant encore ce dernier amour qui s'enfuit. Pour se consoler, elle n'a que Philippe. Mais la révélation agit d'autre manière sur un garçon, à qui les mœurs font la vie plus libre. Un jour, Gisèle lit dans les yeux de Philippe le désir dont l'image la torture : c'est plus qu'elle n'en peut supporter ; elle se tue. On a vu des jeunes filles fuir la vie pour des raisons plus futiles. Cette conclusion est conforme au caractère de l'héroïne, c'est tout ce qu'on peut demander à une conclusion de théâtre, quand les évé-

nements et les sentiments ont été conduits au bout de leur logique.

C'est peut-être le titre que nous aimons le moins en cette pièce. Nous l'eussions préféré plus effacé. Pourquoi n'avoir pas simplement conservé le titre de la nouvelle, *Gisèle?*

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le projet de paix a la Société des Nations. — *Les commissions de l'Assemblée poursuivent avec difficulté leurs travaux.*

Le 17 septembre, le Comité des Douze adopte le projet Bénès, sorte de compromis entre la thèse française et la thèse anglaise. Reste à le faire adopter par la Commission de désarmement et par l'Assemblée.

La troisième Commission (désarmement) commence, le 22 septembre, la discussion d'un protocole de désarmement. Elle adopte le projet le 25. Les sanctions suivront immédiatement la détermination de l'agresseur et seront déclanchées par le Conseil à la simple majorité des Etats signataires du pacte.

En Angleterre, l'opinion se dresse toutefois contre la ratification du projet. Lord Parmoor, délégué britannique, est pris à partie par la presse qui l'accuse d'avoir laissé entendre que l'Angleterre pourrait devenir le gendarme sur mer de la Société des Nations. Il est obligé de se rétracter. M. Henderson doit faire de même et convenir, avec M. Schanzer, délégué italien, que tout Etat restera juge de la mesure de son intervention (26 septembre).

La délibération tend ainsi à tourner à la confusion. Il est visible que l'Angleterre redoute tout à la fois l'insuccès de la conférence et des engagements trop précis de sa part.

La première Commission s'occupe du protocole de l'arbitrage. Le 26 septembre, le délégué japonais y soulève un incident symptomatique. Le Japon n'admettra jamais, dit-il, une sentence arbitrale sur les questions d'immigration, vitales pour lui. Le délégué australien riposte en demandant la qualification d'agresseur pour tout Etat qui n'accepte pas le pacte de garantie. M. Loucheur, délégué français, appuie avec raison les réserves du Japon.

Une transaction intervient cependant, le 30, aux dépens de l'arbitrage dont l'obligation cesse d'être absolue. Mais la discussion est suivie avec méfiance aux Etats-Unis.

La discussion générale du protocole commence, le 1er octobre, devant l'Assemblée plénière.

Entre temps, l'Assemblée a accepté la proposition française de création d'un « Institut international de coopération intellectuelle » (23 septembre) et le Conseil de la Société des Nations a adopté le projet orga-

nisant le contrôle des armements en Allemagne (27 *septembre*).

Entre temps également, l'Allemagne, qui a eu soin de mettre de son côté toutes les apparences de s'être fait prier, demande son admission à la Société des Nations. Après avoir sondé M. Marx à Sigmaringen, le docteur Nansen, délégué norvégien, connu pour sa germanophilie, sonde M. Herriot à Genève (23 *septembre*). *L'Allemagne « veut » bien demander son admission, mais elle exige des garanties.*

Un mémorandum allemand relatif à l'admission est remis à Paris le 29. *Il n'est pas publié, pas davantage qu'une lettre de M. Macdonald à M. Herriot, dont on présume que le contenu est désagréable.*

France. — *Dans les pays occupés, notre limite douanière orientale est supprimée* (17 *septembre*).

Les Allemands expulsés sont réintégrés et les condamnations sont remises (18 *septembre*).

— *Une commission, présidée par M. de Monzie, sénateur, est instituée pour étudier les modalités de la reprise des relations entre la France et la Russie* (20 *septembre*).

— *Les six cardinaux français adressent à M. Herriot une protestation contre l'application de la loi sur les congrégations et l'introduction des lois « laïques » en Alsace-Lorraine* (26 *septembre*).

M. Herriot, dans sa réponse (27 *septembre*) *proteste de son désir de maintenir la paix religieuse, mais sous-entend des menaces.*

— *A la Commission des finances de la Chambre, M. Clémentel expose le projet du budget de* 1925, *ainsi que les moyens qu'il compte employer pour réaliser l'équilibre : création de nouveaux impôts et répression des fraudes fiscales* (30 *septembre*). *Il n'est plus question des projets financiers et des réductions d'impôts promis par le cartel des gauches.*

La révolte du Caucase. — *L'armée rouge reprend Tiflis le* 19 *septembre, mais la guerre de guérillas s'étend sur tout le pays.*

L'Espagne au Maroc. — *Le maréchal Primo de Rivera en personne dirige l'offensive vers Chechaouen. Cette place est dégagée, le* 29 *septembre, après de vifs combats, par la colonne du général Serrano. La situation semble donc s'améliorer.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31388.